

UNIVERSITÉ DU QUÉBEC À MONTRÉAL

PLACE PUBLIQUE CONTEMPORAINE ET DEVENIR COLLECTIF: LE CAS DE LA
RECONSTRUCTION DE LA PLACE DES MARTYRS A BEYROUTH

MÉMOIRE PRÉSENTÉ
COMME EXIGENCE PARTIELLE
DE LA MAÎTRISE EN SOCIOLOGIE

PAR
GUILLAUME ÉTHIER

FÉVRIER 2007

UNIVERSITÉ DU QUÉBEC À MONTRÉAL
Service des bibliothèques

Avertissement

La diffusion de ce mémoire se fait dans le respect des droits de son auteur, qui a signé le formulaire *Autorisation de reproduire et de diffuser un travail de recherche de cycles supérieurs* (SDU-522 – Rév.01-2006). Cette autorisation stipule que «conformément à l'article 11 du Règlement no 8 des études de cycles supérieurs, [l'auteur] concède à l'Université du Québec à Montréal une licence non exclusive d'utilisation et de publication de la totalité ou d'une partie importante de [son] travail de recherche pour des fins pédagogiques et non commerciales. Plus précisément, [l'auteur] autorise l'Université du Québec à Montréal à reproduire, diffuser, prêter, distribuer ou vendre des copies de [son] travail de recherche à des fins non commerciales sur quelque support que ce soit, y compris l'Internet. Cette licence et cette autorisation n'entraînent pas une renonciation de [la] part [de l'auteur] à [ses] droits moraux ni à [ses] droits de propriété intellectuelle. Sauf entente contraire, [l'auteur] conserve la liberté de diffuser et de commercialiser ou non ce travail dont [il] possède un exemplaire.»

AVANT-PROPOS

Tout s'écroule le 12 juillet 2006. J'en suis alors rendu à un stade très avancé de la rédaction de mon mémoire. Quelques pages encore d'analyse, et puis un saut dans la conclusion, bilan de deux ans de réflexion sur Beyrouth et sur le Liban. Et puis, du coup, la guerre éclate. Un mois durant, le sort du Liban tombe entre les mains de l'armée israélienne, des combattants du Hezbollah et de la diplomatie internationale. Le fragile processus de reconstruction tombe, pour un moment, dans la désuétude la plus complète. Quinze ans d'une paix crispée et d'une stabilité relative sont ainsi balayés de la main, les infrastructures sont détruites et le sort de la réconciliation nationale est maintenant comprimé à l'intérieur des étroites contraintes fixées ailleurs qu'au Liban. Car c'est à nouveau par l'extérieur que le Liban redevient une poudrière, bien que ce soit en son sein que résident les véritables instruments pouvant concourir au retour de la paix.

Et puis, il y a les images. Celles des maisons où j'ai habité, celles des rues que j'ai arpentées à Beyrouth et ailleurs, celles de tous ces lieux qui me sont devenus chers et qui crouissent aujourd'hui sous les décombres. Celles des côtes libanaises couvertes d'une nappe de pétrole, résultat du bombardement d'une centrale électrique. Celles des réfugiés observant le littoral depuis les bateaux les menant à Chypre. Et puis, il y a les mots également. Mon ami à Beyrouth qui dit passer tout son temps chez lui, devant les nouvelles. Il fume. Les Libanais fument. Et ils sont devant leurs téléviseurs comme lui, quand la télévision fonctionne toujours. Les bombes sifflent au loin. Ou plutôt près, c'est selon. Quand j'étais à Beyrouth entre septembre et novembre 2005, j'ai vécu cinq attentats à la bombe, le premier à deux rues d'où je me trouvais ce soir-là. J'ai compris au moment même de la détonation qu'au Liban, coûte que coûte, la vie reprend toujours le dessus. Puis, du coup, en ce fatidique mois de juillet 2006, j'ai perdu espoir à nouveau. J'ai noyé ce souvenir.

Comment alors terminer ce mémoire, critique fine de la reconstruction et témoin du processus d'occultation de la mémoire problématique chez les Libanais, alors que le pays est

sous les bombes ? C'est comme si je pratiquais une psychanalyse sur un sujet alors que celui-ci était en train de se noyer. L'échelle des pratiques humaines commande une certaine hiérarchie, et je me sentais tout à coup complètement décalé à parler d'architecture alors que le bruit des bombes remplaçait celui des chantiers. Et alors que la reconstruction, en tant que telle, pourrait bien avoir fait un bond en arrière d'une dizaine d'années ou plus. Qui sait ?

Mon problème était simple mais paradoxal : mon travail était devenu, tout à la fois, complètement d'actualité et complètement hors-propos. Du moins, c'est l'impression que j'en avais. Comment faire pour écrire sur un projet de reconstruction qui ne se remettrait peut-être jamais des derniers événements ? C'est alors que j'ai entrepris la relecture de mon travail pour découvrir que ce qu'il contient est non seulement d'actualité mais présente même certains signes prémonitoires, conséquence possible d'une sensibilité étrangère devant les enjeux libanais. Et puis, du choix de travailler sur une région instable, je devais bien m'attendre à une telle éventualité. Mais au fond, ce n'est pas de moi qu'il était question dans ma remise en question, mais plutôt du bien-fondé de ma croyance selon laquelle la reconstruction du Liban constitue, en quelque sorte, l'espoir du monde. La sensation qu'il s'agit d'un peuple éprouvé mais courageux, et au contact duquel, tout comme eux, on devient allergique au cynisme. L'espoir aussi de croire à l'interconfessionnalisme et à la possibilité d'une paix au Proche-Orient. Pour toutes ces raisons, donc, j'ai choisi de foncer tête première dans la réflexion que j'avais menée jusqu'à maintenant, de mettre entre parenthèses ce qui se passait simultanément dans l'espoir de voir le processus de reconstruction, aussi imparfait soit-il, être remis sur pied un jour où l'autre. Comme si, au fond, je commençais véritablement à comprendre et à mettre en pratique l'espoir que les Libanais m'avaient transmis. Inch 'Allah, donc.

Guillaume Éthier, 19 août 2006

« Mais, l'histoire de Beyrouth le montre bien, ce qui fait le plus de bruit reste le plus souvent éphémère, alors que ce qui annonce l'avenir arrive doucement, sans tapage, comme le souffle subtil du vent au printemps »

-Jade Tabet

REMERCIEMENTS

Je voudrais remercier, en premier lieu, Jean-François Côté, directeur de cette recherche, dont l'appui indéfectible et la fine direction furent d'incalculables atouts dans l'atteinte de mes objectifs. Derrière les lignes de ce mémoire se cachent, je l'espère, les marques du grand respect que j'éprouve pour lui. Je remercie également Liliane Barakat pour m'avoir accueilli volontairement à l'Université Saint-Joseph à Beyrouth, et pour avoir été si réceptive à toutes mes demandes, urgentes ou non. Un remerciement prioritaire va également à Martine Geronimi qui m'a fait découvrir, la première, cette perle rare qu'est Beyrouth.

Pour sa contribution particulière à ce mémoire en tant que source d'inspiration, merci à Geneviève Lizotte. Merci à Mazen et Rana Chamseddine pour leur aide de première ligne. Merci à Astrid Tirel et Jean-François Morissette pour l'accueil qu'ils m'ont réservé dans notre bureau commun. Merci à Marcel Rafie de m'avoir transmis son enthousiasme à propos de la question libanaise. Merci à Dominique Éthier, appui de tous les jours, ainsi qu'à mes parents, soutiens des jours plus difficiles, et plus encore. Merci à Alexandre Allard pour l'amitié et pour m'avoir prêté (!) son ordinateur. Merci à Yannis Triantafyllou pour avoir lu mon projet de mémoire, c'est très apprécié. Merci à Carolyne Grimard pour la mise en page de ce document.

J'aimerais mentionner à quel point je conserve un souvenir indélébile de mon séjour au Liban et de mes amis là-bas, parmi lesquels me sont particulièrement chers Carla, Firas, Carine, André, Joy, Youmna, ainsi que les amis de la coloc : Floriane, Florent, Anne et Benjamin. Enfin, ce mémoire n'aurait pas vu le jour sans l'approbation enthousiaste des architectes Nabil Gholam, Hashim Sarkis et Antonis Noukakis, ainsi que de l'aide de Joumana Arida (NG Architecture) et de Amira Solh, coordinatrice de projet pour Solidere.

TABLES DES MATIÈRES

Avant-propos	ii
Remerciements.....	v
Liste des figures	viii
Résumé	ix
INTRODUCTION.....	1
CHAPITRE I.....	4
MISE EN CONTEXTE	4
CHAPITRE II	13
RECENSION DES ÉCRITS.....	13
2.1 La Place des Martyrs : une histoire bigarrée	13
2.2 La reconstruction du centre-ville	25
2.3 Le printemps libanais	30
CHAPITRE III	34
PROBLÉMATIQUE	34
3.1 La Place des Martyrs comme <i>Lieu de rencontre</i> et comme <i>Lieu de mémoire</i> ... 34	
3.2 Étude de cas : pertinence interne et externe de l'objet de recherche..... 42	
3.3 Questions de recherche et hypothèses..... 48	
3.4 Méthodologie : Analyse de discours et lecture de l'espace..... 51	
CHAPITRE IV	54
ANALYSE DES PROPOSITIONS AU CONCOURS D'ARCHITECTURE	54
4.1 Troisième prix : Hashim Sarkis (Liban), Mark Dwyer, Evy Pappas et Pars Kibarer (USA)..... 54	
4.1.1 Analyse de discours	54
4.1.2 Lecture de l'espace	69
4.1.3 Conclusion : L'espace implosé..... 78	
4.2 Deuxième prix : Nabil Gholam, Vincent van Duysen, Vladimir Djurovic 79	
4.2.1 Analyse de discours	80
4.2.2 Lecture de l'espace	95

4.2.3 Conclusion : l'espace nivelé.....	104
4.3. Premier prix : Antonis Noukakis, Vasiliki Agorastidou, Lito Ioannidou, Bouki Babaou-Nounaki.....	105
4.3.1 Analyse de discours.....	106
4.3.2 Lecture de l'espace.....	119
4.3.3 Conclusion : L'espace fragmenté.....	128
CONCLUSION.....	130
MODALITÉS DE RECOMPOSITION ET DE DÉCOMPOSITION DE L'ESPACE PUBLIC DANS LE CONTEXTE DE L'ARCHITECTURE CONTEMPORAINE.....	130
BIBLIOGRAPHIE	138

LISTE DES FIGURES

Figure 1.1 – La Place des Martyrs en 2005	3
Figure 4.1 – Le Maidan, <i>Hashim Sarkis & Associés</i>	69
Figure 4.2 – Coupe des Trans-Courts, <i>Hashim Sarkis & Associés</i>	71
Figure 4.3 – La rue de Damas vue vers le nord, <i>Hashim Sarkis & Associés</i>	73
Figure 4.4 Plan de masse des édifices du Maidan, <i>Hashim Sarkis & Associés</i>	74
Figure 4.5 – Plan des élévations et de la végétation, <i>Hashim Sarkis & Associés</i>	75
Figure 4.6 – La Place des Martyrs, plan de détail, <i>Hashim Sarkis & Associés</i>	76
Figure 4.7 – Vue d’ensemble du New Martyrs Square (NMS), <i>N. Gholam & Associés</i>	95
Figure 4.8 – La tour lumineuse verticale, <i>N. Gholam & Associés</i>	97
Figure 4.9 – Plan de situation : les connexions est-ouest, <i>N. Gholam & Associés</i>	98
Figure 4.10 – Au cœur de la Place des Martyrs, <i>N. Gholam & Associés</i>	100
Figure 4.11 – Plan de masse du NMS, <i>N. Gholam & Associés</i>	101
Figure 4.12 – Le NMS, vue d’ensemble, <i>N. Gholam & Associés</i>	102
Figure 4.13 – La tour lumineuse horizontale, vue de nuit, <i>N. Gholam & Associés</i>	104
Figure 4.14 – Vue d’ensemble du Memorial Void, <i>A. Noukakis & Associés</i>	119
Figure 4.15 – La Fissure vue vers le nord, <i>A. Noukakis & Associés</i>	120
Figure 4.16 – Plan de situation, les revêtements au sol, <i>A. Noukakis & Associés</i>	121
Figure 4.17 – Le Sea Square, <i>A. Noukakis & Associés</i>	122
Figure 4.18 – Le Threshold, <i>A. Noukakis & Associés</i>	123
Figure 4.19 – Plan de situation, les vides et les pleins, <i>A. Noukakis & Associés</i>	125
Figure 4.20 – Plan de situation : la circulation, <i>A. Noukakis & Associés</i>	127

RÉSUMÉ

Cette recherche est une étude de cas du *Concours d'idée en planification urbaine pour la reconstruction de la Place des Martyrs*, un concours international tenu à Beyrouth en 2004-2005. Partant d'une posture sociologique, l'étude s'intéresse à l'architecture, et tout particulièrement à la transformation de la forme et du rôle de la place publique, comme étant autant de phénomènes révélateurs de l'évolution de la question mémorielle dans le contexte de la reconstruction nationale depuis la fin de la guerre civile libanaise en 1990. La Place des Martyrs, de par sa situation exceptionnelle au centre-ville de Beyrouth, et par son rôle historique de haut-lieu de la sociabilité, constitue le cœur de la nation libanaise et incarne, sur le plan symbolique, l'espoir d'une réconciliation d'envergure entre toutes les factions de la société libanaise. Cependant, le processus de reconstruction du centre-ville de Beyrouth prend un virage inattendu en étant confié, au milieu des années 1990, à une société foncière, ce qui menace de faire tomber dans la désuétude des enjeux de nature sociologique au profit d'une logique purement spéculative. Face à cette menace, cette recherche met en avant deux critères permettant de mesurer l'atteinte des objectifs de l'architecture quant aux enjeux propres à la reconstruction de la Place des Martyrs, et qui sont l'exigence de créer, simultanément, un *lieu de mémoire* et un *lieu de rencontre*. Les trois propositions gagnantes au concours font l'objet d'une analyse poussée s'effectuant en deux volets : une *analyse de discours* pour le texte accompagnant chaque proposition, et une *lecture de l'espace* des plans et des projections 3D. Les résultats de la recherche mettent en lumière trois modalités de traitement de l'espace qui constituent, en lien avec les textes justificatifs les accompagnant, de véritables discours sur la ville et la mémoire. Face au défi de reconstruire un espace public surchargé sur le plan symbolique, les équipes d'architectes à l'étude dans cette recherche choisissent, respectivement, de faire imploser la place publique, de la niveler et de la fragmenter, ce qui renvoie à des considérations générales quant à l'évolution de la pensée architecturale contemporaine.

Mots clés : Beyrouth, Liban, Place des Martyrs, mémoire, rencontre, place publique, espace public, concours d'architecture, reconstruction, guerre civile, architecture, planification urbaine, occultation, lecture de l'espace

INTRODUCTION

En 2004 était lancé à Beyrouth, sans tapage médiatique, un concours international d'idées en planification urbaine visant à donner à la Place des Martyrs, un lieu considéré comme le cœur de la capitale libanaise, un nouveau design et une nouvelle identité dans cette ville en plein processus de reconstruction depuis la fin de la guerre civile en 1990. Les consignes fournies aux participants étaient d'ailleurs tout à fait révélatrices de l'importance accordée dans ce concours à la dimension symbolique de la place, à son histoire, aux rôles qu'elle a pu jouer précédemment mais aussi, au symbole qu'elle est devenue dans les contextes particuliers de la guerre et de l'après-guerre¹. Les concours d'architecture sont des occasions uniques de comparer des réponses multiples à un problème commun, et ce, qu'il soit d'ordre technique, politique, esthétique, symbolique ou une combinaison de plusieurs de ces aspects. Dans le cas qui nous occupe, il s'agit d'un concours qui recoupe tous ces aspects à la fois à l'intérieur d'une tâche supérieure et de nature symbolique : mettre en forme et en mots, bref, tenter d'objectiver l'identité d'un espace public dont la représentation est tiraillée de toutes parts dans la société libanaise.

Lieu de toutes les batailles mais aussi lieu de représentation des particularismes structurant l'identité beyrouthine et l'identité libanaise (pour peu que cette dernière ait un sens unifié aujourd'hui), la Place des Martyrs est à l'image d'une société entière aux prises avec un passé problématique et un futur incertain, et c'est à travers le regard de l'architecture et de l'urbanisme que nous allons à la rencontre de ces vastes enjeux, le concours d'architecture donnant en ce sens libre cours à des interprétations diverses sur ces sujets sociétaux.

Parmi les 122 projets soumis au concours, trois équipes d'architectes obtinrent respectivement les première, deuxième et troisième positions au terme de la compétition, en juin 2005. Il s'agit de la firme grecque ia+s qui, sous la direction de Antonis Nounakis, fut désignée grande gagnante du concours. La deuxième position fut attribuée à l'équipe composée de Nabil Gholam, Vincent Van Duysen et Vladimir Djurovic. Enfin, le troisième prix fut décerné à Hashim Sarkis, Mark Dweyer, Evy Papas et Pars Kibarer. Fort différents les uns des autres, ces

¹ Parmi les 13 objectifs généraux qui ont été définis dans le cadre du concours, 7 font explicitement référence à la dimension symbolique de la Place des Martyrs et à la redéfinition de son «identité». Source : www.beirutmartyrssquare.com/Goals.aspx

trois projets cumulent de nombreuses idées architecturales et urbanistiques sur la façon de reconstruire ce lieu singulier et d'en faire un espace significatif à l'égard des défis actuels et futurs de la société libanaise. Ces propositions donnent également un riche portrait des concepts, des idéologies, des valeurs, des tendances, bref, de tout ce qui est véhiculé par les grands courants de la pensée architecturale contemporaine.

Mais qu'a donc de si particulier cette Place des Martyrs pour qu'on lui consacre un tel exercice de réflexion, pour que les architectes voient dans ce concours un authentique défi à relever ? Qu'en est-il donc de cet ancien terrain vacant adjacent au Beyrouth intra-muros, cet espace de foire et de commerce devenu place publique au XIXe siècle et redevenu terrain vague depuis la fin de la guerre civile libanaise ? Et à quoi fait-on référence lorsqu'on donne au lieu une signification si forte qu'il en vient par exemple à incarner à lui seul le Beyrouth de l'époque glorieuse, ou encore à synthétiser tous les malaises de l'après-guerre ? La Place des Martyrs, en ceci, est avant tout un lieu porteur d'images multiples, contradictoires et révélatrices à coup sûr des temps présents mais aussi, parfois, des temps à venir. L'amoncellement de ces images est le terrain sur lequel se fait aujourd'hui la reconstruction. On y ajoute une nouvelle couche, un nouveau design tout en sachant pertinemment que l'on n'arrivera jamais à voiler complètement les strates inférieures sur lesquelles elle repose.



Photo : Guillaume Éthier

Figure 1.1 – La Place des Martyrs en 2005

CHAPITRE I

MISE EN CONTEXTE

C'est, d'une part, à l'image idyllique d'une ville qui n'existe plus que renvoie la Place des Martyrs, mais aussi, par la négative, à ce qu'elle est devenue en temps de guerre – la frontière coupant la ville en deux – et ce qu'elle est aujourd'hui ou plutôt, ce qu'elle n'est plus, n'étant qu'un espace de désolation, un *no man's land* au cœur de la ville. Pour bien saisir en quoi les différentes transformations de cet espace urbain sont représentatives du contexte dans lequel elles sont survenues, nous pourrions comparer la Place des Martyrs à la Potsdamer Platz à Berlin. Toutes deux sont des places publiques fort importantes, dont l'évolution prend valeur de symbole lorsqu'il s'agit de contextualiser les différentes époques qu'ont traversées ces villes. Toutes deux partagent aussi une histoire parallèle puisqu'elles ont joué un rôle similaire dans la dynamique urbaine de leur ville respective : elles furent au départ créées dans un espace limitrophe au centre-ville, leur rôle évolua au gré des constructions qui y furent édifiées et en fonction du type d'activité qui s'y déroulait, et elles avaient la double fonction de «(...) première étape dans la ville et de (...) grand lieu de concentration commerciale et de loisirs»². Mais l'aspect le plus important qui lie les deux espaces urbains est le fait d'avoir vécu, au cours du XX^e siècle, une période de grand traumatisme. Or, ce traumatisme ne vient jamais seul : il est précédé de ce qui est devenu, dans le souvenir qu'on en conserve, un âge d'or, et suivi d'une époque aux prises avec ce passé délicat, tiraillée par le désir d'oublier et de tout recommencer à zéro, parfois même de revenir à son état antérieur. Régine Robin nous rappelle à ce titre comment la Potsdamer Platz fut, dès le début du siècle, le symbole de l'extrême modernité : «Point de rencontre de toutes les classes sociales, son animation de jour comme de nuit en faisait un endroit unique au monde»³. Nous verrons plus loin les détails de l'évolution de la Place des Martyrs, mais nous pourrions dès maintenant dire ceci par rapport à la Potsdamer Platz, que ce n'est pas par hasard si les hauts lieux de la mixité et de l'urbanité, entendue ici dans le sens très large du respect d'autrui⁴, devinrent les endroits à partir desquels Berlin et Beyrouth furent coupées en deux pendant ou suite à la guerre. Les lignes de front ne sont jamais tout à fait arbitraires et le cas du mur de Berlin nous montre bien qu'en dépit d'un partage politique qui n'était pensé qu'en fonction de

² Risterucci-Roudnicky, Danièle, *La Potsdamer Platz, anti-mémoire de Berlin ?*, p.288

³ Robin, Régine, *Berlin Chantiers*, Paris, Éditions Stock, 2001, p.159

⁴ Fait référence à la formule de Jean Giraudoux : « Le respect d'autrui et de soi-même qui s'appelle d'ailleurs, à juste titre, l'urbanité ». Source : *Le Petit Robert 1967*, à la définition «urbanité», p.1863

l'équilibre du pouvoir entre les protagonistes de la guerre froide, il apparaît qu'une scission conséquente du Berlin unifié d'autrefois ne pouvait se faire, sur le plan symbolique, qu'en coulant ses fondations sur le pourtour immédiat de la glorieuse Potsdamer Platz.

La scissure coupant Beyrouth en deux pendant quinze ans glissait, elle aussi, le long d'une ligne déjà pointillée, quoique rendue opaque précisément par l'édification de la Ligne verte⁵, et qui plongeait ses racines dans la Place des Martyrs elle-même. Nous pourrions objecter à la comparaison entre ces deux places publiques que le traumatisme vécu dans les deux villes ne fut pas du même ordre, l'une ayant connu une guerre intestine entre les différentes composantes de la société et l'autre ayant connue un régime totalitaire dont les Allemands n'ont pu mesurer l'ampleur des dégâts que par la suite. De plus, la frontière divisant Berlin n'était pas une conséquence de la honte face à ce traumatisme national, mais bien le résultat d'une reconfiguration politique qui a commandé la fermeture d'une moitié de la ville devant l'attrait exercé par l'autre moitié. Dans le cas de Beyrouth, c'est plutôt une logique milicienne qui a conduit à la fermeture des parties est et ouest de la ville, parties elles-mêmes fragmentées en plusieurs morceaux. Néanmoins, nous pourrions ajouter que la scission de ces deux villes à l'endroit même où se tenaient autrefois les espaces les plus importants de la sociabilité constitue le paradoxe à partir duquel nous pourrions comprendre la problématique de l'espace public telle qu'elle se pose aujourd'hui, tandis que nous tentons de reconstruire ces lieux centraux. La *place publique* et le *mur* sont le recto et le verso d'une même réalité, elles sont les modalités antagoniques de la médiation entre la société et l'État. Dans un cas comme dans l'autre, c'est la responsabilité des détenteurs du pouvoir (étatique, militaire, religieux, milicien, etc.) face à la société qui est en jeu et il n'y a que l'une des deux formes qui correspond à l'idéal démocratique de la libre expression des citoyens. Le grand spectacle berlinois du 9 novembre 1989 en était un de mise en forme de l'espace public ; il symbolisait la reprise de la vie et du dialogue par-delà le mur, ce dernier étant alors, à juste titre, réduit à l'état de poussière. Cependant, le fait qu'il y ait déjà eu un mur à cet endroit rappelle la fragilité de ces espaces voués à la vie commune et montrent en quoi la condition même de l'existence d'un tel lieu – l'*ouverture universelle* à la discussion sur les affaires publiques⁶ – est également une arme à double tranchants car elle peut

⁵ La « ligne verte » fut le nom donné pendant la guerre civile libanaise à la ligne séparant Beyrouth-Ouest (majoritairement musulmane) et Beyrouth-Est (majoritairement chrétienne). Elle coupait littéralement la ville en deux dans l'axe nord-sud. c'est-à-dire tout le long de la Rue de Damas.

⁶ Alain Létourneau, dans un texte où il traite la question de l'espace public, fait remarquer que selon Jürgen Habermas, l'ouverture universelle est la virtualité qui donne sens à la vie publique bien que « (...) le plein potentiel utopique de l'espace public n'ait jamais été réalisé en pratique, pas plus que l'exigence

mener à sa fermeture en devenant, par temps orageux, le théâtre de toutes les dissensions sociales. C'est ce qui arriva à Berlin comme à Beyrouth. Ces espaces ont implosé en quelque sorte, et ils ne sont devenus les symboles respectifs des après-guerres que parce qu'ils devinrent des champs de ruines, parce qu'ils évoquent par la négative l'impossibilité de reconstruire l'urbanité sans faire face à l'échec des tentatives antérieures ayant mené au cul-de-sac que l'on connaît. Comment donc, et peut-on espérer qu'il advienne un moment rédempteur permettant à ces espaces de se décharger de ce lourd passé conflictuel et d'envisager à nouveau leur inscription centrale dans la dynamique urbaine ? Le cas de la Potsdamer Platz nous enseigne à ce sujet que c'est justement lorsqu'elle redevint un objet de débat que le travail de remémoration put s'effectuer ouvertement, notamment dans la querelle entre les architectes postmodernistes et modernistes à propos de l'utilisation des formes architecturales inspirées du passé dans les projets de reconstruction⁷. La transformation actuelle de la Potsdamer Platz nous montre malheureusement que l'amnésie face à l'histoire l'a souvent emportée dans ce projet mené avant tout par des multinationales comme Daimler-Benz et Sony ; mais il faut tout de même admettre que Potsdamer Platz est redevenue, malgré tout, une place au diapason de l'évolution de Berlin et le lieu où gravitent à nouveau les formes contemporaines du pouvoir.

Cœur de la nation

Le cas de la Place des Martyrs est un peu différent car sa renaissance n'est pas passée par le même processus, du moins, pas jusqu'à maintenant. Les débats entre experts sur la question patrimoniale en cours depuis les années 90, par exemple, n'ont pas vraiment capté l'intérêt du public, du moins selon Michael F. Davie⁸. Ce sont plutôt les mouvements d'appropriation populaires des espaces du centre-ville, dont plusieurs furent organisés tout à fait spontanément, qui ont ponctué le processus de réflexion sur les enjeux de la mémoire. Ainsi, malgré une trêve de quinze années de guerre (1975-1990) durant lesquelles elle fut désertée à la pointe des fusils, et malgré la destruction subséquente de la presque totalité des édifices entourant la place – ce qui en fait un lieu au fond sans intérêt –, la Place des Martyrs est redevenue tout naturellement depuis la fin de la guerre civile, le lieu où les Libanais se rendent pour manifester, défilé, protester ou encore pour célébrer lors des grandes occasions. La manifestation monstre du 14 mars 2005⁹,

d'ouverture universelle», Alain Létourneau, *Remarques sur le journalisme et la presse au regard de la discussion dans l'espace public*, p.50.

⁷ Voir Robin, Régine, *Berlin Chantiers*, p.161-163.

⁸ Davie, Michael F., *Le patrimoine architectural urbain au Liban: des pistes de recherche*, p.19.

⁹ Elle fut organisée pour dénoncer la présence syrienne au Liban suite à l'assassinat de l'ancien premier ministre Rafic Hariri, le 14 février 2005, soit un mois plus tôt. Estimée à un million de personnes, la

avec son million de participants, fut la démonstration par la démesure de la prégnance du rôle que joue encore la Place des Martyrs, malgré sa fermeture pendant quinze ans et malgré sa désuétude actuelle. Et c'est peut-être seulement à partir de cette *prégnance* que l'on peut entrevoir le défi auquel la société foncière Solidere¹⁰ a et aura à faire face en reconstruisant la Place des Martyrs : elle tente de réaménager un lieu qui est surchargé symboliquement et dont l'importance au niveau de la rhétorique dépasse en tous points les autres aspects qui la définissent ; son architecture, sa morphologie, son rôle dans le réseau de circulation, etc. Tout, donc, part de cette reconnaissance d'un lieu qui transcende dans l'imaginaire collectif les modifications d'aménagement qu'on pourrait y faire, ce qui ne veut pas dire pour autant que ce qu'on y fera sera sans conséquences à l'égard de sa dimension symbolique, bien au contraire.

La réflexion qui a été engagée dans le cadre de ce concours d'idées portait précisément sur la capacité de réinventer un lieu en considérant tout d'abord son rôle historique de cœur de la ville et, par extension, de cœur de la nation tout entière, des questions éminemment délicates puisque le passé immédiat de cette nation, et l'idée même de son unité, sont des sujets problématiques. À ces sujets explosifs correspondent sur place des images de la guerre qui s'effacent difficilement, comme cette statue des Martyrs criblée de balles encore aujourd'hui, et cette impression de vide laissée par l'intégral «bulldozage» de l'après-guerre, un vide qui structure l'absence du lieu de rencontre et de mixité qu'était la Place des Martyrs et son pourtour d'autrefois. À ces rappels du passé, s'ajoutent les défis actuels de la société libanaise qui laissent croire que les conditions de la paix ne tiennent finalement qu'à peu de choses, notamment à cause de la montée en force du confessionnalisme.

En effet, la situation trouble du Liban contemporain fait dire à certains auteurs que la guerre civile n'a peut-être jamais vraiment pris fin – elle n'a en tout cas pas fait de vainqueur -, et que la reconstruction, amputée d'un réel mouvement de réconciliation à l'échelle nationale, doit tenir compte de cette situation délicate pour évaluer ses chances de réussite¹¹. Nous pourrions même supposer ici que le processus de reconstruction ne s'oppose pas en soi à la guerre mais

manifestation aurait attiré au centre-ville près du quart de la population libanaise. Un compte-rendu des événements de 2005 au Liban se trouve aux pages 30 à 33.

¹⁰ Solidere est la société foncière chargée, par décret gouvernemental datant du 5 mai 1994, de reconstruire le centre-ville de Beyrouth, un secteur qui s'étend sur 191 hectares. L'acronyme signifie SOciété LIbanaise pour le DEveloppement et la REconstruction. Les 100 000 actionnaires inscrits à la bourse de Londres se partagent un fond propre de plus de 1,6 milliards de dollars américains. Sources : Gavin, Angus, *Heart of Beirut: Making the Master Plan for the Renewal of the Central District*, p. 217-233, www.solidere.com

¹¹ Voir à ce sujet les articles de Samuel Menassa, *La guerre civile est-elle réellement finie ?*, et de Fadia Kiwan, *Consolidation ou recomposition de la société civile d'après-guerre*.

n'est en fait que le relais d'une seule et même logique autodestructrice, comme le sous-entend ici Rodolphe El-Khoury : «A more provocative question comes to mind : has the Civil War ended or is the feverish building activity the presevering manifestation of its polymorphous process ?»¹². Cette question demeure entière car les événements de 2005 ont montré à quel point les fondations de la société libanaise demeurent fragiles et que la situation pourrait tout autant déraiper qu'aller en s'améliorant. Les événements récents viennent prouver, dans une certaine mesure, l'hypothèse selon laquelle on ne remue la terre depuis quinze ans que par diversion, que dans le but d'étouffer, par le bruit des chantiers, les grondements d'une société en pleine crise, à l'image de sa classe politique. Or, si 2005 fut une année essentiellement marquée par l'espoir – celui de voir le pays s'affranchir des pressions politiques extérieures et s'unir autour d'une identité fédératrice – elle laisse encore une fois dans la marge, mais sans pour autant vouloir qu'il en soit ainsi, des pans entiers de la population, les mêmes personnes qui sont par ailleurs les exclus de la modernité.

Ville neuve

Nous sommes donc face à un processus de reconstruction qui cherche à édifier une nouvelle dynamique urbaine en misant tout sur la pérennité des conditions de la paix actuelle qui est, disons-le ainsi, toute relative à des facteurs autres que la seule reconstruction du cadre bâti. Nous pourrions cependant ajouter qu'il y a une prétention supplémentaire implicite au choix d'avoir amorcé la reconstruction précipitamment à la fin de la guerre civile (1975-1990), un désir qui ne relève pas de la seule nécessité de construire pour construire, de faire du neuf parce qu'il en est ainsi. La reconstruction, comme processus entier et complexe, est avant tout l'occasion de mettre en forme de nouvelles conceptions de la ville, d'élaborer ou de faire émerger de nouveaux discours qui concernent évidemment son futur, mais aussi son passé et son présent, des aspects d'une importance égale dans la projection de la cité à venir. On dépasse ici la stricte nécessité de la reconstruction pour plonger dans un univers tiraillé par les fantasmes et les utopies de toutes sortes. Ce processus peut avoir un impact significatif sur l'évolution subséquente d'une situation problématique en favorisant, par exemple, une cicatrisation adéquate des plaies causées par la guerre. C'est du moins la prétention de plusieurs défenseurs de la reconstruction qui soutiennent les vertus thérapeutiques du design urbain et voient dans l'édification d'un lieu propice à la réconciliation, la condition première de sa réussite. Ce mandat urbanistique est donc forcément teinté idéologiquement, et il est d'autant moins innocent lorsqu'il s'agit de reconstruire une place

¹² El-Khoury, Rodolphe, *The Postwar Project*, p.184.

publique, le lieu par excellence de la rencontre¹³ et donc, de la réconciliation comme celui de la confrontation. «Concevoir la place, c'est faire de la place» nous dit Hubert Tonka¹⁴, affirmant par là toute l'importance du geste architectural qui consiste à mettre en forme le lieu de la rencontre, cet espace d'arrêt temporaire s'opposant au flux, du vide complémentaire au plein, de l'ouvert face au fermé. Si l'on ajoute à la mise en forme de cette place, choix délibéré de donner sens à la vie collective dans l'espace urbain, sa situation particulière en tant que symbole de centralité de toute une nation, qu'on y lie un objectif lié au traumatisme de la guerre et à sa prophylaxie par les moyens propres à l'architecture et à l'urbanisme, c'est-à-dire par la constitution d'un nouveau langage pour la place s'inscrivant dans un rapport dialectique avec ce qu'elle a déjà été, et qu'on couronne le tout par l'impérative question de la représentation confessionnelle et de la mise en scène des rapports entre les communautés, il n'est nul besoin d'ajouter que nous avons affaire ici à un concours très particulier et exigeant pour les participants ; un événement qui mérite, je crois, qu'on y accorde une attention toute particulière.

Enjeux

C'est donc à tous ces enjeux que le concours d'idées en planification urbaine pour la Place des Martyrs voudrait apporter une réponse, ou à tout de moins un écho, ce qui laisse place à des discours et à des attitudes différentes face au passé et au présent de la ville, tous deux étant jugés problématiques. Comment, donc, aborder le passé dans un nouveau design pour la place ? Que mettre en valeur ? Faut-il mettre en scène un épisode de l'histoire, celui de la guerre civile, qui est l'antithèse de ce lieu de convergence et de cohabitation des altérités ? Mais peut-on par ailleurs occulter l'épisode de la guerre, la cause même de sa reconstruction actuelle, et ce, au risque de voir une logique guerrière se manifester à nouveau par un contre-emploi de cet espace, par un hypothétique retour du refoulé ? Peut-on pour autant faire émerger les figures de la dissension nationale et les mauvais jours de son histoire sans tomber dans une forme de morbidité ou même d'auto-flagellation excessive, comme si l'on tournait le dos à une histoire riche en moments forts et qui ne se résumerait désormais qu'à cet épisode de guerre et aux causes latentes qui l'on fait advenir ? Pourtant, est-ce qu'une mise en valeur d'un passé «idéalisé» et figé dans les formes d'une architecture néo-traditionnelle ne constituerait pas pour autant une entreprise stérile, un aveu d'échec face à un présent dont l'architecture publique a le devoir de se faire le témoin et

¹³ Dire aujourd'hui que la place publique est «le lieu par excellence de la rencontre» peut paraître comme un archaïsme, si l'on considère l'évolution des médias et la dévaluation subséquente de la place publique comme lieu d'échange entre les individus. Malgré tout, sur le plan urbanistique, elle demeure un lieu de rencontre et y renoncer de facto, en invoquant sa désuétude, serait, à mon avis, une grave erreur.

¹⁴ Tonka, Hubert, *La place n'a plus de place*, p. 25

l'expression ? Et si ce présent demeure problématique, voudrait-on pour autant mettre en scène ses conflits et ses contradictions, ou cherchera-t-on plutôt à excentrer les éléments subversifs qui composent cette culture, et qui ont toutes les chances de réapparaître à nouveau en son sein ? Dans quelle mesure peut-on également outrepasser les logiques de dissensions à l'intérieur de cette culture, dans un espace dont le rôle consiste à rassembler ? La mise en valeur de toutes les confessions religieuses¹⁵ sur la place publique, par exemple, peut mener à une tribalisation des conditions de la participation à la vie publique, et mènera certainement à une lutte pour l'occupation de l'espace symbolique par les églises et les mosquées, ce qui suppose par ailleurs que la paix ne pourrait ainsi se négocier qu'en deçà d'un principe d'équilibre entre les symboles, dans une grossière économie de la représentation religieuse. Mais pourrait-on se permettre pour autant de prôner la seule mixité laïque et d'extraire de cet espace de centralité toute une symbolique confessionnelle qui structure le rapport au monde d'une grande majorité de Libanais, et particulièrement de tous ceux qui ne sont pas Beyrouthins et vivent dans des villes et villages mono confessionnels ?

Si, encore, on ouvrait la voie à la libre manifestation de tous les symboles, de toutes les identités et de tous les particularismes libanais dans un contexte informel, ne serions-nous pas dans une situation également problématique où la confusion règnerait, où le sens même de l'unité dans la différence serait brouillé par la saturation de l'espace symbolique ? Il s'agirait-là cependant d'un beau risque à prendre, d'une tentative donnée aux nombreuses et riches composantes de la culture libanaise de s'exprimer librement, de se confronter aussi ; mais il y a peu de chance que les autorités en place prennent ce risque, la guerre ayant selon eux envenimé les contenus de la discorde, ce qui n'est pas tout à fait faux. Pourtant, il ne faudrait pas oublier que la place fut jadis le lieu de rencontre des tous les intellectuels libanais et arabes qui fuyaient les régimes autoritaires des pays voisins ou, tout simplement, les milieux peu propices à la réception et à la diffusion des idées progressistes. En comparaison avec ce que la Place des Martyrs a déjà signifié, donc, la tentation actuelle d'en faire un lieu policé et apolitisé ne serait-elle pas qu'une pure et simple *dévaluation* de cet espace jugé inapte à gérer la mixité, alors qu'on prétendait plutôt vouloir le *redéfinir* dans le cadre de ce concours, un objectif autrement plus édifiant ? En dernière instance, l'ambition du concours –faire de la Place des Martyrs, un espace renouvelé sur le plan symbolique– ne trouverait-elle pas son chemin à travers ces questions

¹⁵ L'État libanais reconnaît officiellement 17 confessions religieuses. Les musulmans (6 confessions différentes) comptent pour 59,7% de la population, tandis qu'il y a 39% de chrétiens (divisés en 12 confessions). Source : CIA, *The World Factbook-Lebanon*, www.cia.gov/cia/publications/factbook/geos/le.html

épineuses qu'en tentant d'innover, en faisant l'effort réel et exigeant de sortir des solutions balisées par les courants de pensée en aménagement urbain, qu'en cherchant à créer le débat et qu'en s'acquittant la tâche d'affronter les problèmes directement, sans fard ni sortie de secours ? Réponse fourre-tout, s'il en est une, qui est en outre bien facile à dire mais moins facile à faire. Il n'en demeure pas moins que le bilan des quinze premières années de reconstruction du centre-ville démontre les ratés et les succès de Solidere, la société foncière chargée de construire le nouveau centre-ville, tandis qu'elle s'était bien retenu, en toute pusillanimité, d'aborder les questions délicates que nous avons évoquées jusqu'à maintenant. Symptôme de la guerre ou stratégie liée au caractère privé de l'entreprise urbanistique, il n'en demeure pas moins que l'espace qu'elle investit aujourd'hui, la Place des Martyrs, est miné par les questions polémiques de la rencontre entre les factions de la société libanaise, et les déchirements de la mémoire collective, pour ne nommer que celles-là, et c'est pour cette raison qu'elle doit s'y ouvrir, et pas seulement timidement. Mais en est-elle vraiment capable ? Une des grandes théories sociopolitiques concernant la guerre civile au Liban, et sa naissance à Beyrouth, suppose que la ville d'autrefois avait peut-être créé un mode de vie commun et une exceptionnelle conjoncture favorisant les rapports interconfessionnels : « (...) son habileté à faire le mélange s'arrêtait en deçà de l'idéologie et de la politique »¹⁶. Si cette théorie est encore d'actualité, il faudrait craindre un nouveau déchaînement des contradictions qu'un premier contexte particulier, celui des années d'avant-guerre, alors que la politique devint un enjeu capital au sein de la société, a fait déraiser en guerre civile. Dans tous les cas, que cette problématique délicate soit investie, occultée, transformée, remise à plus tard ou détournée par Solidere, le réaménagement de la Place des Martyrs constitue néanmoins la pierre d'achoppement de toute l'entreprise urbanistique de la reconstruction du centre-ville de Beyrouth et il sera désormais possible de considérer sous son vrai jour ce projet si particulier.

Cette mise en contexte a été l'occasion de déborder de tous les côtés et de toutes les façons l'objet à l'étude dans cette recherche. Les nombreuses explorations présentées jusqu'ici sont cependant révélatrices de l'ampleur des enjeux qui sont soulevés par la reconstruction de ce lieu singulier. Il est en effet irrésistible de s'emballer lorsqu'on y songe et d'en faire, par induction, un objet sociologique résumant presque à lui seul tous les problèmes du Liban contemporain. Or, l'objectif premier de cette recherche n'est pas de s'adonner à des telles explorations : il consiste d'abord à mener une étude de cas sur un concours d'architecture, de le

¹⁶ Kassir, Samir, *Histoire de Beyrouth*, p. 530.

décortiquer et d'en analyser les implications sociologiques. Il est donc temps de revenir aux propositions soumises au concours pour l'aménagement de la Place des Martyrs et de s'intéresser à la vision des architectes sur le rôle futur de cette place publique. Soulignons dès maintenant que la question qui guide l'ensemble de cette recherche est la suivante : de quelle façon la problématique patrimoniale et identitaire est-elle interprétée dans les discours sur la ville des trois gagnants au concours ainsi que dans le dénouement du concours dans son ensemble ? Avant d'y arriver cependant, nous devons nous pencher sur l'histoire de la place d'une part, et sur l'abondante littérature concernant la reconstruction et les enjeux actuels de Beyrouth et de son centre-ville.

CHAPITRE II

RECENSION DES ÉCRITS

Les différentes sections qui composent la recension des écrits concernent des sujets essentiels à la compréhension de l'objet à l'étude dans cette recherche, soit le concours d'architecture et les propositions qui y furent élaborées. Il est à noter que la très grande majorité des livres ou des articles qui constituent le corpus littéraire de cette étude ont été écrits après la fin de la guerre civile et traitent de la reconstruction de Beyrouth dans son ensemble. Depuis les années 1990, la reconstruction est en effet devenu un sujet de débat parmi les intellectuels libanais, ce qui explique le foisonnement de publications concernant cette question. Il en ressort de nombreux points de vue, mais une tendance écrasante parcourant ces textes consiste à critiquer Solidere, à dénoncer par exemple la façon avec laquelle cette société privée en est venue à transformer le centre-ville à son gré.

Résumons brièvement les sujets qui sont abordés dans la recension des écrits : nous allons tout d'abord retracer l'histoire de la Place des Martyrs en lien avec le développement de Beyrouth. Nous allons nous pencher ensuite sur deux sujets qui animent actuellement la question de la reconstruction de la Place des Martyrs : tout d'abord, une courte partie sera consacrée au processus de reconstruction du centre-ville depuis la fin de la guerre civile. Finalement, il sera question de la « Révolution des Cèdres » de 2005, un événement d'actualité qui est incontournable pour comprendre les enjeux contemporains de la politique libanaise et ses répercussions sur la reconstruction de la Place des Martyrs.

2.1 La Place des Martyrs : une histoire bigarrée

La particularité de la Place des Martyrs réside essentiellement dans la stratification et l'enchevêtrement des rôles qu'elle a joués dans l'histoire, souvent de manière simultanée. De son usage le plus trivial jusqu'à ce qu'il représente de plus universel sur le plan symbolique, cet espace ne prend un sens que parce qu'il ne peut aliéner sa complexité, se réduire par exemple à l'expression d'une seule idée, d'une seule facette de la vie beyrouthine. Ce n'est pas par hasard si les témoins de la place d'autrefois parlent de la « vie » en ce milieu pour le décrire, signifiant par là que c'est un agencement de pratiques et d'usages multiples, et donc une certaine ambiance, une

expérience sensorielle complexe qui caractérisait la Place des Martyrs et qui en faisait un lieu d'attraction. Encore faudrait-il, pour accepter une telle description basée sur l'expérience des usagers, arrêter notre choix sur une discipline à partir de laquelle nous allons définir la place publique, la *sociologie* insistant ici sur le rôle structurant des usagers qui donnent sens à un espace autrement désert, l'*architecture* s'intéressant d'abord à la forme du lieu et à son incidence sur son occupation subséquente, et l'*urbanisme* voyant plutôt la place publique comme étant définie par la fonction qu'elle occupe dans la ville et par les liens qui la relie au tissu urbain en entier. Nous pourrions cependant ajouter que toutes ces facettes constitutives de l'espace public se complètent et doivent être comprises comme un tout, en particulier dans le cas qui nous occupe où l'on demande à des architectes de recréer un espace sur papier, d'en imaginer un nouveau rôle, une nouvelle forme instituant des nouvelles pratiques, et de penser sa réinsertion dans le fonctionnement entier de la ville. En considérant tous ces aspects, nous allons maintenant traverser l'histoire de la place et explorer sa représentation dans la littérature.

Le site de Beyrouth est occupé par l'homme depuis fort longtemps. C'est à l'endroit même où se trouve aujourd'hui la Place des Martyrs que des premiers groupes de nomades s'y installèrent, amorçant ainsi une longue histoire au cours de laquelle de nombreuses civilisations vont élire domicile sur la péninsule beyrouthine en choisissant toujours cet endroit précis comme centre de l'agglomération. Les premières traces archéologiques de la présence humaine à Beyrouth datent d'environ 600 000 ans¹⁷. Il est cependant peu probable que l'endroit ait été habité en permanence avant l'implantation d'un village néolithique (-4 000 av JC) dont on a trouvé les vestiges tout juste au nord de la Place des Martyrs¹⁸. Le choix du site d'implantation (l'actuel emplacement du centre-ville) n'est pas étonnant dans la mesure où l'endroit jouissait en effet de nombreuses caractéristiques géographiques qui en faisait un site de prédilection : il s'agissait autrefois d'une vallée fertile se glissant entre deux promontoires et dans laquelle coulait une petite rivière. De plus, la combinaison de l'accès à la mer et du léger retrait derrière la péninsule portant aujourd'hui le nom de *Ras 'Beyrouth*, en faisait un endroit sécuritaire, à l'abri des agresseurs venus du large¹⁹.

L'histoire de la ville a été ponctuée principalement par les destructions liées à des causes naturelles et par la succession des empires dans la région qui ont engendré de nombreuses et

¹⁷ Nina Jidéjian, *Beyrouth à travers les âges*, p. 20

¹⁸ Samir Kassir. *Histoire de Beyrouth*, p.45

¹⁹ Gavin, Angus, Maluf, Ramez, *Beirut Reborn, The restoration and Development of the Central District*, p.56

diverses perturbations de la vie citadine. La légende populaire de Beyrouth se constitue d'ailleurs autour de l'idée selon laquelle la ville a survécu à toutes les épreuves, qu'elle est, comme l'a dit la poétesse Nadia Tuéni, «mille fois morte mille fois revécue». L'histoire véritable de la ville donne effectivement sens au mythe du Phénix renaissant de ses cendres, puisqu'elle a été détruite à de nombreuses reprises et qu'elle s'est à chaque fois relevée, la vie reprenant invariablement le dessus. Au cours du seul VI^e siècle ap. J.-C., la ville fut détruite partiellement ou en totalité à quatre reprises, soit en 502, 529, 551 et 560²⁰. Les tremblements de terre, mais aussi les incendies et les raz-de-marée furent les causes de ces destructions qui vont se répéter inlassablement au cours des siècles suivants. Toutefois, ce n'est pas la nature mais bien les humains qui ont causé les plus importantes destructions de la ville au cours de l'histoire. En effet, mais sans entrer dans les détails, de nombreuses civilisations se sont succédé et ont exercé leur pouvoir sur la ville comme ailleurs au Proche-Orient. La première civilisation à y avoir édifié une petite mais non moins importante Cité-État, les Canaanéo-Phéniciens, va en marquer profondément l'identité en faisant de la ville un lieu de commerce et d'échange, ouvrant ainsi la culture locale aux influences les plus diverses venues de partout autour de la Méditerranée. L'historien Samir Kassir a tenté de trouver une typologie qui décrirait Beyrouth telle qu'elle est aujourd'hui mais aussi, telle qu'elle s'est développée au cours de son histoire. Il en est arrivé à la conclusion qu'elle est une *métropole arabe méditerranéenne occidentalisee*²¹. La somme des contradictions contenues dans cette seule définition décrit en effet assez bien cette ville dont l'identité conjugue des influences rapprochées (arabes), une ouverture sur le monde (l'aspect méditerranéen) et un omniprésent attachement pour la culture occidentale qui, en l'occurrence, était déjà bien présent à l'époque des Phéniciens et sera renforcé par la suite. On ne parlera donc jamais de Beyrouth qu'en soulignant son hétérogénéité, qu'en constatant la porosité des régimes qui y ont fait leur marque tout en n'ayant toutefois jamais réussi à y faire régner un ordre unique et centré sur une seule culture. Ce n'est cependant que beaucoup plus tard que la ville va cristalliser les enjeux de la région tout entière, puisqu'elle ne sera pendant longtemps qu'une petite bourgade dont la taille et l'importance ne se comparent en rien à celle de Byblos, Antioche ou encore Saïda.

L'ensemble de ces villes proche-orientales situées le long du littoral méditerranéen ont couramment été désignées comme étant les *échelles du Levant*, une expression soulignant le rôle économique de ces lieux qui servaient de plates-formes aux échanges commerciaux entre la mer et l'intérieur du continent. Ces échelles ont connu des sorts divers au cours de l'histoire. Pour des

²⁰ Hakimian, Suzy, *Beyrouth: L'histoire d'une destruction ou les destructions de l'histoire*, p. 21-23.

²¹ Samir Kassir, *Histoire de Beyrouth*, p.38

raisons multiples, certaines ont une gloire antique et d'autres devinrent importantes beaucoup plus tardivement, comme ce fut le cas de Beyrouth à partir du XIX^e siècle. Ainsi, le bond dans l'histoire que nous nous apprêtons à effectuer jusqu'au XIX^e siècle, l'âge d'or de Beyrouth, laisse dans l'ombre des pans entiers d'une histoire proche-orientale pourtant très riche mais dont la ville en tant que telle n'a jamais été une des grandes actrices. Sont donc mises de côté les époques persienne, hellénistique, égyptienne, romaine, byzantine, croisée et mamlouke²². En 1516, suite à la victoire du sultan Salim 1^{er} sur les Mamlouks dans des combats en territoire syrien, l'empire ottoman consolida son emprise sur l'ensemble du pourtour oriental de la Méditerranée. Hormis une courte occupation par les Égyptiens entre 1832 et 1840, Beyrouth fera partie de cet empire pendant quatre siècles, soit jusqu'à l'effritement de l'autorité de Constantinople au tournant de la Première Guerre mondiale.

Au XIX^e siècle, les régions²³ sous gouvernance ottomane profitèrent du mouvement de modernisation mené de manière volontariste par une série d'administrateurs progressistes, les *Tanzimâts*, mais au fond poussé par des facteurs économiques, sociaux et démographiques qui transformèrent en profondeur le monde oriental. C'est à cette époque que Beyrouth connaît un essor spectaculaire. Rien ne laissait pourtant présager que la petite ville cloîtrée au début du siècle allait voir sa population exploser de la sorte et passer de quatre mille habitants à plus de cent mille au début du XX^e siècle, une croissance qui va même s'intensifier par la suite²⁴. Deux facteurs principaux contribuèrent à l'essor de Beyrouth par rapport à ses voisines méridionales et septentrionales le long de la Méditerranée : d'une part, la combinaison du réaménagement du port à partir de 1834 et la construction en 1860 d'une route, et plus tard d'un chemin de fer, reliant Beyrouth à Damas a eu pour effet de réorganiser le commerce régional en faveur de Beyrouth et au détriment d'Alep ; l'autre facteur, indirect celui-là, ayant contribué à la croissance de la ville fut l'arrivée massive des chrétiens ayant fui le mont Liban suite à la guerre civile de l'été 1860. L'année 1860, enfin, marqua également le début de la sortie des murailles de l'ancienne ville²⁵. Cette date peut donc être considérée à juste titre comme le pivot entre l'ancienne et la nouvelle ère de la ville. Dès lors, l'histoire de la Place des Martyrs sera intimement liée aux transformations qui vont façonner Beyrouth pendant un siècle et demi.

²² Gavin, Angus, Maluf, Ramez, *Beirut Reborn, The restoration and Development of the Central District*, p. 21.

²³ L'empire ottoman était divisé en régions administratives nommées *Vilayets* ou *Sandjaks*. Celles-ci correspondaient plus ou moins à la taille d'un pays.

²⁴ Samir Kassir, *Histoire de Beyrouth*, p.38

²⁵ Sfeir-Khayat, J., *Beyrouth au milieu du XIX^e siècle: Naissance d'un centre*, p.51.

L'espace occupé par la Place des Martyrs fut avant tout un «maydan», c'est-à-dire une clairière de bonne taille située en bordure extérieure de la ville intra muros²⁶. On y effectuait de nombreuses activités nécessitant une superficie qui n'était pas disponible à l'intérieur des cloisons, telles des activités militaires comme l'entraînement des cavaliers, mais on y tenait aussi des parades, des foires publiques et des marchés alimentaires. Tel avait été, depuis l'époque médiévale, le rôle de cet espace communément appelé le Burj (le fort) du nom d'un ancien fort croisé érigé à sa limite est. Au tournant de 1860, la sortie des murs se fit essentiellement du côté est du centre-ville, soit à l'endroit où les maronites venus de la montagne vinrent s'installer, et donc en bordure de la place. Celle-ci demeura un espace ouvert, mais dont les limites formelles n'étaient pas encore établies. On se retrouva ainsi avec un espace bordé de tous les côtés par des secteurs dont l'activité s'organisait désormais en fonction de ce lieu de transition. C'est également à partir de la place que partait la nouvelle route de Damas, celle-là même qui est à l'origine de la transformation du rôle économique de Beyrouth. D'antichambre de la ville cloîtrée, la place en devint le centre et symbolisait plus que tout autre lieu, le processus d'ouverture sur le monde de la ville.

L'intervention des réformateurs ottomans, les Tanzimâts, face aux défis posés par l'expansion de la ville, s'inscrivait parfaitement dans la mouvance rencontrée à la même époque en Occident et correspondait en outre à la naissance de l'urbanisme²⁷. On tenta ainsi de rationaliser le déploiement de la ville nouvelle et d'en contrôler les effets négatifs, notamment sur le plan sanitaire. C'est dans ce but que furent menés à terme de nombreux projets d'aménagement urbain, parmi lesquels figure la construction de la Place Hamidiyyé, premier nom officiel donné à la Place des Martyrs, entre 1878 et 1881. Dans un texte consacré à l'évolution de la place à travers le temps, May Davie souligne que les transformations de la deuxième partie du XIXe siècle s'accompagnèrent également d'une volonté de reconfigurer la vie publique à l'intérieur de la ville selon des nouveaux repères plus conformes au processus de modernisation alors en cours :

²⁶ Davie, May, *La formation historique de la Place des Canons*, p.12

²⁷ «L'urbanisme n'est pas en soi une notion nouvelle. C'est le mot qui est nouveau» nous dit à juste titre Michel Ragon dans *l'Histoire de l'architecture et de l'urbanisme moderne* (p.10). Le XIXe marque néanmoins la naissance de l'urbanisme en ce sens que la révolution industrielle amena un lot de nouveaux problèmes dans les villes et que ceux-ci exigeaient de nouveaux remèdes.

(...) dans le cadre d'une politique urbaine globale qui prévoyait, entre autres réalisations importantes, la création d'un centre civique conforme aux objectifs des Tanzimâts, et qui serait donc séparé du pouvoir militaire et religieux et des logiques anciennes d'occupation du territoire urbain, celles qui prévalaient dans les murs²⁸.

Le dessin de la Place Hamidiyyé fut inspiré des jardins bourgeois construits en Europe à la même époque. Il s'agissait d'un espace rectangulaire aux coins arrondis, entrecoupé de tracés réguliers traversant un jardin et doté d'un mobilier richement décoré comprenant des bassins, un kiosque à musique, un café et une toghra en plein centre, le sceau de l'autorité ottomane gravé sur une stèle de pierre²⁹. Il était bordé de tous les côtés de constructions aux façades de style néo-oriental, un hybride entre les formes architecturales des constructions traditionnelles beyrouthines, les khané-s³⁰, et une interprétation du classicisme européen à saveur «orientale». Dans la lignée des travaux haussmanniens à Paris, on tenta de donner un effet monumental au pourtour de la place en alignant parfaitement les édifices le long de la rue carrossable qui entourait la place et l'on s'assura de respecter une cohérence stylistique entre les constructions. En 1884, le siège de l'autorité ottomane dans la province (le vilayet) fut construit sur toute la largeur du pourtour nord de la place. Cet édifice monumental, le plus important de la ville, portait le nom de Sérail. Il fut dessiné par l'ingénieur en chef du vilayet, qui était également le concepteur de la place Hamidiyyé, Bechara Effendi³¹. Si l'apparence de la place semblait typiquement et strictement bourgeoise, en revanche, son activité était très tôt marquée par l'hétérogénéité et par l'enchevêtrement des fonctions officielles, nobles et populaires. Ainsi, aux premières constructions comme le Qichlat el Sawari (haut-commissaire de la gendarmerie) et le siège de la Banque ottomane, s'ajoutèrent bientôt de nombreux hôtels, cafés, salons, restaurants et quelques maisons closes. Plus tard, ce sont les commerces qui se multiplièrent et gagnèrent graduellement les rues avoisinantes dans des réseaux de souks, les marchés traditionnels des villes arabes. En 1906, le tramway faisait son apparition à Beyrouth et c'est à la place Hamidiyyé que la station centrale sera construite. Bientôt, ce sont les cinémas qui envahirent la place et qui renforcèrent son caractère ludique car c'était aussi, en outre, le lieu où se tenaient toutes les grandes fêtes populaires et les parades.

En 1918, le pays passa aux mains de la France et s'amorça alors un processus de dévaluation de la place au profit de la Place de l'Étoile, construite à quelques centaines de mètres

²⁸ Davie, May, *La formation historique de la Place des Canons*, p.12.

²⁹ *Ibid*, p. 12.

³⁰ Slim, Saouad, *Khané-s et Hara-s dans le patrimoine urbain de la ville de Beyrouth*, p. 227

³¹ Kassir, Samir, *Op cit.*, p. 172.

de là par la nouvelle force d'occupation. Dans un texte intitulé *La cité aux deux places*, Jade Tabet fait une lecture de l'évolution de la ville au cours du XXe siècle à la lumière de la tension dialectique entre ces deux places publiques. Ainsi, l'apparition d'un nouvel espace où s'exprimait désormais le pouvoir étatique et où s'installèrent les institutions prestigieuses déroba la vieille Place des Canons – nom donné par les Français à la Place Hamidiyyé – de son lustre d'autrefois. Paradoxalement, la transformation de son statut lui forgea une nouvelle identité qui la rendit peut-être plus importante encore qu'elle ne l'était à l'époque ottomane. À l'ombre de la Place de l'Étoile, scintillante descendante du carrefour portant le même nom à Paris, la Place des Canons «(...) se transmua en lieu d'expression de la révolte populaire contre l'occupation et ses services défaillants»³². En somme, la place se politisa. Elle acquit également un rôle et une identité à contre-pied de la Place de l'Étoile qui symbolisait pour sa part l'ordre, l'autorité, le formel, l'unitaire :

[La Place des Canons] se présentait plutôt comme un espace ouvert et dynamique, qui tire sa vitalité de ses capacités à fabriquer des images diverses, à contenir toutes sortes de conjonctions et d'interférences et à assurer l'articulation de pratiques différentes dans un espace commun³³.

Preuve qu'il s'agissait d'un lieu d'exception où les appartenances cohabitaient et se superposaient les unes aux autres, la place a toujours été désignée par plusieurs noms à la fois et quand, en 1931, on lui donna l'appellation officielle libanaise de Place des Martyrs, du nom des patriotes pendus par les Ottomans en 1915 et 1916, bien nombreux sont ceux qui persisteront à l'appeler Sahat El Bourj, Place Hamidiyyé ou encore Place des Canons³⁴. L'impossibilité de figer complètement l'identité de la place est finalement ce qui en fera le lieu par excellence de la mixité urbaine dans cette société hétérogène, l'endroit «(...) où se diluent les distances sociales et se dénouent les conflits»³⁵. En outre, c'est cette image de la Place des Martyrs qui va se cristalliser dans la mémoire des Libanais et qui en fera le symbole de l'âge d'or de Beyrouth, une période allant de la ville ottomane en passant par le Mandat français jusqu'à l'Indépendance (1943), et ce, même si dans les faits, la place ne va cesser de périliter jusqu'aux dernières années avant le déclenchement de la guerre en 1975. En effet, malgré des réaménagements successifs et l'ajout d'une statue en hommage aux martyrs en 1956, la place sera de plus en plus asphyxiée par la circulation automobile et le centre-ville en général perdra un peu de la faveur populaire au

³² Davie, May, *Op cit.*, p. 14

³³ Tabet, Jade, *La cité aux deux places*, p. 55

³⁴ Voir Farès Sassine, *Une place, mais que de noms !*

³⁵ *Ibid*, p. 50

profit d'un nouveau quartier ultramoderne, Hamra, érigé en moins de deux décennies dans la partie ouest de Beyrouth.

Au cours de cette période frénétique, et plus intensément encore à partir des années 50, la ville devint une destination touristique importante, d'où la construction à cette époque de nombreux hôtels le long de la corniche. La *Suisse de l'Orient*, comme on la désignait couramment à l'époque, allait voir le faste des beaux jours disparaître abruptement avec la guerre et laisser place à un spectacle à peine plus extravagant que le précédent, comme si les excès de la modernisation effrénée à l'âge d'or avaient servi d'étalon de mesure à ceux de la guerre civile. D'ailleurs, les deux époques ne sont pas complètement étrangères l'une à l'autre si l'on considère que la guerre civile fut en quelque sorte le retour du balancier pour une société ayant couvé certaines dissensions internes depuis trop longtemps, notamment sur la question du traitement de faveur réservé à la minorité maronite par les français lors du Mandat, une préférence qui s'est même traduite dans le Pacte National de 1943 – accord non-écrit négocié sous la férule des français – avec l'octroi du poste de Président de la république réservé aux seules membres de la communauté maronite³⁶. Selon Michel Fani, c'est précisément dans le silence des oubliés de l'État, mais plus généralement, dans celui des oubliés de la modernité, qu'est née la guerre du Liban. Sa magnifique description de Beyrouth met à jour le grand paradoxe de cette ville qui fut, en dépit d'un mode de vie libéral et d'une ambiance festive, le berceau d'une des guerres civiles les plus sanglantes du XXe siècle :

Une ville où tout semble flotter entre le potin et l'aveu, la légèreté et le drame, la pacotille et le luxe. Cette tranquille coexistence des contraires les plus flagrants, c'est le secret de l'irruption de la violence inattendue que pousse non pas l'exaspération mais le poids trop longtemps porté du silence³⁷.

Les causes politiques du déclenchement de la guerre civile au Liban sont multiples et n'expliquent pas à elles seules l'ampleur et la durée du conflit. Il faut plutôt comprendre le début de cette guerre dans les termes d'une « conjoncture » particulière ayant fait déraiper un incident, comme il s'en était produit de nombreux auparavant, en une crispation généralisée³⁸. Cette

³⁶ Le « Pacte National » conclu en 1943 institue un système de représentation confessionnelle dans lequel, en déclinaison selon l'importance, le président de la république est maronite, le président du Conseil (le Premier ministre) est sunnite et le président du Parlement est chiite.

³⁷ Fani, Michel, *Alphabet de Beyrouth*, p.62

³⁸ Le 13 avril 1975, un autobus rempli de réfugiés palestiniens est pris en embuscade par des partisans chrétiens de Pierre Gemayel. Vingt-sept personnes sont tuées. Aussitôt, les combats s'amorcent dans les

étincelle a fait éclater la société libanaise en de nombreuses cellules miliciennes, toutes factions tournées les unes contre les autres. Il semble cependant qu'il soit impossible de comprendre cette guerre fratricide entre Libanais sans l'inscrire dans le contexte proche-oriental et en faire, d'une certaine façon, la guerre des autres disputée sur le terrain libanais et exacerbée par les passions antagoniques qu'elle provoquait dans ce pays.

Depuis les années 60, la question des réfugiés palestiniens en territoire libanais avait en effet divisé l'opinion publique selon des lignes confessionnelles et idéologiques³⁹. En tant que nation «arabe» d'un point de vue constitutionnel, il apparaissait comme une évidence pour certains, et en particulier pour les musulmans chiites du Sud-Liban, que les réfugiés devaient bénéficier de la bienveillance du Liban et que le pays devait supporter l'OLP (Organisation pour la libération de la Palestine) dans sa lutte nationale armée. Cependant, cette prise de position plaçait le gouvernement dans une position diplomatique délicate face à Israël, un partenaire financier de taille, tandis que l'OLP bénéficiait d'un statut exceptionnel d'État dans l'État, ce qui constitue une source de malaise pour de nombreux Libanais. L'installation de Yasser Arafat et de l'OLP à Beyrouth en 1970 allait de plus confirmer le rôle de la ville comme foyer de toutes les dissidences politiques régionales. Désormais, cependant, la mixité atteignait un point de non-retour en engageant des groupes armés et des factions politiques souvent irréconciliables. Parallèlement, sur le plan strictement libanais, le Pacte national de 1943 basé sur l'équilibre interconfessionnel était devenu obsolète pour les musulmans sunnites et chiites, eux qui avaient connu une croissance démographique très importante depuis l'indépendance et qui se voyaient sous-représentés dans l'appareil étatique. La délégitimation du pouvoir politique exercé par les chrétiens, et en particulier par les maronites, avait conduit en retour à la création de groupes de résistance armée parmi ceux-ci, notamment le groupe fondé par Béchir Gemayel, les Forces Libanaises, qui reposait sur les bases du Parti Phalangiste fondé par son père.

Dans les médias, on a souvent parlé de la guerre au Liban comme d'une confrontation entre les musulmans et les chrétiens, ce qui est à la fois vrai et faux. Vrai parce que les filiations religieuses expliquaient presque à elles seules les interventions des pays étrangers au cours de la guerre, comme l'occupation de Beyrouth-Ouest en 1982 par l'armée israélienne au profit des milices chrétiennes, ou encore, l'intervention des gardes de la révolution iranienne dans la

banlieues populaires de Beyrouth. Le centre-ville est gagné dès le mois de mai. Source : Kassir, Samir, *Histoire de Beyrouth*, p.613.

³⁹ Suite notamment à la guerre des six jours en 1967 qui a entraîné l'afflux de 400 000 réfugiés palestiniens sur le territoire libanais. Source : <http://medintelligence.free.fr/bdliban.htm>

communauté chiite dans les années 80, un levier fondamental pour expliquer la montée subséquente du Hezbollah. Vrai aussi dans le découpage du territoire libanais et dans le «nettoyage» des secteurs mixtes. Vrai enfin dans les intentions avouées des acteurs politiques de la guerre qui, toujours au nom de l'unité de la nation, vilipendaient les «ennemis de la nation», ce qui désignait presque toujours, à quelques subtilités près, l'autre grand groupe religieux. Mais faux lorsque l'on considère la complexité du conflit, l'aveuglement des milices face à la situation d'ensemble et surtout si l'on relève les batailles entre des groupes de même confession pour des enjeux stratégiques. Le drame de cette guerre, mais surtout de l'après-guerre, tient au fait que l'on ignore dans bien des cas qui a tiré sur qui, une situation embarrassante qui rappelle à quel point cette guerre de milices fut aussi arbitraire que destructrice. Cette assertion est en tout cas la thèse soutenue par Michael F. Davie (1997) qui tente de sortir la question de la guerre libanaise de son caractère essentialiste. Selon lui, la division de la société en deux factions opposées l'une à l'autre, les musulmans et les chrétiens, était non pas le résultat d'un long processus de ségrégation mutuelle mais bien le résultat direct de la logique guerrière elle-même. Il en fait la démonstration en prenant la «ligne verte» comme exemple. Si elle était belle est bien l'expression d'une scission préexistante au cœur de la ville entre les musulmans et les chrétiens, il existerait des traces politiques et sociales de cette coupure dans l'histoire :

À Beyrouth, il n'y a pas de trace d'une quelconque volonté ottomane ou musulmane de concentrer en un quartier particulier de la ville les Ra'ayah pour mieux les contrôler. Il n'y a pas trace dans les archives, non plus, d'un sentiment de persécution, ressenti par les chrétiens, qui se seraient ainsi vus contraints de créer des ghettos⁴⁰.

L'auteur soutient ensuite que la guerre se serait développée dans les régions périphériques de Beyrouth, des lieux construits à la hâte dans les années soixante et sous-équipés à tous les plans. En outre, c'est là que seraient nés les foyers monoconfessionnels qui ont par la suite enflammé la ville et le pays tout entier. Ici, c'est le modèle de coexistence proprement beyrouthin qui demeure intact, l'échec que constitue la guerre étant plutôt attribuable aux influences venues de l'extérieur, toutes résolues à se faire voir et entendre : «La ligne était non pas l'expression d'une dualité historique de la ville, mais plutôt celle de la crise existentielle de la ville elle-même, conséquence de l'échec de l'État-Nation libanais»⁴¹. Il s'agissait donc de la guerre de toutes les représentations identitaires à l'intérieur de l'unité politique libanaise, bien plus qu'une simple opposition musulmans-chrétiens, ce qui explique en partie les conflits intra-

⁴⁰ Davie, Michael F., *«Beyrouth-Est» et «Beyrouth-Ouest»: Territoires confessionnels ou espaces de guerre*, p.21

⁴¹ *Ibid*, p.49

confessionnels et qui rend compte d'une guerre où l'on peine aujourd'hui à désigner autant les bourreaux que leurs victimes.

Le centre-ville de Beyrouth, pour sa part, devint dès 1975 un secteur à éviter :

Au début du mois de décembre, le centre-ville, qui cherchait à reprendre vie à chaque accalmie, fut condamné : une ratonnade qui fit des dizaines de morts parmi les musulmans –et quelques chrétiens tués par erreur– montra qu'il ne pouvait être le lieu de la rencontre⁴².

La Place des Martyrs, elle, n'était pas seulement le théâtre des affrontements, elle devint le symbole de la guerre, le lieu à partir duquel la ville était coupée en deux parties, Beyrouth-Ouest et Beyrouth-Est. Nabil Beyhum (2000), dans un texte intitulé *La Place des Canons et la guerre*, explique comment et pourquoi le centre-ville devint ainsi un désert et un champ de bataille :

[Pendant la guerre], le centre-ville et son cœur, la Place des Canons, était un territoire de chasse idéal où l'on pouvait rencontrer des gens de toutes les communautés, donc forcément celles des «Autres». La force principale du centre-ville devenait ainsi sa principale faiblesse : pour se venger ou pour faire politiquement pression, pour faire passer un message ou pour se faire un nom, les milices commençaient à la considérer comme un lieu de violence «légitime», un espace pour ainsi dire privilégié. C'est ainsi qu'au centre-ville les choses se brouillèrent et l'on commença à prendre peur de ce lieu ouvert à tous alors que chacun tendait à se cantonner dans un quartier que la milice nettoyait⁴³.

La Place des Martyrs ainsi quadrillée par des meurtrières, abandonnée aux pilliers et désertée par les anciens habitants et commerçants du centre-ville, devint lieu de répulsion et d'exclusion de tous contre tous. Spatialement, le centre-ville et en particulier la Place des Martyrs furent des lieux d'exception dans le découpage de Beyrouth au cours de la guerre : d'une part et d'autre de la ville se trouvaient des secteurs monoconfessionnels séparés par la ligne verte, une frontière découpée le long de la rue de Damas et contrôlés par de nombreux points de passage et des miradors. La ligne verte était un espace de transition mais n'avait pas de consistance en elle-même, la rue n'était que le lieu de l'auto-exclusion des deux enclaves la bordant. Le centre-ville, quant à lui, n'a jamais été accaparé entièrement par l'un ou l'autre des groupes. Il était un espace neutre, à la fois investi de toutes parts mais laissé en friche, demeuré hors d'atteinte. Tous s'y

⁴² Kassir, Samir, *Histoire de Beyrouth*, p.616

⁴³ Beyhum, Nabil, *La Place des Canons et la guerre*, p.94

sont butés cependant et de manière particulièrement violente lors de la bataille des grands hôtels au début de la guerre, en octobre 1975. Mais même si ce combat s'est soldé par la défaite des Phalanges, le territoire ne fut pas conquis pour autant et il en sera ainsi tout au long de la guerre :

Plus que tout, cependant, c'est dans le champ clos du centre-ville que la guerre disait sa longévité. Après chaque accalmie, ce centre-ville était devenu le lieu où pouvait se manifester le refus de retrouver la paix, même si, passé 1976, on n'y mourait plus à moins de vouloir se suicider. Quand la vie essayait, parfois, de reprendre ailleurs, les «fronts traditionnels» venaient s'y fixer comme par automatisme⁴⁴.

Mais pourquoi n'a-t-on pas cherché à s'emparer du centre-ville de Beyrouth plutôt que de s'acharner à le détruire ? Aurait-on pu voir, par exemple, une milice s'en accaparer et revendiquer sa prééminence sur les autres milices, voire sur la société libanaise en entier ? Selon Nabil Beyhum, le but de la guerre n'était pas de conquérir le centre, ni même au fond de «gagner» la guerre, mais bien de faire perdurer l'éclatement de la société, et c'est précisément pour cette raison qu'elle s'est accrochée de la sorte au centre-ville de Beyrouth : «Ce qu'on voulait tuer à la Place des Canons était le symbole : on ne voulait pas laisser la coexistence et la tolérance revenir au premier plan»⁴⁵. Ce qui apparaît le plus étonnant à posteriori, c'est que la guerre a bel et bien eu raison du modèle de cohabitation qui prévalait auparavant à Beyrouth, du moins au cours des années 1990. À part des pratiques urbaines improvisées qui témoignèrent dès le départ du «désir de ville»⁴⁶ des Beyrouthins, c'est la cohabitation que l'on a d'abord cherché à éviter, du moins a-t-on voulu polir les rapports interconfessionnels, quitte à faire disparaître les traces de la guerre tout comme celles de l'ancien modèle d'urbanité beyrouthin, jugé dangereux et même responsable de la guerre. Selon Nabil Beyhum (1997), on a en effet condamné après la guerre civile ce «(...) mode de vie un peu vieillot, un peu traditionnel, un peu ottoman de coexistence des communautés. Le centre-ville d'antan et sa symbolique n'avaient plus le droit de cité dans le Beyrouth de la guerre et de l'après-guerre»⁴⁷. La guerre civile, quant à elle, s'est soldée quelque part à l'automne 1990, quand l'accalmie temporaire s'est cette fois-ci avérée être la fin de guerre et quand, vérification faite, les feux avaient été, à peu près partout, éteints. L'accord de Taëf⁴⁸ (ville en Arabie Saoudite), ratifié en 1989 et amendement le Pacte National pour mieux refléter les

⁴⁴ Kassir, Samir, *Histoire de Beyrouth*, p.619.

⁴⁵ Beyhum, Nabil, *La Place des Canons et la guerre*, p.94

⁴⁶ Expression employée par Sawsan Awada-Jalu pour signifier le désir des citoyens d'occuper librement l'espace public suite à la guerre. Awada-Jalu, Sawsan, *Le désir de ville*, p.362

⁴⁷ Beyhum, Nabil, *La Place des Canons et la guerre*, p.95

⁴⁸ Nom d'une ville en Arabie Saoudite où l'accord a été signé.

transformations démographiques des cinquante années écoulées depuis l'Indépendance, a ainsi mis en place les conditions permettant d'espérer l'arrêt des combats sur le terrain. Sur le fond, deux autres facteurs ont joué un rôle plus décisif encore dans la fin du conflit : l'entrée décisive de l'armée syrienne comme agent de l'ordre sur le territoire libanaise suite à l'attaque aérienne contre le général Aoun, et finalement, la grave crise économique alors en cours provoquant l'épuisement des ressources des milices. C'est dans ce contexte que s'est amorcé le processus de reconstruction du centre-ville de Beyrouth.

2.2 La reconstruction du centre-ville

Nous pourrions dire que la reconstruction du centre-ville de Beyrouth se présente aujourd'hui à la fois comme une grande réussite et comme un projet fortement critiqué, voire tout simplement condamné à l'échec par ses plus ardents détracteurs. Tous, cependant, s'entendent quand il s'agit de dire de Beyrouth, et en particulier de son centre-ville, qu'ils ont été, par le passé, les seuls véritables points convergents de la société libanaise⁴⁹ et qu'il faut redonner à la nation un espace de centralité où pourraient s'exprimer toutes ses particularités. Or, c'est à l'état de ruine que les Libanais ont retrouvé le centre-ville de Beyrouth suite à la guerre, d'où la nécessité d'engager un vaste projet de reconstruction. Dans ce contexte, l'architecture et l'urbanisme jouent un rôle capital : tant au niveau concret que sur le plan symbolique, ils deviennent en quelque sorte les manifestations tangibles d'un processus de guérison nationale qui, lui, est beaucoup plus vaste :

The process of healing has to go through a quite complex journey of political reconstruction, common reidentification, and social assimilation. Indeed, it could extend for many generations after the guns are put to rest⁵⁰.

Pourtant, si la reconstruction matérielle en vient, à terme, à faire disparaître les stigmates de la guerre, cela ne veut pas dire pour autant que la guérison s'effectue en profondeur, pas plus que cela ne signifie que la blessure ne puisse jamais se refermer complètement. Rodolphe el-Khoury critique cette adéquation à caractère matérialiste entre la reconstruction du centre-ville de

⁴⁹ Un auteur, Michel Fani, va cependant à contresens de l'idée reçue selon laquelle le centre-ville était autrefois l'espace d'unité du peuple libanais. Selon lui, mais sans fournir de preuves à l'appui, le centre-ville bénéficie aujourd'hui d'une «fausse mythologie» et qu'il n'a jamais été «l'épicentre d'une unité perdue et atomisée plus encore par la guerre». Fani, M. *Alphabet de Beyrouth*, p. 141.

⁵⁰ Kabbani, Oussama R., *Public Space as Infrastructure: the Case of Postwar Reconstruction of Beirut*, p.242

Beyrouth et la remise sur pied effective de la société libanaise en soulignant comment la guerre civile, bien qu'officiellement terminée, s'est en fait dissipée sans vraiment fournir à ses protagonistes des pistes de réconciliation, ce qui n'a pas empêché pour autant que l'on se précipite à tout détruire pour ensuite tout reconstruire :

Typically, the scenario of reconstruction provides a 'happy ending' to the Civil war's undramatic and inconclusive close. The event of reconstruction naturalizes, as it were, the fiction of a peaceful and potentially prosperous Lebanon, although the ideological and material investments that have sustained fifteen years of civil war – which may prove to be entirely consistent with Beirut's history of conspicuous consumption – have yet to yield the expected returns⁵¹.

La question que pose la reconstruction consiste donc à savoir comment, pourquoi et dans quelles conditions peut-on faire à nouveau de Beyrouth, l'espace de convergence physique et symbolique d'une société mise à mal par la guerre et par tous les phénomènes connexes qui l'ont causée et alimentée. Or, si j'ai évoqué d'entrée de jeu la réussite du processus de reconstruction tel qu'il est orchestré depuis quinze ans par la société foncière Solidere, c'est qu'il faut bien admettre qu'en dépit de la posture critique généralement adoptée face à elle, Solidere a malgré tout relevé le pari de revitaliser de grands secteurs du centre-ville qui étaient tombés dans la désuétude la plus complète depuis les premiers affrontements de la guerre civile en 1975. Et pourtant, malgré cette réussite qui témoigne d'un désir de se réapproprier la ville, de lui redonner le lustre qui lui avait été dérobé au cours de la guerre civile, ce désir aussi de substituer les images de la ville stigmatisée par les édifices éventrés et les cadavres gisant sur le sol, et malgré l'espoir qu'il suscite donc, le processus de reconstruction a suscité depuis le début de grandes polémiques, il a toujours été considéré avec beaucoup de scepticisme. Sans chercher pour l'instant à prendre position dans le débat, il est vrai que la posture de Solidere, suspendue à mi-chemin entre l'intérêt des investisseurs privés et l'intérêt public, mais aussi les finalités de son entreprise urbanistique, sont à tout le moins discutables, sinon déplorables à plusieurs chapitres. Peut-être n'adviendra-t-il jamais le temps où, comme le présume aujourd'hui le président de Solidere, suite au regain d'activité dans le centre-ville depuis 2001, «(...) even the hardest skeptics had to admit defeat»⁵². Au contraire, la critique semble être là pour rester et son omniprésence depuis le début du

⁵¹ El-Khoury, Rodolphe, *The Postwar Project*, p.183.

⁵² Nasser Chamman dans Saliba, Robert, *Beirut City Center Recovery: the Foch-Allenby and Etoile Conservation Area*, p. 9

processus de reconstruction a eu pour effet d'engager des débats dont le mérite fut de lever le voile sur le sens réel de la démarche entreprise par Solidere.

Lorsque qu'en 1991, l'homme d'affaires et futur Premier ministre Rafic Hariri mandate la firme Dar al-Handasah pour concevoir un schéma directeur pour la reconstruction du centre-ville de Beyrouth, la réaction de la critique est immédiate. Le plan, très ambitieux et monumental, est surtout révélateur d'un fantasme qui consisterait à faire table rase du passé immédiat de la ville : «Le projet urbain jouerait ainsi un rôle thérapeutique en fondant la ville sur une sorte d'amnésie salvatrice qui la protégerait contre les démons anciens qui avaient provoqué sa destruction»⁵³. Trois éléments sont révélateurs de l'intention des planificateurs de fonder la ville sur des bases nouvelles : il est prévu dans le schéma directeur de 1991 qu'une île soit construite au large du centre-ville sur laquelle serait érigé le nouveau quartier des affaires, tournant le dos à l'ancien centre-ville reconverti par le fait même en «centre historique». De plus, les places publiques du centre-ville (notamment la Place des Martyrs) seraient converties en boulevards dans une tradition proprement haussmannienne, ce qui en feraient des lieux de transition plutôt que des lieux de rassemblement comme autrefois. Enfin, il est prévu que plusieurs secteurs de l'ancien centre-ville, endommagés mais toujours réutilisables, soient tout simplement rasés et remplacés par des constructions dont l'architecture néo-traditionnelle aborderait, selon Samir Kassir, «un style national pompeux et alambiqué»⁵⁴. Or, la guerre de 1975-1990 avait fait des dégâts considérables, mais jamais les combats intra-urbains n'avaient engendré une détérioration si importante qu'ils puissent expliquer à eux seuls l'ampleur du projet de reconstruction présente dans ce plan. En effet, pas plus de 10 % du centre-ville avait été détruit en temps de guerre, et ce taux atteignait un sommet de 23% dans les deux secteurs limitrophes à la ligne de démarcation des conflits⁵⁵.

Pourtant, malgré la levée de boucliers face à ce plan pharaonique, et malgré également la conception d'un nouveau plan en 1994 par la firme Sato et associés, un bon nombre des idées du projet initial furent réalisées malgré tout. En 1992, par exemple, tout le pourtour de la Place des Martyrs fut rasé incluant le Petit Sérail, l'ancien siège du gouvernement Ottoman devenu entre-

⁵³ Tabet, Jade, *Trois plans pour une ville: lectures d'un projet pour la reconstruction du Centre-Ville de Beyrouth*, p.291

⁵⁴ Kassir, Samir, *Histoire de Beyrouth*, p.639

⁵⁵ Source : Tabet, J., Ghorayeb, M., Huybrechts, E., et Verdeil, E., «Beyrouth - collection Portrait de ville », p.17

temps le cinéma Rivoli. En mai 1994, le projet dans l'ensemble prend sa forme définitive lorsqu'un décret gouvernemental permet à la société foncière Solidere (Société Libanaise pour le Développement et la reconstruction) d'acquérir le centre-ville pour une période fixée à l'époque à 15 ans. Dès lors, la gestion des 191 hectares qui constituent le cœur de Beyrouth (dont un tiers est gagné sur la mer suite au remblaiement des déchets jetés dans la baie St-George tout au long de la guerre) est confiée à un seul acteur et obéit aux règles du secteur privé, les anciens ayants-droit des édifices détruits du centre-ville voyant leur avoir foncier échangé contre des actions boursières de Solidere.

En somme, l'entrée en scène de Solidere marque la fin de l'intervention de l'État dans le développement du centre-ville et place ce dernier dans une situation d'exception, dans un contexte où tous les secteurs de la ville auraient tout autant, sinon plus encore, besoin de financement pour se reconstruire. Mais plus encore, la logique de revalorisation du centre-ville, étant basée sur la spéculation foncière et la gentrification, renforce la disparité entre ce secteur et la ceinture de misère qui l'entoure plutôt que de favoriser la reconnection des quartiers limitrophes au centre-ville, ce qui permettrait de redonner à la ville son centre. Pourtant, Solidere a bel et bien changé sa façon de faire depuis le début du projet et l'attitude cavalière des premières années a laissé place à un discours pondéré mais qui semble néanmoins absorber toutes les contradictions dont elle est accusée, signe d'une arrogance nouvelle mais non moins pernicieuse. Le plan directeur de 1994 est, selon Nabil Beyhum, révélateur de la transformation de Solidere au cours des premières années de son existence : «Ce plan plus souple dans sa forme, mais plus dévastateur quant au fond, a permis de rallier nombre d'opposants – surtout architectes – qui ne voulaient pas rester en dehors d'une opération historique même si elle n'était pas convaincante à leurs yeux»⁵⁶. L'intérêt de cette entreprise privée placée dans une mission à caractère social, culturel et politique consiste d'ailleurs à trouver le moyen de minimiser les tensions qu'elle pourrait déclencher par un ou des faux-pas de sa part, ce qui renvoie évidemment à des considérations pécuniaires avant tout. Solidere ne cache pas ses intentions lorsqu'il s'agit de dire que la reconstruction du centre-ville doit être, avant toute chose, une entreprise rentable sur le plan économique, comme en fait foi ce commentaire de Robert Saliba (2004) dans un livre publié par Solidere : «the urban renewal movement, qualified by Meyer as «culturalized urbanism», is a free-market approach driven primarily by business concerns»⁵⁷. Selon l'auteur,

⁵⁶ Beyhum, Nabil, *Le désert au coeur de la ville ou les nouvelles conceptions dans l'urbanisme moderne du Moyen-Orient*, p.61

⁵⁷ Saliba, Robert, *Beirut City Center Recovery: the Foch-Allenby and Etoile Conservation Area*, p.61

l'originalité et la force de Solidere proviennent de la combinaison en un seul projet des pratiques de l'urbanisme commercial et de l'urbanisme étatique :

We have tried to transcend the controversial debates that have surrounded the BCD [Beirut Central District] reconstruction, in order to avoid the pitfall of partisan approach⁵⁸.

Plus loin, Saliba ajoute ceci :

The 1990's and the turn of the twenty-first century may be considered in the near future as one of the richest and most dynamic periods in the recent history of urban design and planning in Lebanon— in brief, a turning point breaking half a century of modernist dogma and idealistic discourse⁵⁹.

Ce dont manque cruellement Solidere, de par sa nature même, c'est d'un caractère politique, c'est-à-dire d'une capacité à légitimer ses décisions autrement que par des arguments pécuniers. Toute l'entreprise de Solidere est vouée à faire du centre-ville un espace ludique, luxueux, reconstruit en grande partie mais imitant les styles du passé et donc, pensé dans un rapport superficiel avec les enjeux actuels de la ville. Comment se structure dans ce contexte la redécouverte du centre-ville par une population qui l'avait délaissé pendant toute la durée de la guerre ou, pour les plus jeunes, qui n'y avait jamais mis les pieds ? Comment penser la réinscription du religieux dans ce lieu puisque Solidere s'est départi de cette tâche dans le plan directeur de 1994 ? Comment gérer la prégnance de la guerre civile comme élément fondateur de cette nouvelle ville ? Également, comment réinscrire des places publiques dans ces espaces qui sont, jusqu'à un certain point, privatisés ? À toutes ces questions, le bilan de Solidere après une dizaine d'années d'existence laisse perplexe, comme le laisse entendre Simon G. Moussalli (2002) :

Au lieu d'apaiser les passions, ce début de réalisation a envenimé la polémique et exacerbé les esprits (...) et ensuite auprès du grand public qui voit ce territoire devenir le monopole d'un cartel de grands actionnaires et les projets destinés à une classe socio-économique privilégiée⁶⁰.

Pourtant, le défi de la reconstruction du centre-ville reste entier et de nombreux enjeux n'avaient pas encore été abordés avant que ne survienne la «Révolution du Cèdre» en 2005 alors

⁵⁸ *Ibid*, p.14

⁵⁹ *Ibid*, p.200

⁶⁰ Moussali, Simon G., *La reconstruction du centre-ville de Beyrouth- Un bilan après 10 ans d'exercice*, p.4

que pour la première fois depuis la fin de la guerre, le centre-ville redevint l'épicentre de la vie politique libanaise.

2.3 Le printemps libanais

Résumons brièvement les grandes étapes de ce qui est désormais convenu d'appeler la «Révolution du Cèdre». Il faut remonter au 20 octobre 2004, soit au moment de la démission de Rafic Hariri comme Premier ministre, pour bien comprendre l'ampleur de l'impact de son assassinat. Depuis sa première nomination en 1992 et de nouveau à son retour dans l'arène politique en 2000, Hariri et son parti n'avaient cessé de soutenir la présence syrienne au Liban. Celle-ci était postée dans certaines régions du Liban depuis 1975 et son intervention contre les troupes du général Aoun fut l'un des facteurs décisifs ayant mis fin à la guerre civile, en octobre 1990. S'ensuivit un après-guerre où, d'une part, l'armée syrienne exerçait désormais une présence militaire sur l'ensemble du territoire de sa petite voisine et où, d'autre part, la classe politique devait se soumettre aux volontés de Damas. En 2000, Hariri défendait encore l'occupation syrienne en affirmant que «blâmer la Syrie pour les problèmes du Liban ne correspond pas à la réalité» et que «(...) sans la Syrie, il aurait été impossible de parvenir à la stabilité»⁶¹. Personnage controversé s'il en est, il n'a cessé d'être perçu à la fois comme l'homme du renouveau mais aussi comme le multimilliardaire opportuniste dont il fallait se méfier⁶². La situation politique devint tendue dans les années suivant la campagne électorale de 2000 au cours de laquelle de nombreux députés s'étaient mis à dénoncer ouvertement le régime syrien, relayant ainsi un sentiment partagé par une majorité de Libanais jugeant la présence syrienne au Liban de moins en moins légitime et utile. La pression exercée par l'opposition sur le Premier ministre devint si forte qu'il se met lui aussi à pencher du côté des «indépendantistes». Cette nouvelle orientation le plaça cependant en conflit avec le Président de la République, le général Émile Lahoud, ce dernier agissant vraisemblablement sur les ordres du président syrien, M. Bachar Al-Assad. Le 2 septembre 2004, le Conseil de sécurité de l'ONU adopta une résolution qui «*Demande instamment* à toutes les forces étrangères qui y sont encore de se retirer du Liban»⁶³. Fort de l'hostilité populaire envers l'occupation syrienne mais contraint au statu quo dans un cadre politique étouffant, Rafic Hariri démissionnera du poste de Premier ministre le 20 octobre 2004, soit moins de deux mois après l'adoption de la Résolution 1559.

⁶¹ Cité dans Crom, Georges, *Crise libanaise dans un contexte régional houleux*, p. 5

⁶² Voir à ce sujet : René Naba, *Rafic Hariri, un homme d'affaires premier ministre*.

⁶³ ONU, *Résolution 1559*, Adoptée par le Conseil de sécurité à sa 5028^e séance.

Le matin du 14 février 2005, alors qu'il se trouve devant l'Hôtel St-George, l'un des joyaux architecturaux du Beyrouth des années trente⁶⁴, Rafic Hariri est victime d'un attentat à la bombe qui fera, en outre, sept autres victimes et une vingtaine de blessés. Dès lors, les événements s'enchaînent. Le pays, relativement habitué par le passé aux attentats perpétrés contre des politiciens, est cette fois-ci secoué par une vague d'indignation. Tout se passe comme si, du coup, les Libanais tenaient à dire aux auteurs de ce crime qu'il s'agissait de la «fois en trop», celle qui n'allait pas rester impunie. Dès le 14 février, une foule prend courageusement d'assaut le centre-ville, occupe jour et nuit la Place des Martyrs et fait du défunt Premier ministre, le martyr de l'indépendance du Liban. Le 19 février, l'un des dirigeants de la gauche démocratique, Élias Atallah, affirme dans un discours tenu à la Place des Martyrs :

Cette place est désormais la Place de la liberté. Nous n'allons pas demander l'autorisation et chaque soir, nous allons nous retrouver ici jusqu'à ce que la vérité soit faite sur les instigateurs et les auteurs de l'attentat⁶⁵.

Son appel ne reste pas vain. Tous les médias vont relayer l'information selon laquelle la Place des Martyrs a changé de nom, celui-ci s'ajoutant à la longue liste de noms qu'elle a déjà eus au cours de son histoire. Le 28 février, les effets de la rue se font retentir jusqu'au sommet de l'échiquier politique : le nouveau gouvernement prosyrien d'Omar Kamaré tombe, acculé au pied du mur par l'opposition. La contestation s'en trouve galvanisée, les plus pessimistes face à la possibilité de changement constatant l'impact du mouvement. Le «printemps libanais» est en branle et nul ne sait où le mouvement va s'arrêter. Mais cette affirmation nationale pensée en réaction à la Syrie fait aussi apparaître une autre sensibilité libanaise, celle-ci redoutant plutôt l'ingérence des pays occidentaux et d'Israël dans les affaires nationales et considérant que la Syrie agissait jusqu'à date comme un rempart face à cette menace⁶⁶. C'est ainsi que le 8 mars, le Hezbollah et le Amal, les deux principaux partis représentant les musulmans chiites, organisent

⁶⁴ L'hôtel fut construit en 1931 par Antoine Tabet. Source : Tabet, Jade, *From Colonial Style to Regional Revivalism: Modern Architecture in Lebanon and the Problem of Cultural Identity*, p. 84-86.

⁶⁵ Source : www.libanvision.com/printemps-libanais2.htm

⁶⁶ Ces positions «pro» et «anti» syriennes ont en fait une origine très ancienne. Pendant toute la période ottomane, la Syrie, le Liban, la Palestine et la Jordanie faisaient partie du même ensemble. En 1917, la Syrie est créée et le Liban en fait partie comme province autonome, mais en 1920, la France proclame l'indépendance de cette province en écrasant les mouvements nationalistes panarabiques actifs à Beyrouth. Depuis, les opinions par rapport à la Syrie n'ont pas vraiment changé et ce sera toujours aussi vrai suite à la guerre civile : «les chrétiens sont toujours très souverainistes, et les musulmans ont toujours une position mitigée héritée de l'ère nationaliste arabe, celle qui voit dans le régime syrien le grand frère arabe protecteur» (Menassa, Samuel, *La guerre civile est-elle réellement finie ?*, p.27). Il faudrait cependant ajouter à ce commentaire que l'attentat contre Rafic Hariri, un sunnite, a fait basculer majoritairement cette confession du côté des «indépendantistes», isolant ainsi les chiites dans leur défense de la Syrie.

une manifestation monstre à la Place Riad el-Solh, à un jet de pierre de la Place des Martyrs déjà occupée par les «antisyriens». Les quelques 200 000 personnes qui s'y rendent viennent rendre hommage à la Syrie et à son président Bachar Al-Assad pour les services rendus au Liban. La semaine suivante, soit un mois jour pour jour après l'attentat contre Rafic Hariri, les «antisyriens», les partisans de l'indépendance nationale, nombre d'étudiants universitaires et, plus généralement, des Libanais de toutes les confessions en ayant assez avec la politique mafieuse et les perspectives d'avenir incertaines, tous ces gens, donc, répliquent avec une manifestation à la Place des Martyrs. Plus d'un million de Libanais s'y rendent, le cortège convergeant vers le centre-ville s'étirant dans certaines rues avoisinantes jusqu'à cinq kilomètres de long. Sous le thème «La grande journée pour la vérité», la manifestation devient le symbole du «printemps libanais», elle met en lumière une majorité tapie dans l'ombre depuis trop longtemps. Les images qui en restent sont grandioses et sont instantanément relayées dans les médias à travers le monde. Fort d'un appui considérable en Occident, le mouvement d'indépendance met le gouvernement syrien dans la tourmente. De plus, le gouvernement américain est doublement insatisfait par Bachar Al-Assad car il l'accuse d'avoir toléré le trafic d'armes entre la Syrie et l'Irak. Toutes ces pressions poussent le président syrien à annoncer, au début avril, le retrait intégral de ses troupes en territoire libanais. Le 7, c'est au tour du Conseil de sécurité d'annoncer la mise sur pied d'une Commission d'enquête internationale ayant pour mission d'identifier «les auteurs, commanditaires, organisateurs et complices»⁶⁷ de l'attentat contre Hariri. Le 26 avril, les troupes syriennes quittent définitivement le territoire libanais après y avoir siégé pendant 29 ans.

Les accusations implicites portées jusqu'alors contre la Syrie vont être confirmées par la publication du premier rapport de la Commission dirigée par le juge allemand Detlev Mehlis, le 20 octobre 2005. Dans ce rapport, premier compte-rendu d'une enquête qui se poursuit encore en 2006, de nombreuses preuves montrent l'implication des dirigeants de l'armée libanaise, des services secrets syriens et des personnalités proches du pouvoir à Damas dans cette affaire sordide. Bachar al-Assad nie tout et de nombreux Libanais dénoncent également cette accusation qu'ils conçoivent comme un complot orchestré par Israël et les États-Unis, ce qui transforme la quête de la vérité sur l'assassinat d'Hariri en une question hautement politisée et qui, à nouveau, suit les frontières du confessionnalisme. Entre-temps, de nombreux attentats ont lieu dans les secteurs à prédominance chrétienne et contre des personnalités publiques ayant soutenu le mouvement d'indépendance. Parmi ces victimes, notons l'historien, éditorialiste et professeur

⁶⁷ ONU, *Résolution 1595*, Adoptée par le Conseil de sécurité à sa 5160^e séance.

émérite Samir Kassir, le journaliste Gebrane Tuéni et la populaire animatrice de télévision May Chidiac (qui a survécu à son attentat mais y a perdu une jambe et un bras). Tous ces événements troublent la marche vers l'indépendance et rendent plus qu'incertain le bon déroulement des événements à partir de maintenant. En effet, l'espoir de voir un Liban affranchi de son rôle de damier sur lequel se jouent tous les conflits des pays du Proche-Orient est peut-être ce qui caractérise cette période extraordinaire de l'histoire libanaise, mais il n'en demeure pas moins que cette quête alimente des discordes intra-étatiques qui, dans bien des cas, étaient tout simplement tombées dans l'oubli sans avoir été réglées pour autant depuis la fin de la guerre civile.

Ainsi, malgré de nouveaux événements et de nouveaux acteurs, le problème de la reconstruction demeure quant à lui entier. Solidere, qui s'est affichée dès le départ du côté des indépendantistes, va-t-elle désormais s'adjudger un rôle politique en prenant parti dans ses choix lors de la reconstruction de la Place des Martyrs ? Rien n'est moins sûr car malgré l'ajout lors du concours du mausolée pour Rafic Hariri sur le pourtour de la place, il semble que la politisation de Solidere ne soit en fait qu'une occasion de capitaliser sur la vague de sympathie qui porte l'instigateur de la société foncière, Rafic Hariri, depuis son assassinat. Mais plus fondamentalement, pourra-t-on vraiment faire de la Place des Martyrs un espace qui va contenir en soi et représenter l'ensemble de la société libanaise tandis que les derniers événements ont mené à une bipolarisation qui trace à nouveau, comme au temps de la guerre, le contour des groupes confessionnels ? Si le groupe majoritaire se dit avant tout nationaliste, il ne peut pas se permettre pour autant de constituer l'identité libanaise en larguant tous ceux ne se reconnaissent pas dans leur projet. Renoncer cette fois-ci à l'unité nationale serait endiguer des réflexes qui ont mené à la guerre et qui pourraient peut-être bien y mener à nouveau.

CHAPITRE III

PROBLÉMATIQUE

3.1 La Place des Martyrs comme *Lieu de rencontre* et comme *Lieu de mémoire*

La Place des Martyrs, en tant qu'objet de l'analyse sociologique, est plusieurs choses à la fois : un lieu physique, un symbole, un espace public, etc. Le concours d'architecture visant à la reconstruire touche lui aussi à toutes les dimensions qui la constituent. L'étude de ce concours, dans une perspective sociologique, s'articule pour sa part autour de l'idée selon laquelle il incombe aux architectes de confronter des enjeux sociaux dans l'acte de concevoir le lieu. L'architecture et la sociologie, en ce sens, portent un regard croisé sur un objet commun, la société. Ce qui les unit dans le cas précis de la reconstruction de la Place des Martyrs, c'est la responsabilité de désigner un rôle pour la place. Or, nous entrevoyons d'emblée la difficulté de désigner ce rôle tant il renvoie en réalité à toute une chaîne de phénomènes, des plus tangibles aux plus abstraits, et des plus disproportionnés par rapport au champ d'expertise propre à l'architecture à ceux qui, inversement, ne concernent que l'architecture et sont, pris séparément, peu significatifs dans une perspective sociologique. Nous allons donc nous limiter, dans cette recherche, aux deux grands rôles concomitants de nature sociologique que devrait jouer la Place des Martyrs et dont l'architecture doit, en dernière instance, rendre compte. Nous considérons ainsi, en nous appuyant sur la littérature à ce sujet, que l'enjeu du concours d'architecture d'un point de vue sociologique consiste à faire de la Place des Martyrs un *lieu de rencontre* ainsi qu'un *lieu de mémoire*.

Ces deux rôles qui devraient être joués par la Place des Martyrs lorsqu'elle sera reconstruite correspondent à des problèmes d'ordres bien différents, l'un renvoyant en effet à la dimension spatiale du lieu et l'autre à sa dimension temporelle. Tout d'abord, l'objet de cette étude étant un concours d'idées en architecture, celui-ci répond aux exigences d'un espace clairement délimité, la Place des Martyrs et le Grand axe adjacent, un espace possédant ses caractéristiques propres, mais son histoire et son rôle ne sont pas étrangers au

centre-ville qui l'abrite et même à la ville entière qui s'est constituée à partir d'elle. Microcosme dans un microcosme, la Place des Martyrs est de plus inscrite dans un contexte national, à cause de son rôle d'espace de représentation multiconfessionnel ; dans un contexte régional, si l'on considère par exemple la question israélo-palestinienne et l'implantation tumultueuse de l'Organisation de Libération de la Palestine au centre-ville dès 1970 ; et même dans un contexte international, dans la mesure où Beyrouth est considérée comme une plaque tournante entre l'Orient et l'Occident, une ville pivot où se synthétise et se nuance la question de la coexistence des civilisations, celles-ci étant souvent présentées comme des entités monolithiques opposées l'une à l'autre⁶⁸. La graduation invoquée ici, depuis un endroit circonscrit jusqu'au contexte le plus élargi, est un problème d'ordre spatial et correspond au rôle évoqué précédemment qui consiste à faire de la Place des Martyrs un *lieu de rencontre*. Cette dimension très vaste de la problématique contient plusieurs questions qui ont été abordées dans la littérature sur la reconstruction du centre-ville de Beyrouth : la question générale de la centralité de l'espace public ; celle des enclaves est-ouest dans la ville et du prolongement de cette division dans le centre-ville ; celle de la ségrégation spatiale entre le centre et la périphérie beyrouthine et la disparité économique grandissante entre les espaces éloignées et rapprochés du centre-ville ; celle du régionalisme et de la transformation du centre-ville en pôle touristique, etc. Bref, il s'agit de penser ici l'inscription spatiale de ce lieu dont le rôle consiste notamment à rassembler. À ce sujet, plusieurs réponses sont possibles, qui vont de l'ouverture à la fermeture du lieu et qui traduisent, en dernière instance, une définition conséquente du rôle de l'espace public dans ce contexte urbain particulier.

Le réaménagement de la Place des Martyrs en tant que *lieu de rencontre* s'accompagne en outre d'une autre grande dimension renvoyant cette fois-ci à un tout autre jeu d'échelles : elle consiste à redéfinir cet espace en tant que *lieu de mémoire*. Ici, la graduation entre des questions plus circonscrites et des questions plus vastes ne s'opère plus sur le plan géographique mais renvoie plutôt à un jeu d'épaisseurs, au désir d'investir plus ou moins profondément la mémoire et à la possibilité d'en rendre compte avec les moyens

⁶⁸ Fait référence à la thèse «multicivilisationnelle» soutenue par Samuel P. Huntington dans *Le Choc des civilisations*, Paris, Éditions Odile Jacob, 1997.

propres à l'architecture et aux discours utilisés pour en parler. Cette dimension contient également de nombreuses questions auxquelles les architectes ont la tâche de proposer des réponses ou, à tout de moins, d'en prendre acte par le choix de les investir ou non : la question idéologique des modalités du deuil de la vieille ville dans l'instauration de la nouvelle, celle de la mythologisation d'un âge d'or de la ville, celle du rapport à la guerre et de la constitution d'un passé problématique, celle du rôle des vestiges archéologiques dans la nouvelle configuration de l'espace, celle de la mise en scène des nombreuses confessions dans un lieu à caractère public, celle de l'indépendance du Liban et de son imbrication dans la question du nationalisme panarabique et, finalement, celle de la clarté symbolique du lieu à reconstruire et de la possibilité ou non d'en modifier les paramètres suivant l'évolution des questions concernant la mémoire.

Avant d'investir encore plus la question de la reconstruction de la Place des Martyrs et de dévoiler l'ensemble des réponses que le concours va apporter aux enjeux soulevés ici, voyons comment les deux rôles que nous attribuons à ce lieu font l'objet de plusieurs remarques à l'intérieur de la littérature sur Beyrouth, des réflexions et des débats qui méritent d'être considérés dans la cadre de cette problématique.

Lieu de rencontre

Évoquer la Place des Martyrs en tant que lieu de rencontre, c'est se référer à ce qu'elle a été à travers l'histoire. Jade Tabet (2001), dans son texte intitulé *La cité aux deux places*, évoque ce lieu où « (...) se développe cette culture de l'oralité si particulière aux civilisations méditerranéennes »⁶⁹ et qui, dès le XIX^e siècle, devient un espace de sociabilité « (...) où se diluent les distances sociales et se dénouent les conflits »⁷⁰. Dans son analyse, Tabet considère que la qualité de l'organisation de la Place des Martyrs consistait autrefois à appliquer le modèle spatial de la « porosité » plutôt que celui de « l'exclusion »⁷¹, c'est-à-dire de la mise en commun des altérités dans un espace informel, et qu'il faut en tirer un enseignement pour l'avenir.

⁶⁹ Tabet, Jade, *La cité aux deux places*, p. 50

⁷⁰ Ibid, p. 50

⁷¹ Termes définis dans un autre texte de l'auteur qui s'intitule *La ville imparfaite*, p. 117

Toutefois, comme le souligne Nabil Beyhum (1991), l'ouverture de la place publique à des manifestations extrémistes, comme à ces groupes qui supportent une conception du monde en tant que «guerre permanente» nous dit-il, pose la question de «l'espace public comme gestion de la différence»⁷². Il y a sur ce point un débat entre les auteurs quant à la valeur de ces lieux de rencontre dans l'ancienne ville, les uns leur attribuant un rôle dans la perpétuation de la guerre, les autres insistant au contraire sur la perte de ces lieux comme étant symptomatique de la guerre elle-même. Stéphane Loret (1998) nous dit par exemple que «l'ancienne ville était trop centrée»⁷³, une conception qui va de pair avec la stratégie adoptée par la société foncière Solidere qui s'est empressé de «bulldozer» le centre-ville après la guerre et en a considérablement diminué la densité au sol. Selon Rodolphe El-Khoury (1998), Solidere, malgré son approche urbanistique prétendument contextualiste, c'est-à-dire récusant la domination de l'architecture sur son environnement, aurait été «(...) more efficient than fifteen years of warfare in building a tabula rasa in place of what used to be the old downtown»⁷⁴. Selon la critique adressée ici par El-Khoury, il faudrait voir une continuité entre la guerre elle-même et le processus de reconstruction qui, tous deux, ont voulu faire oublier les lieux communs de la culture libanaise pour faire place, comme le mentionne par exemple Samir Khalaf (1998), à un confessionnalisme renforcé. Pourtant, l'espace de convergence d'autrefois aurait été lui aussi un lieu de conflit, mais un lieu qui était également «synonyme de débat»⁷⁵ comme nous le rappelle Nabil Beyhum (1995), supposant par là une gestion pacifique des différends. Élias Khoury (2001) donne le contre-pied de cette vision idéalisée du Beyrouth d'antan en affirmant que le mélange des révoltés venus de partout dans le monde arabe fut l'erreur fatale de Beyrouth en créant «(...) une centralité nouvelle, un mélange explosif qui menaçait l'ordre établi dans l'ensemble de la région»⁷⁶. Les considérations sur l'histoire adoptées ici par les auteurs renvoient donc à des visions différentes du rôle actuel du centre-ville et, partant, de ses espaces communs, les uns y voyant les lieux à partir desquels les hostilités pourraient être réenclenchées, les autres

⁷² Beyhum, Nabil, *Reconstruire Beyrouth, Les paris sur le possible*, p.24

⁷³ Loret, Stéphane, *Les objets patrimoniaux au service de la reconstruction du centre-ville de Beyrouth*, p. 109

⁷⁴ El-Khoury, Rodolphe, *The Postwar Project*, p. 185.

⁷⁵ Beyhum, Nabil, *Le désert au coeur de la ville ou les nouvelles conceptions dans l'urbanisme moderne du Moyen-Orient*, p 59

⁷⁶ Khoury, Élias, *Miroir brisé*, p.60

voyant plutôt dans le truchement de leur rôle d'espaces de rencontre, la perpétuation de la fragmentation de la société libanaise.

Les idéologies adoptées ici se déclinent en des positions différentes sur des problèmes très précis au niveau de la morphologie urbaine. Par exemple, en considérant que le projet Solidere se limite au territoire du centre-ville et que les autres secteurs ne bénéficient que d'une fraction infime des investissements pour la reconstruction, et en considérant aussi le caractère privé de cette entreprise urbanistique, nous pouvons craindre que le développement différencié entre les secteurs ne fasse du centre un espace de ségrégation. Pour Solidere, cette question est réglée d'emblée, leur mandat se limitant au centre-ville lequel, par ailleurs, possède ses «inner dialectics»⁷⁷ qui sont les véritables préoccupations de la société foncière, comme le rapport entre la ville et la mer ou encore l'agencement des styles architecturaux. A l'opposé, de nombreux auteurs insistent sur les avatars d'un développement urbain inégal, spécialement si le secteur qui est mis entre parenthèses est le cœur même de la ville, pour ne pas dire le cœur du pays tout entier. Un texte très révélateur à ce sujet est celui de Simon G. Moussalli (2002), *La reconstruction du centre-ville de Beyrouth. Un bilan après 10 ans d'exercice*, qui démontre comment la souplesse du cadre légal de Solidere leur a permis jusqu'à maintenant de promouvoir la gentrification du foncier dans le centre-ville au détriment des secteurs limitrophes. Ainsi, l'inadéquation du statut du centre-ville par rapport à la ville qui l'entoure devient un enjeu d'une grande importance et le souci manifesté par les architectes pour assurer la continuité de la trame urbaine entre le centre et la périphérie ou, au contraire, pour faire de cet espace un lieu d'exception dans la ville, en dira beaucoup sur leur conception de la centralité urbaine.

Les lignes de rupture qui entrecoupent le centre-ville ne divisent pas seulement l'intérieur et l'extérieur mais séparent aussi l'est et l'ouest de la ville suivant la ligne de démarcation édifiée pendant la guerre civile sur l'axe de la rue de Damas. Si les noms Beyrouth-Ouest et Beyrouth-Est sont aujourd'hui répudiés, il n'en demeure pas moins que la ville, dans son organisation économique et sociale, a conservé sa bicentralité à l'extérieur du pôle du centre-ville, soit autour des quartiers Hamra à l'ouest Musulman et Achrafieh à l'est

⁷⁷ Saliba, Robert, *Beirut City Center Recovery: the Foch-Allenby and Etoile Conservation Area*, p.14

Chrétien. La question qui est posée ici consiste à savoir si l'on va tenter de rendre compte ou non de cette réalité à l'endroit même où les deux enclaves se touchent, c'est-à-dire à la Place des Martyrs. Il ne s'agit pas de faire l'apologie, ou non, de la ghettoïsation des deux secteurs puisqu'il est entendu d'emblée que le rôle du centre-ville consiste à réunir, mais plutôt de s'interroger sur la pertinence de mettre en scène la rencontre de ces deux «solitudes» se développant dans des logiques closes depuis 30 ans.

Lieu de mémoire

L'autre grande dimension abordée dans la littérature concerne la constitution de la Place des Martyrs en tant que *lieu de mémoire*. Les exemples précédents nous montrent toutefois que les questions de la mémoire et de l'espace sont complémentaires dans cette étude de cas et que c'est notamment en évoquant l'histoire que l'on justifie la pertinence de penser le centre-ville en tant que lieu de rencontre. Toutefois, le problème de la mémoire est à prendre à part entière lui aussi. Il s'appuie sur une conception épistémologique de la mémoire qui reconnaît sa grande plasticité au niveau interprétatif, comme le souligne Régine Robin (2003) lorsqu'elle affirme par exemple que «Le passé n'est pas libre. Aucune société ne le laisse à lui-même»⁷⁸. Selon cette conception de l'histoire, le passé est télescopé par le présent, pour reprendre la formule de Walter Benjamin, à travers des objets (les artefacts du passé) et des manifestations qui façonnent des récits de l'autrefois. C'est aussi en ce sens que l'on peut considérer la mémoire comme partie constituante d'un idéal, celui de l'espace public en devenir. Dans la littérature, nous regroupons sous cette grande catégorie de nombreux textes qui interrogent le rapport à l'histoire tel qu'il se vit dans la reconstruction, et notamment à travers la thématique du patrimoine urbain.

Quelques textes résument bien ce à quoi Beyrouth est confronté actuellement et replacent cet exemple dans le contexte plus général des villes qui ont connu elles aussi la destruction suite à des guerres. Un texte fondamental sur cette question est celui de Sawsan Awada-Jula (1999) intitulé *De l'usage de la mémoire dans la reconstruction*. Elle y décrit comment le prétexte fourni par une catastrophe est l'occasion idéale d'investir toute une fantasmagorie du paradis perdu et de sa renaissance dans la ville à reconstruire. Elle montre

⁷⁸ Robin, Régine, *La mémoire saturée*, p.27

aussi, par l'entremise de l'archéologie, le paradoxe fondamental du réinvestissement des vestiges du passé qui consiste en fait à donner une valeur symbolique implacable à tout ce qui a été transformé en ruines, une inviolabilité qui légitime du coup l'entreprise urbanistique de Solidere puisque celle-ci se présente comme garante de la mise en valeur de la mémoire du centre-ville. Pourtant, nous dit Awada-Jula, la mémoire demeure un enjeu politique et il faut se méfier de Solidere dans la mesure où elle instrumentalise le passé en le manipulant, comme en fait foi le slogan de la société foncière (Beirut : Ancient City of the Future) qui amalgame une prise en charge du passé et une prédétermination de ce qu'en sera le futur, un futur modifié par l'intervention de Solidere, bien entendu⁷⁹.

Mais Solidere ne s'est pas toujours intéressée au passé et quand elle l'a fait, elle l'a souvent entrevu de manière sélective, séparant «(...) le bon grain de l'ivraie, ce qui méritait d'être préservé de ce qui au contraire devait passer aux oubliettes de l'histoire»⁸⁰ nous dit Jade Tabet. Il y a en ce sens une tension permanente dans le projet Solidere entre la mise en valeur de l'ancien et sa destruction, le désir de relier la ville au passé et celui de la transformer également. Sur le plan idéologique, nous pourrions parler d'une contradiction entre un modernisme signifié par le désir de faire table rase de la ville stigmatisée par la guerre civile, et un emprunt au contextualisme anglo-saxon et au New Urbanism en ce qui concerne les quelques édifices préservés, ainsi que le langage architectural inspiré du passé des nouvelles constructions. Or, pour Solidere, cette contradiction idéologique n'a pas lieu d'exister, ou plutôt, demande à être dépassée en vertu des exigences posées par la revitalisation économique – en particulier en ce qui concerne le tourisme – qui dictent plutôt la réconciliation entre la préservation et la modernisation de la ville. Ici, la *modernisation* comme processus se substitue au *modernisme* comme idéologie, ce qui en ferait, selon ses responsables, un projet à proprement parler apolitisé, soit pensé que dans les seuls termes de la «résolution de problème». Cette prétendue apolitisation est évidemment décriée avec vigueur dans la littérature puisque la société foncière se positionne malgré tout sur un grand nombre de sujets qui concernent la mémoire de la ville : désignation des mythes fondateurs «officiels» de la ville, construction d'une exégèse des nombreux régimes politiques qui se

⁷⁹ Voir El-Dahdah, Farès, *On Solidere's Motto: Beirut: Ancient City of the Future*, p. 68 à 77.

⁸⁰ Tabet, Jade, *Des pierres dans la mémoire*, p. 67.

sont succédé à Beyrouth et jugement du sort de l'architecture issue de ces époques, de même que, finalement, prise de position par rapport à la mémoire à conserver de la guerre civile.

Dans le cadre du concours pour la reconstruction de la Place des Martyrs, les concepteurs ont à proposer un langage architectural qui permet d'inscrire dans le présent une interprétation du passé. Ce travail s'effectue assez librement, bien qu'il y ait certaines exigences qui se soient rajoutées à la deuxième et dernière ronde du concours, et qui ont considérablement réduit les possibilités expressives des architectes, comme l'obligation de garder la statue des Martyrs déjà existante. Néanmoins, tout reste cependant à faire pour les architectes à l'intérieur d'un jeu complexe de fétichisation, ou de déni, de l'héritage historique, d'intégration ou d'exclusion d'éléments différenciés issus de chaque époque historique, de respect ou de rupture de la trame urbaine d'autrefois, de clarification ou d'embrouillement des signifiants sur l'histoire et, enfin, par le choix d'en faire un lieu perméable ou imperméable à l'inscription de l'histoire à venir. Les conditions de la renaissance du lieu semblent donc passer par une prise à bras le corps de l'histoire, ce qui n'est pas sans susciter des critiques sur le fait que l'essence même du projet consiste à mettre en place les conditions du changement impliquant une redéfinition du lieu à partir de ce qu'il était, certes, mais par la négative seulement et non pas par la réabsorption passive de son caractère originel. La question du mythe reste donc entière et elle ouvre à d'autres problèmes plus fondamentaux encore, comme celui de la disparition des symboles par effet de surexposition et de superposition. Jorge Silvetti résume bien le problème du réinvestissement du passé dans un texte analysant le processus de mythologisation du Beyrouth d'autrefois :

In a perverse way, any attempt to « reproduce » a mythical structure, usually by means of image and form, is bound to end precisely in it's contrary by exposing, and hence destroying, the myth itself⁸¹.

Pour l'auteur, le renouveau, même s'il récupère les symboles du passé, ne demande rien de moins qu'un déploiement de «new techniques of representation»⁸², affirmant par-là

⁸¹ Silvetti, Jorge, *Beirut and the Fact of Myth*, p. 238.

⁸² Ibid, p. 239.

que la redéfinition du lieu ne peut s'effectuer sans qu'un réel et profond travail esthétique soit engagé de la part des acteurs de la reconstruction.

3.2 Étude de cas : pertinence interne et externe de l'objet de recherche

Cette recherche est, avant toute chose, une étude de cas. Employer une telle méthodologie, c'est renverser l'appareillage le plus courant des recherches sociologique qualitatives et quantitatives en prenant, comme point de départ, non pas une hypothèse de recherche – la relation entre deux variables, par exemple –, mais plutôt un échantillon unique, et tenter ensuite de comprendre en quoi il présente un intérêt pour la recherche. Autrement dit, la méthode est inductive : l'opération consiste à partir d'un cas spécifique – qu'il soit unique ou représentatif d'autres situations – et d'en arriver à tirer des enseignements sur une situation plus large, voire dans une perspective purement théorique. Au final, l'étude de cas devrait idéalement apporter des connaissances qui peuvent être reprises dans d'autres études et donc, participer à l'avancée de la sociologie et des domaines connexes. Mais encore faut-il, pour ce faire, que le cas en question soit digne d'intérêt au point de départ, et c'est au chercheur qu'incombe la tâche de justifier sa pertinence.

Nous allons nous intéresser au *Concours international d'idées en aménagement urbain pour la reconstruction de la Place des Martyrs et du Grand Axe* parce qu'il présente un intérêt en soi, et ce, pour différentes raisons. Nous pourrions en évoquer plusieurs – les pages précédentes en font foi – mais résumons plutôt le tout de la manière suivante : employons les termes *pertinence externe* et *pertinence interne* pour justifier l'intérêt de cette recherche. Par *pertinence externe*, nous entendons la qualité de l'objet à l'étude dans le contexte général de la sociologie, et donc, dans l'éventualité que la réflexion menée dans le cadre de cette recherche puisse être généralisée et serve, à terme, à l'avancée de la discipline. Par *pertinence interne*, nous entendons plutôt la qualité de l'objet à l'étude en ce qu'il nous permet de mieux comprendre le contexte social spécifique duquel il émerge et dont il est l'une des manifestations. Dans le cas qui nous occupe, ce contexte spécifique est celui de la reconstruction du centre-ville de Beyrouth suite à la guerre civile et, plus généralement, le devenir collectif de la société libanaise.

Pertinence externe : l'objet concret, nous l'avons dit, est un concours d'idées en planification urbaine. Dans le domaine de l'architecture, les concours internationaux sont des événements importants⁸³ car ils contribuent à l'avancement de la discipline. Ils permettent d'apporter, selon les cas, des solutions à des problèmes nouveaux, de témoigner d'une époque particulière ou encore, de susciter l'intérêt du public pour des enjeux propres à l'aménagement urbain. Ils sont aussi, la plupart du temps, de vastes laboratoires desquels émergent de nouvelles idées qui annoncent parfois – l'histoire des concours en est la preuve – les tendances à venir en architecture et en urbanisme. Les auteurs Jong et Mattie (1994), dans une étude consacrée entièrement aux concours d'architecture des deux derniers siècles, font l'apologie de ces événements :

Si les concours d'architecture sont aujourd'hui fréquents, ils n'en restent pas moins passionnants et ce pour de multiples raisons. Les projets, les délibérations des jurys et les critiques de la grande presse et des publications spécialisées sont riches de multiples informations. *L'histoire des concours d'architecture reflète en fait celle de l'architecture elle-même*. Le concours apporte une sorte de photographie instantanée de l'art de bâtir à un moment donné, avec ses participants célèbres ou non, ses innovations et ses conservateurs. Les contextes sont aussi révélateurs que les palmarès⁸⁴.

Le déroulement des concours importants se résume généralement de la façon suivante : un organisme ou un groupe d'investisseurs lance un appel à la communauté internationale (sous la juridiction de l'UNESCO, via l'Union Internationale des Architectes) dans lequel ils précisent les objectifs généraux qu'ils désirent atteindre, et les conditions matérielles dans lesquelles le programme se déroulera. D'une ronde du concours à l'autre, on en arrive à désigner un ou plusieurs gagnants dont les propositions sont reconduites dans une phase ultérieure où l'on conçoit les plans finaux, ceux-ci étant plus ou moins inspirés – c'est selon – du ou des projets gagnants au concours. Dans le cas qui nous occupe, la société Solidere n'a pris aucun engagement particulier par rapport au premier prix du concours et à la réalisation effective de ce design. Ceci étant dit, il faut écarter l'hypothèse selon laquelle ce

⁸³ La liste de tous les concours qui ont été menés par l'UIA (Union Internationale des Architectes) depuis 1975 se trouve sur leur site internet : www.uia-architectes.org.

⁸⁴ Lees de Jong, Erik Mattie, *Architectural Competitions : 1792-1949*, p.14

projet aurait gagné seulement parce qu'il est tributaire de l'idéologie de la société foncière, bien que le contexte des concours puisse favoriser un certain clientélisme des architectes à l'égard du commanditaire qui l'a mis en branle. Un préjugé favorable à l'égard des architectes nous convaincra, au contraire, de la pertinence d'étudier ces propositions comme si elles étaient entièrement fidèles à la pensée sur la ville de ses concepteurs. Faut-il pour autant s'intéresser à un concours d'architecture si nous savons d'avance que le projet gagnant ne sera peut-être jamais réalisé ? À cette interrogation, il faut se rappeler l'importance des concours dans l'histoire de l'architecture et des enseignements que nous pouvons en tirer rétrospectivement quant aux choix qui ont été faits et ceux qui n'ont pas été faits. Un des exemples les plus célèbres à ce sujet, le cas du concours pour la conception du Chicago Tribune Tower en 1922, nous montre que ce sont finalement des projets écartés du podium, ceux proposés par l'avant-garde européenne, qui devinrent célèbres, peut-être plus célèbres encore que le design choisi et réalisé⁸⁵. Il apparaît ainsi intéressant de considérer les différents projets comme des *devenirs possibles*, quitte à juger par après ce qui aura été construit à partir de ces autres possibilités. Dans le cas qui nous occupe, il s'agit avant tout d'une étude sur un concours dont la finalité aura été de proposer des idées, ni plus, ni moins, ce qui justifie amplement sa pertinence.

À l'enclenchement du concours pour le réaménagement de la Place des Martyrs, les organisateurs avaient insisté sur le fait que les équipes multidisciplinaires (architectes, urbanistes, sociologues, historiens) soumettant un projet devaient se préoccuper, en priorité, du contexte social et historique particulier de l'endroit. La tâche qui leur incombait consistait à élaborer, tant sur le plan conceptuel que dans les infrastructures qu'ils proposaient :

(...) un concept urbain capable de donner à ces deux éléments historiques une nouvelle identité, d'engendrer un nouveau profil régional pour Beyrouth et de participer à la réunification de la ville⁸⁶

⁸⁵ Voir à ce sujet: Haan, Hilde de, Haagsma, Ids, *Architects in Competition*, p. 114 à 126

⁸⁶ Extrait tiré du site Internet du projet de la Place des Martyrs : www.beirutinartvrssquare.com. Traduction libre de l'anglais. Note : La Place des Martyrs se prolonge au sud par une allée constituée de deux rues parallèles et ici appelée « le Grand Axe ». Le concours inclut le réaménagement de cet espace, et c'est pour cette raison que l'on parle parfois de deux zones distinctes.

Or, puisqu'il s'agit pour les candidats de soumettre une lecture de la symbolique de ce lieu et de l'appuyer par des solutions architecturales conséquentes, cela signifie que les propositions qui émergent de ce concours sont autant d'interprétations différentes des enjeux sociaux et politiques qui tiraillent cette ville. La reconstruction de ladite place publique est aussi, à cet effet, à inscrire dans le processus général de reconfiguration planifiée du centre-ville depuis la fin de la guerre civile. C'est en ce sens, donc, que la pertinence du concours dépasse les limites de l'architecture et de l'urbanisme pour entrer dans celles de la sociologie : nous allons, après tout, analyser des discours sur la ville et sur le patrimoine, ceux qui sont proposés par les candidats au Concours d'idées, et ce, dans un contexte social jugé «problématique», c'est-à-dire indéniablement chargé sur le plan symbolique.

De l'objet concret de cette recherche (le concours), nous passons à son objet théorique, que nous allons définir de la manière suivante : il s'agit de l'ensemble des interprétations des enjeux propres à la revalorisation de la Place des Martyrs produites par les candidats dans le cadre du concours, et plus particulièrement, celles des trois gagnants. Ces simples *idées* soumises par les architectes ne sont pas sans conséquences puisque, d'une part, elles ont été validées par un jury, et que, parmi celles-ci se trouve, vraisemblablement, la lecture de l'histoire de la place que celle-ci abordera lorsqu'elle sera reconstruite. Autrement dit, sur le plan symbolique, nous supposons que la place, telle qu'elle sera reconstruite, offrira aux usagers un discours sur l'histoire et sur le présent qui va structurer, de manière dialectique, leur rapport à ce lieu et leur propre interprétation de son histoire et des enjeux qui l'animent⁸⁷.

Nous pourrions donc dire que la *pertinence externe* de cette étude de cas tient d'une part à la nature particulière des concours d'architecture qui exposent autant de *possibles* en réponse à une question spécifique, et que ces propositions se prêtent parfaitement à la comparaison entre elles, laissant ainsi au chercheur la marge de manœuvre nécessaire pour inscrire le discours des architectes dans le contexte élargi de la pensée urbanistique et

⁸⁷ Je m'appuie ici sur le postulat selon lequel « (...) les lieux ne sont pas neutres (et qu'ils) contribuent à développer le sentiment d'appartenance ou l'inverse et ainsi à structurer ou à déstructurer l'individu». Augustin, Jean-Pierre, Sorbets, Claude (dir.), *Sites publics, lieux communs. Aperçus sur l'aménagement de places et de parcs au Québec*, p. 39.

architecturale contemporaine. D'autre part, la pertinence sociologique de cet objet d'étude vient du fait qu'il s'inscrit dans le contexte particulier de l'après-guerre civile et que, dans cette conjoncture, l'architecture joue un rôle significatif sur le plan collectif, son évolution se synchronisant parfaitement – ou non, ce qui est problématique – avec celle de la société tout entière. L'architecture symbolise donc, plus intensément que jamais, la mise en forme des idéaux d'une société, mais elle est aussi le reflet trouble des obstacles auxquels cet idéal fait face.

Il y a un élément supplémentaire dont il faudra tenir compte dans cette étude et qui rend ce concours – mais plus généralement la reconstruction du centre-ville de Beyrouth – si particulier. Il est en effet peu de cas au monde où une ville – un espace à proprement parler «public» – soit intégralement géré par une société foncière. Le cas de Celebration, la ville construite par la corporation Walt Disney dans l'État de la Floride, en est peut-être le seul autre véritable exemple. Partout ailleurs, les espaces privés se superposent à un espace public, ils y flottent comme des îles – clôturées certes – mais s'inscrivent toujours dans l'espace dans une logique immobilière locative. D'ordinaire, l'espace privé est, à proprement parlé, *réserve*, c'est-à-dire mis entre parenthèses, extrait du bien collectif et octroyé, en échange d'une taxe foncière, à un ou des particuliers. En dehors de ces espaces, soit à la limite des murs ou des caméras de surveillance, s'ouvre un monde qui échappe abruptement au contrôle du privé. À Beyrouth comme à Celebration, cette frontière n'existe pas, tout l'espace est géré par une société foncière. En ce sens, ces initiatives ouvrent la voie à un renforcement du contrôle octroyé par le privé sur le domaine public et s'apparentent moins aux autres villes qu'au micro-modèle que constitue le centre commercial. Dans celui-ci, la rue et les halles, organisations propres à la ville, sont privatisées et l'expérience que les commerçants offrent aux consommateurs en est une qui est dénudée de toute manifestation subversive ou offensante. Pas d'itinérants ni de graffitis dans les centres commerciaux ; pas plus qu'il n'y a de cimetière, de cour de justice ou de prison à Celebration⁸⁸. Stéphanie Thill (2002) dira à propos de Celebration que :

⁸⁸ Voir à ce sujet : Andrew Ross, *The Celebration Chronicles*.

Les règles demeurant implicites dans les mondes imaginaires disneyens deviennent franchement explicites à Celebration, au nom d'une esthétique totalisante et immaculée qui est censée engendrer un engagement communautaire tout aussi exemplaire⁸⁹.

Cette entreprise de privatisation de l'espace public soulève des questions importantes en lien avec la thématique du contrôle social, et il est permis de croire que les enjeux sociaux délicats que nous avons évoqués jusqu'à maintenant concernant Beyrouth pourraient ne pas être confrontés de manière satisfaisante dans la reconstruction de la Place des Martyrs précisément parce qu'ils sont instrumentalisés par des acteurs privés – c'est du moins ce que nous allons avancer comme hypothèse de recherche. Aura-t-on droit, à Beyrouth, à la même «esthétique totalisante et immaculée» qu'à Celebration, et ce, au nom d'une hypothétique paix sociale ? Nul besoin d'ajouter, avec cette nouvelle considération, que la mise en forme de cette Place des Martyrs désormais «privatisée» sera digne d'intérêt dans une perspective sociologique.

Pertinence interne. En quoi l'étude des propositions soumises à ce concours pourra-t-elle nous aider à comprendre la situation contemporaine du Liban, et en particulier l'évolution de Beyrouth ? La réponse à cette question est double : d'une part, la Place des Martyrs est fort possiblement le lieu le plus important du pays tout entier, ce qui fait de sa reconstruction un événement qui ponctue en soi le processus de reconstruction du Liban d'après-guerre civile. D'autre part, le concours fait face, sur le plan symbolique, à tous les enjeux de la société libanaise, et en particulier, à la question délicate de la réconciliation nationale. Ceci est dû à la nature particulière de la *place publique* comme espace d'ouverture et comme point de contact, mais c'est surtout à cause de la posture unique qu'a occupée la Place des Martyrs dans l'histoire du Liban, une posture qui, de toute évidence, la suivra dans sa nouvelle configuration. Nous pourrions parler, à juste titre, de ce concours comme d'un laboratoire où l'on tente de mettre en forme l'espace par excellence de la réconciliation. Enfin, la reconstruction de la Place des Martyrs est peut-être bien, pour l'ensemble des raisons que nous avons évoquées, le point d'orgue du processus entier la reconstruction

⁸⁹ Thill, Stéphanie, *Learning from Celebration*, p. 65-66. Traduction libre de l'anglais.

amorcé à Beyrouth depuis le début des années 1990, ce qui justifie amplement l'intérêt qu'on y accorde dans cette étude de cas.

3.3 Questions de recherche et hypothèses

Les deux questions de recherche principales de cette étude sont les suivantes : De quelle façon la problématique patrimoniale et identitaire est-elle interprétée dans les discours sur la ville des trois gagnants au concours, ainsi que dans le dénouement du concours dans son ensemble ? Également, comment les architectes envisagent-ils la reconfiguration de cet espace dont la fonction principale, en tant que haut-lieu de l'urbanité, consiste à rassembler – virtuellement – tous les Libanais, tant dans la quotidienneté que de manière sporadique lors de manifestations diverses ? Ces deux questions renvoient directement à l'exigence soumise aux planificateurs urbains dans le cadre de cette recherche, et qui se résume à faire de la Place des Martyrs, à la fois un *lieu de mémoire* et un *lieu de rencontre*.

Puisque cette recherche est une étude de cas, d'abord, et qu'elle consiste à analyser et à comparer trois réponses différentes à un problème commun, il apparaît difficile d'énoncer d'avance des hypothèses quant à la façon dont ces groupes de planificateurs urbains conçoivent la ville, et comment ils envisagent la façon dont devrait être reconstruite la Place des Martyrs. Aurons-nous des propositions très différentes les unes des autres, ou bien verrons-nous une tendance lourde se dégager de l'ensemble ? Qui sait ? Les courants de pensée en architecture contemporaine sont nombreux et il apparaît difficile – et peut-être même nuisible pour la recherche – de supposer que les projets vont s'inscrire dans tel ou tel courant. Au contraire, la posture de l'étude de cas commande que l'on s'intéresse à ces propositions en elles-mêmes, c'est-à-dire sans tenir compte, de prime abord, des influences ayant conduit les architectes à entrevoir le problème de cette façon spécifique. Pour toutes ces raisons, donc, les hypothèses soumises ici vont plutôt se prononcer sur ce que nous savons du contexte dans lequel les architectes ont eu à œuvrer, sur les limites qui, vraisemblablement, restreignent le potentiel créatif des architectes dans cette quête qui consiste à faire de la nouvelle Place des Martyrs un lieu de mémoire et un lieu de rencontre. Ces limites proviennent, en partie, de la discipline architecturale elle-même en tant qu'elle est confrontée

ici à des enjeux sociétaux plus vastes que sa capacité d'en rendre compte intégralement, ce qui ne veut pas dire pour autant qu'elle ne peut pas en rendre compte du tout, d'où l'idée qu'il s'agit, à proprement parler, de «limites». Celles-ci viennent également du fait que le projet de reconstruction du centre-ville de Beyrouth est déjà, dans son ensemble, porteur d'une vision, et que le cas de la Place des Martyrs est complètement submergé dans cet univers.

La première hypothèse concerne donc l'exigence posée à l'architecture dans ce concours quant à la question de la mémoire. Or, cette exigence est élaborée d'une telle façon par Solidere qu'elle met en évidence un souci tout autre – de nature économique celui-là – se superposant à celui d'en faire un lieu de mémoire. Lorsque l'on emploie les termes «reconstruire», mais surtout «revitaliser», «dynamiser», «réaménager», «reconnecter (au tissus de la ville)», «repositionner»⁹⁰, c'est que l'on demande surtout aux architectes de redonner vie à ce secteur – d'en faire un espace ludique et rentable sur le plan économique – plutôt que d'engager une réflexion réelle sur le passé, réflexion qui se traduit par l'élaboration d'un langage architectural forcément polémique, ou, à tout de moins, suscitant des réactions émotives fortes. Notre hypothèse par rapport à la question de la mémoire, donc, est que le concours pour la reconstruction de la Place des Martyrs occulte les questions mémorielles essentielles qui sous-tendent la transformation de ce lieu. Il en est ainsi parce que l'on cherche à s'éloigner de la polémique et à faire de ce centre-ville un endroit avant tout ludique, agréable à vivre et porteur d'un imaginaire nouveau. Cet imaginaire, entièrement fantasmé en référence à l'âge d'or de Beyrouth, fait le pont entre un passé et un futur tous deux idéalisés, et cela se manifeste en architecture par la «muséification» des artefacts du passé. Dans cette optique, les références au passé sont figées dans le temps, les périodes sont placées l'une à la suite de l'autre et constituent le récit mythologique de cette ville dont le destin – pas si tragique que cela au fond, diront-ils – consiste à renaître perpétuellement de ses cendres, comme le veut la légende. Dans la même logique, le nationalisme libanais est présenté ici comme étant une évidence spontanée, appartenant seulement au présent et à l'avenir, une sorte de fierté «existentialiste» qui, à chaque jour, a la

⁹⁰ Tous ces termes se retrouvent dans la brochure corporative *Solidere quarterly* consacrée à ce concours. Avril-juin 2005.

possibilité de se réinventer complètement, de renaître de ces cendres elle aussi. Cette version désincarnée du nationalisme s'oppose à une vision qui chercherait à témoigner, en creux, des questions troubles de la société libanaise, à mettre en scène des interstices, des zones d'ombre, des incertitudes quant au passé, au présent et au futur. Notre hypothèse consiste à dire que le concours évite ces formes de représentation du passé parce qu'il en a peur et parce que son programme, comme nous l'avons dit, est tout autre.

Pour ce qui est de la question du lieu de rencontre, notre hypothèse est que le concours cherche à «dénoyer» la Place des Martyrs, à en faire un endroit certes important, mais plus jamais le centre explosif de la vie politique libanaise. La logique d'ensemble du concours favorise plutôt l'élaboration d'un espace policé et exempt de références aux différentes factions de la société libanaise. Cette hypothèse s'appuie en partie sur la littérature concernant la transformation des villes dans la transition vers la postmodernité. Selon certains auteurs, la hiérarchie culturelle entre un centre légitime et une périphérie subordonnée à celui-ci est une vision moderniste désuète, et par conséquent, les espaces de centralité ne sont désormais, ni exigés, ni vraiment souhaités. Adair (1992), par exemple, considère la décentralisation de la culture comme un élément fondamental de la condition spatiale postmoderne :

In the postmodern world the notion of culture as something exclusively located in a specialised venue will be, as I have suggested, no longer operable ; culture will increasingly come to us and not vice versa. It will no longer be a question of congregation but of circulation, no longer of venues but of avenues. (...) Culture, in short, is something which 'happens' to us increasingly at home – in, as they say, our own space – and correspondingly less in those venues that were erected, mostly decades and even centuries ago, in it's name⁹¹.

Pour venir à bout des espaces de centralité, il existe des approches en planification urbaine qui permettent de décourager les rassemblements et d'autres qui, avec une efficacité tout aussi redoutable, permettent de contrôler les points d'accès aux espaces publics. Dans un court essai consacré à l'architecture contemporaine, Michel Houellebecq (1998) avançait l'idée suivante : «Plus généralement, toute l'architecture contemporaine doit être considérée

⁹¹ Adair, Gilbert, *The Postmodernist Always Rings Twice : Reflections on Culture in the 90's*, p.20.

comme un immense dispositif d'accélération et de rationalisation des déplacements humains»⁹². On retiendra de ce commentaire que le mouvement, tel qu'il le décrit, s'oppose à l'arrêt, et que la condition physique d'une place publique – celle qui en fait, du coup, un lieu potentiellement subversif – est précisément de permettre l'arrêt, la pause, la rencontre. Dynamiser le mouvement sur la place se présente donc comme une bonne façon d'en dissiper les tensions. Mais ce n'est pas la seule méthode : on pourrait aussi tenter d'embrouiller les repères qui délimitent l'espace, ceux-ci permettant également de mettre en scène la présence des usagers dans l'espace, ce qui constitue, en outre, une condition essentielle à l'acte de manifester. Finalement, une autre approche, plus subtile celle-là, consiste à s'opposer à l'idée selon laquelle le vide de la place publique structure le plein qui l'entoure. Cette posture reconnaît la valeur intrinsèque de l'espace public comme entité fondamentale de la vie urbaine, et autour de laquelle se greffent des activités (culturelles, économique, politiques) qui lui correspondent. S'opposer à cette idée, c'est considérer que le plein structure le vide, soit que c'est seulement l'activité autour d'elle qui rend nécessaire la fréquentation d'un lieu public, et non l'inverse. Sur le plan urbanistique, cette position pourrait se traduire par une densification de la prise au sol (et du sous-sol) des commerces, stationnements et autres édifices autour de, et même sur, la place publique. Ceci, encore une fois, dans le but de transformer la vocation de la Place des Martyrs et de déplacer sa charge symbolique sans pour autant la faire disparaître complètement, une idée farfelue qui, à peine serait-elle évoquée, se buterait sûrement à une résistance monstre ...

3.4 Méthodologie : Analyse de discours et lecture de l'espace

Le travail d'analyse qui suit va s'effectuer sur les dossiers qui ont été couronnés respectivement premier, deuxième et troisième lors du concours. Ces dossiers contiennent plusieurs cartes et plans, des projections en 3D du résultat escompté, mais aussi un texte justificatif de 3000 mots dans lequel les concepteurs sont invités à exposer leur concept. Le travail d'analyse de ces propositions sera divisé en deux parties. Tout d'abord, les textes seront soumis à une analyse de discours à partir de laquelle nous pourrions analyser les propositions, les comparer entre elles et les arrimer aux enjeux généraux de la reconstruction.

⁹² Houellebecq, Michel, *Interventions*, p.62

Ce processus constituera l'essentiel de l'analyse et servira ultimement à se prononcer sur les discours adoptés par les architectes dans le contexte de la reconstruction de Beyrouth, et aussi celui de la pensée urbaine contemporaine.

Deuxièmement, puisqu'il s'agit après tout de propositions d'architecture, il apparaît insuffisant de s'en remettre seulement aux textes qui accompagnent les propositions pour les analyser. Bien qu'il soit révélateur de la pensée qui oriente un projet, le texte demeure malgré tout moins important que les dessins et les plans pour comprendre une proposition architecturale. C'est pourquoi l'analyse de discours sera complétée, pour chaque projet, par une lecture interprétative des projections 3D et des plans d'architecture. Pour ce faire, nous allons nous inspirer de la méthode de «lecture de l'espace public» telle qu'elle est exposée par Michel Jean Bertrand et Hiéronim Listowski (1984) dans *Les places dans la ville*. La grille d'analyse proposée par les auteurs est un polyptyque à quatre volets qui permet de comprendre le fonctionnement des places publiques de manière exhaustive. Les quatre dimensions explorées (la lecture, la forme, le vécu et l'histoire) permettent, en effet, de structurer des impressions et des interprétations sur ces espaces et de les comparer. Pour ma part, j'analyserai les propositions en leur soumettant l'ensemble des 48 questions que j'ai élaborées en m'inspirant de leur méthode, et je ferai état dans le texte des quelques-unes qui, pour chaque projet, ont donné des réponses intéressantes et significatives.

Toutefois, la méthode qu'ils soutiennent permet d'analyser les places publiques déjà existantes et non pas celles qui n'existent que sur papier, ce qui demandera certainement quelques modifications à apporter dans le cadre de cette analyse. Il faudra notamment s'intéresser aux projections en elles-mêmes, c'est-à-dire à ce qu'elles tentent de représenter graphiquement, ce qu'elles mettent en valeur donc, au-delà de la seule forme architecturale qui est montrée. Les informations fournies par la lecture de l'espace nous renseignent sur le sens à donner à une place sur les plans fonctionnels et formels. Elle permet également d'imaginer de quelle façon elle sera perçue et utilisée. En ce sens, puisque les lieux commandent certains comportements et certaines appréciations chez les usagers, il est possible de comparer des formes architecturales présentées au concours en spéculant sur l'utilisation qui en serait faite si la Place des Martyrs étaient construite de telle ou telle façon.

Ceci pose cependant une limite à ce type d'analyse, car l'utilisation d'un espace n'est pas non plus complètement pré-conditionnée par sa forme. Néanmoins, nous pourrions parler de ces espaces imaginaires et de leur utilisation possible en termes de *tendances*, de *prétentions* et de *souhaits* exprimés de la part des architectes, ce qui complètera ainsi l'analyse de discours menée parallèlement à celle-ci.

CHAPITRE IV

ANALYSE DES PROPOSITIONS AU CONCOURS D'ARCHITECTURE

4.1 Troisième prix : Hashim Sarkis (Liban), Mark Dwyer, Evy Pappas et Pars Kibarer (USA)

Hashim Sarkis, architecte et professeur associé à la Harvard Graduate School of Design, est un intervenant important dans la littérature sur la reconstruction de Beyrouth. Il a, notamment, co-édité l'ouvrage *Projecting Beirut: Episodes in the Construction and Reconstruction of a Modern City* (1998). Son apport à la réflexion sur la reconstruction se trouve ici complétée par une proposition architecturale intitulée *Beirut's Maidan*, réalisée de pair avec ses collègues américains Mark Dwyer, Evy Pappas et Pars Kibarer. Voyons d'abord ce qu'en a dit le jury au concours :

This proposal offered a very intelligent and thorough investigation of the theme of the *Maidan*. In doing so, the scheme sought to underline the inclusive, social notion of the site, offering multiple scenarios of uses and participation in the square and grand axis.

The project also gives well-developed proposals for the buildings surrounding the square, producing a sympathetic urban fabric proposed for new developments. This new urban fabric is well articulated. However, the massing and image of buildings to the southern end are too massive and are spatially constricting. As building types, they are considered less than optimum. Most important of all, the project gives far too little development of the square itself. The importance of the social, political and civil uses of the square are too underdeveloped to be considered successful⁹³.

4.1.1 Analyse de discours

C'est dans la structure même du document écrit fourni dans cette proposition architecturale que l'on retrouve les premiers indices nous permettant d'entrevoir la vision d'ensemble ayant guidé ce groupe d'architectes dans le cadre du concours. La table des

⁹³ Solidere, *Martyr's square Grand Axis International Design Competition*, Solidere Quarterly, Avril-juin 2005, p.5

matières nous renseigne à l'effet qu'il sera successivement question, suite à une introduction générale, de l'inscription du lieu dans la région (Metropolitan scale : the Geographic *Maidan*), du transport depuis et vers Beyrouth (Transportation : Cosmopolitan Travelers), du centre-ville dans son ensemble (Beirut Central District : The 21st Century downtown), des édifices à ériger dans le Grand axe (Building Typologies : Three Urban Mixers) et, finalement, de l'espace public (Public Space : A Common Ground) avec, en sous-catégorie, la Place des Martyrs en tant que telle. Cette organisation de la proposition semble indiquer, en première analyse, que le problème spécifique de la reconstruction de la Place des Martyrs a été pensé depuis l'extérieur d'abord, soit à partir de considérations générales sur les espaces urbains contemporains, par rapport ensuite à l'inscription du lieu dans la ville, et ainsi de suite jusqu'à la place elle-même. En ceci, le cas de la place publique à reconstruire arrive non seulement en toute dernière instance comme un élément surdéterminé par le contexte dans lequel il est inscrit, mais fait plus important encore, il semble être dépossédé de son rôle symbolique d'espace de centralité malgré son emplacement physique qui, lui, demeure central dans le design proposé. Cette assertion est appuyée par les architectes qui, dans l'introduction, étayaient des choix terminologiques révélateurs d'une tendance qui consisterait, en résumé, à dévaluer le rôle de la place en tant que telle au profit d'une organisation périphérique de l'espace public, soit par un réseau d'espaces complémentaires. Il ne sera d'ailleurs presque jamais question de la «Place des Martyrs» en tant que telle dans ce document car les architectes affirment, dès la première phrase, leur intention de parler plutôt de ce lieu comme étant avant tout un «Maidan», faisant ici référence à son rôle à l'époque où la ville était cloîtrée. Dès lors, nous parlerons du Maidan en considérant qu'il s'agit de l'ensemble des espaces à reconstruire dans le cadre du concours, soit le Grand axe, le parc archéologique à l'extrémité nord de la place, la corniche, la place elle-même et les édifices à reconstruire autour de celle-ci. Or, la définition du mot «Maidan» présentée ici est, vraisemblablement, une interprétation de ce terme répondant à la vision que les architectes entendent donner à ce lieu, plutôt qu'une description fidèle de ce que fut l'ancien maydan beyrouthin :

Maidan : a loosely defined large space, negotiable in terms of functions and scale of activity, open to a multiplicity of citizens and non-citizens alike, and allowing

for simultaneity of activities and change without losing its grandeur and urban presence⁹⁴

Si cette forme urbaine – telle qu'elle existait encore au XIX^e siècle – avait effectivement une organisation spatiale ouverte (qui pouvait être réorganisée en taille et en intensité au gré des activités), il n'en demeure pas moins qu'il s'agissait d'un espace situé en bordure de la ville cloîtrée, et donc jamais complètement entouré avant 1860. Historiquement, c'est au moment où il devint, en quelque sorte, l'espace central de l'agglomération que l'on en fit une place publique aménagée, statuant par là un rôle fixe, mais contribuant par le fait même à en maintenir l'intégrité. Or, pour les architectes ici concernés, il s'agissait-là d'un recul pour cet espace qui perdit, dans cette transformation, son caractère fondamental :

The space has changed its name (*Burj, Martyrs, etc.*) but not its designation as a Square. It started out as a *Maidan* but over the 19th and 20th century, kept some of the functional and social openness but lost its spatial openness as it tightened around a square⁹⁵.

Le problème est donc présenté de la manière suivante : la place publique urbaine, telle qu'elle aurait *fermé* un espace social autrefois *ouvert* à l'endroit où fut érigée la Place des Martyrs, est une forme désuète qui exige d'être reconsidérée aujourd'hui selon de nouveaux paramètres et de nouveaux défis. Ces défis sont aussi liés aux insuffisances de l'actuel schéma directeur du centre-ville qui, toujours selon les auteurs, «only maintained a symbolic *Maidan*, not its functions nor spatial character»⁹⁶. Mais dans quel contexte cette renaissance peut-elle s'effectuer aujourd'hui et qu'est-ce qui, en référence aux erreurs urbanistiques du passé, pourrait être fait pour revitaliser ce lieu ? À la première question, ils affirment d'emblée que ce sont les citoyens qui ont réellement amorcé le mouvement de réappropriation du centre-ville – faisant explicitement référence à la Révolution du Cèdre – et que c'est dans la foulée de ce mouvement qu'apparaît l'exigence de leur donner une ville à leur mesure. Autrement dit, l'expression tardive, par la population, du désir de se

⁹⁴ Hashim Sarkis, *Architecture, Landscape & Design, Beirut's Maidan*, p.3

⁹⁵ *Ibid*, p.3

⁹⁶ *Ibid*, p.3

réapproprié massivement le centre-ville fait entrer le processus de reconstruction dans une seconde phase où les considérations sociales et culturelles sont strictement liées à l'émancipation de la nouvelle identité libanaise, celle qui s'est manifestée, notamment, dans l'acte fondateur du 14 mars 2005. Le programme ainsi annoncé s'appuie sur quatre priorités auxquelles les architectes vont tenter de répondre par leur proposition :

(...) it is time [1] to build the Maidan around Martyrs Square to the scale of city and country, [2] to give access to citizens and non-citizens alike, [3] to reestablish the historical and geographic continuity with the site, [4] and to generate activities in the city center that will enhance this common ground⁹⁷.

Il en est à peu près ainsi pour l'introduction de la proposition. Les grands défis étant posés, les auteurs prennent soin de conceptualiser leur projet en empruntant à l'histoire de la ville, la notion de «Maidan» – dont la définition insiste ici sur la flexibilité de l'espace à concevoir –, mais il manque à tout ceci des solutions concrètes auxquelles, suivant l'ordre de la proposition, nous allons nous intéresser dès maintenant.

Les auteurs amorcent leur exposé en s'intéressant à la relation entre le Maidan, le centre-ville et la région métropolitaine tout entière : «The Maidan provides legibility to the relationship between the city center and its larger metropolitan and natural surroundings»⁹⁸. Assez étonnamment cependant, la relation dont il est question ici n'est pas pensée dans les termes de l'organisation *sociale* de la ville, mais plutôt en fonction de sa topographie et de l'expérience visuelle qu'on peut en faire. Il en ressort que les édifices le long du Grand axe doivent être plus élevés que la moyenne environnante pour créer un repère visuel lorsqu'ils sont vus de loin, que les petits espaces publics à construire sur le Maidan sont autant de fenêtres permettant d'observer la ville depuis son centre, que le site doit être relié à la mer et à ses repères visuels naturels comme le Mont Sannine. Le rapport social entretenu entre le centre et la périphérie est exprimé dans la section suivante, mais sous l'angle bien précis du *transport*, soit celui d'une continuité morphologique étant basée sur le mouvement, c'est-à-dire sur la possibilité d'améliorer les transferts, les entrées, les sorties, la fluidité. Les auteurs

⁹⁷ *Ibid*, p.3

⁹⁸ *Ibid*, p.4

en déduisent ici une identité toute particulière – celle de «Maidanese». Ces derniers sont les usagers de l'espace, quels qu'ils soient, pensés avant tout en tant qu'individus en mouvement :

21st century citizens are constant travelers using different modes. This cosmopolitan condition is here celebrated by making travel through and to the Maidan easier and by creating public spaces around the intersections between traveling and settled citizens⁹⁹.

Ce commentaire, et en particulier l'idée évoquée selon laquelle les citoyens sont des «constant travelers», place ici les usagers du Maidan dans une vitrine particulière : d'une part, on les dépossède d'une identité fixe et profondément enracinée culturellement pour en faire des êtres transitoires, détachés de quelques liens que ce soit autrement que la nécessité, commune à tous les usagers, de traverser cet espace urbain. Ceci permet aux auteurs d'évoquer des identités fort différentes – de nature confessionnelle et politique – et de les réunir dans ce «common ground» à partir des raisons évoquées précédemment, soit en fonction de leur condition de voyageurs du Maidan (travelers). On évoque ainsi plusieurs raisons pour se retrouver en ce lieu, mais c'est en filigrane que se profile une tentative d'identifier les frontières des identités libanaises et de les mettre en commun. La proposition fait état d'une série de personnages fictifs – utilisateurs du Maidan – qui possèdent en effet des caractéristiques-clefs dans la mosaïque libanaise, mais ces caractéristiques ne sont presque jamais nommées explicitement :

Suad : a school teacher from the Beqaa on a day visit to Beirut with her students [une chiite ?]. *Rangani* : a guest worker in Lebanon for six years [un Syrien ?]. (...) *Sami and Rana* : professional couple living in Saifi Village and working in BCD and Dubai respectively [des chrétiens ?]¹⁰⁰.

Ces idées trouvent-elles une répercussion concrète dans la façon dont le lieu sera reconstruit ? Dans ce cas-ci, il y a effectivement quelques concepts urbanistiques qui vont dans le sens de l'idée selon laquelle les usagers du Maidan sont des «cosmopolitan travelers», comme le disent les auteurs, parmi lesquels figure la création de nouveaux espaces publics –

⁹⁹ *Ibid*, p.5

¹⁰⁰ *Ibid*, p.5

des «shaded spaces» – aux endroits où les routes se rencontrent. À ces aires d'attentes se trouveraient cafés, boutiques, restaurants, etc. Soulignons qu'il s'agit bien ici de plusieurs espaces dispersés sur le Maidan, et non pas d'un point de rassemblement unique pour tous les voyageurs du centre-ville.

La section suivante est plus révélatrice encore du type d'ambiance urbaine qui est préconisée dans ce projet. À propos de l'activité se déroulant dans et autour du Maidan, les architectes situent Beyrouth dans le contexte de l'économie mondialisée :

As 21st century downtowns seek competitive cooperation in the global setting, the Maidan area cannot stand alone as an effective downtown. This project's land uses complement those of the larger city and country with the Maidan as the place where the city's main economic functions: trade, government, finance, and education, meet with greater intensity¹⁰¹.

Il semble ici que l'objectif évoqué en introduction – qui consistait à faire de ce lieu un «common ground» – soit, non pas abandonné, mais tout de même réarticulé dans des termes qui relèguent la dimension sociale de la place en arrière-plan. De quoi parlent vraiment les architectes lorsqu'ils emploient le terme «common» ? De ce qui unit la ville en un point central, des raisons qui font en sorte que, par hasard, les gens se retrouvent en un endroit particulier de la ville, ou bien de ce qui unit Beyrouth à toutes les autres villes importantes du monde dans le contexte de la mondialisation ? À l'évidence, le terme renvoie un peu à toutes ces dimensions à la fois, mais il n'en demeure pas moins que le flou autour de cette notion de «common» permet aux auteurs de l'utiliser pour exprimer des idées qui, parfois, peuvent même tomber en contradiction les unes avec les autres. Dans la section de la proposition intitulée *Land-Uses, Density, and Development Process : The 21st Century Downtown*, l'idée d'espace commun (*common ground*) est articulée en lien avec le concept de *ville globalisée* en ce sens qu'elle y est complètement soumise aux impératifs des acteurs de l'économie globale. Ainsi, les architectes se demandent qui pourrait élire domicile dans le nouveau Maidan, question à laquelle ils trouvent notamment cette réponse : «Small flagships of large international businesses (...) that need their executives close to executives of other

¹⁰¹ *Ibid*, p.7

companies for fast decision-making»¹⁰². Saskia Sassen (1994), dans un ouvrage important sur la question des villes globalisées, révélait, il y a quelques années seulement, un paradoxe intéressant : en dépit de la décentralisation de l'économie dans le contexte de la mondialisation, les villes qui ont connu la plus grande croissance depuis les années 1980 sont celles où l'activité économique – voire en premier lieu, le domaine de la finance – est demeurée concentrée dans un espace très restreint. Elle explique le phénomène de la façon suivante :

The complexity, imperfect knowledge, high risk, and speculative character of many endeavors, as well as acceleration in the circulation of information and in the execution of transactions, heighten the importance both of personal contact and of spatial concentration¹⁰³.

Il y a un rapprochement à faire entre cette dernière constatation, vérifiable empiriquement, et la vision proposée par l'équipe de Hashim Sarkis pour la reconstruction d'un espace de type nouveau en lieu et place de l'ancienne Place des Martyrs. On y présente en effet le Maidan comme un endroit de haute densité et dont le type d'activité économique serait commandé par les acteurs de l'économie mondialisée dont on souhaite la venue. Les architectes entendent favoriser cette transformation de plusieurs manières : notamment, en augmentant la densité d'occupation dans le secteur du Maidan¹⁰⁴ tout en réduisant la présence au sol des édifices, un double objectif atteint par l'ajout de 5 mètres à la hauteur des édifices sur le pourtour de la Place des Martyrs et le long du Grand axe. Cette modification permettrait de créer ceci : «(...) more openness on the ground and visibility across the *Maidan*.»¹⁰⁵. Quelques lignes plus tôt, les architectes insistaient sur le fait que la diminution de la présence au sol des édifices aurait l'avantage suivant : «(...) to create more open space for circulation and interaction»¹⁰⁶.

¹⁰² *Ibid*, p.7

¹⁰³ Sassen, Saskia, *Cities in a World Economy*, p.85

¹⁰⁴ Ceci s'applique seulement aux secteurs autour de la Place des Martyrs et le long du Grand Axe. La densité de la corniche et celle du parc archéologique demeurent les mêmes que dans le schéma directeur.

¹⁰⁵ Hashim Sarkis, *Architecture, Landscape & Design, Beirut's Maidan*, p.7

¹⁰⁶ *Ibid*, p.7

Lorsque les auteurs emploient le concept d'*ouverture* (openness, open space), ils le font d'une manière qui suppose toujours, d'une part, que cette ouverture est génératrice de mouvement, d'intensité ; qu'elle a, en quelque sorte, les attributs d'un point nodal dans un réseau. D'autre part, puisqu'il n'y a pas qu'un seul point de branchement, l'*ouverture* suppose en fait une multitude d'ouvertures, celles-ci se retrouvant au niveau de la rue comme dans les édifices, et constituant le milieu dans lequel s'intensifiera l'activité du centre-ville, ce qui, en dernière instance, en fera un espace adapté au fonctionnement de la «Nouvelle économie»¹⁰⁷. Cette approche déplace cependant la question de la reconstruction de la Place des Martyrs en morcelant une entité qui, dans le silence de la proposition, ne retrouve vraisemblablement pas son importance antérieure. Le concept d'espace public chez les auteurs trouve, par ailleurs, son expression la plus claire dans la description des nouveaux édifices à construire (dont ils font abondamment état dans la proposition) :

Changes in parcel layout, density, and development strategies encourage new building types that enhance the Maidan idea : mixes of uses at the fine grain, fluidity of movement, and intensity of activity¹⁰⁸.

Les architectes identifient trois nouvelles typologies d'édifices se retrouvant dans leurs plans, les *Janus Buildings*, les *Trans-courts* et les *Radiating Towers*. Ceux-ci deviendront les nouveaux centres de la sociabilité, comme en fait foi leur désignation en tant qu'«urban mixers». Les *Janus Buildings* seront alignés le long du Grand axe, soit essentiellement au nord de la Place des Martyrs. L'emploi du terme «Janus», en référence à la divinité romaine, indique simplement que les édifices ont deux façades tournées sur des rues parallèles le long de l'axe nord-sud. Comme nous le verrons sur les plans, ces formes détournent encore plus le flux d'activité de la Place des Martyrs, en dynamisant des rues lui tournant le dos. Mais ce que nous allons retenir ici du texte, c'est la description de l'usage de ces édifices d'après les architectes et l'inscription de cet usage dans l'ensemble de la

¹⁰⁷ Cette expression désigne le nouveau paradigme de l'économie dans le contexte post-industriel. Selon Betcherman, McMullen et Davidman (1998), cette transformation de l'économie «(...) has involved an extension of markets and a retrenchment of government, more open economic borders, a new «technological paradigm» based on microelectronic information and communication technologies, and an outgoing shift to service – and information based – activities».

¹⁰⁸ *Ibid*, p.10

proposition : «The *Janus* type intensifies uses and mixes users by stacking them on top and next to each other and allowing for bridges or shared lobbies whenever needed»¹⁰⁹.

Il ressort de ce passage une compréhension de l'espace public qui se caractérise par sa modélisation tridimensionnelle («stacking them on top and next to each other») et par son hétérogénéité, celle-ci étant produite autant par la diversité des lieux de rencontre («bridges», «shared lobbies») que par la mixité des usages que l'on souhaite voir s'y dérouler. Sur le premier point, concernant la tridimensionnalité de la vision des architectes, il est entendu qu'il en est toujours ainsi de l'espace public, qu'il serait même naïf de limiter notre compréhension de l'espace à sa seule inscription au sol, sous la forme d'un plan par exemple. Pourtant, et c'est là-dessus qu'il faudrait insister, la proposition semble signifier que c'est, idéalement, par une répartition intégrale de l'activité dans l'espace, y compris dans ses localisations les plus excentrées, que l'on concrétisera l'idée du Maidan, soit celle de faire de ce lieu un générateur de mouvement¹¹⁰. Autrement dit, la distinction claire entre le domaine public (au sol, dans la rue) et le domaine privé (à l'étage, dans des lieux dont l'accès est contrôlé) n'a pas lieu d'exister dans ce contexte ; les deux s'interpénètrent dans un réseau complexe et *ouvert* (pour reprendre la terminologie des auteurs).

Le second type d'édifice, le *Trans-Court*, répond à peu près aux mêmes critères que le premier type («meeting points», «intensity of activity»), sauf que la position des deux modules érigés dans la zone à l'est de la première rangée de *Janus Buildings* (constituant le pourtour de la Place des Martyrs) fait en sorte qu'ils sont plus massifs et organisés en fonction du commerce au détail souterrain. Les architectes se sont inspirés de la forme traditionnelle des marchés dans les villes arabes pour concevoir les *Trans-courts* : «They

¹⁰⁹ *Ibid.*, p.10

¹¹⁰ Il est intéressant de comparer ici la conclusion des architectes concernant le rôle de l'espace public en tant que générateur de mouvement avec l'analyse de Richard Sennett pour qui, au contraire, c'est précisément ce rôle qui a conduit à la mort de l'espace public. À propos des espaces publics modernistes, Sennett affirmait la chose suivante : «À la Défence comme à la Lever House, cet espace est une surface que l'on traverse, non un lieu où l'on reste. (...) Le niveau du sol, selon les propres mots d'un architecte, sert de «lien-support du flot de circulation pour l'ensemble vertical». Traduit en langage clair, ceci signifie que l'espace public est devenu un dérivé du mouvement.» (Sennett, 1974, p.22-23). Il faudrait donc, à partir de cette analyse, voir dans la proposition de Sarkis et associés une forme urbaine antithétique à celle favorisée par Sennett.

could be seen as a contemporary version of the souk as it traverses between the khans of the old city but turned vertically»¹¹¹. Fait intéressant, les auteurs ajoutent que ces nouveaux centres pourraient attirer les industries locales qui sont «internationally oriented», laissant sous-entendre par là celles qui sont des acteurs, petits ou grands, de la Nouvelle économie. À propos des *Radiating Towers*, finalement, la proposition ne nous apprend rien de bien nouveau par rapport au schéma directeur, sinon que les tours implantées à l'extrémité nord-est du site, soit le long de la corniche, seront moins hautes pour améliorer la vue du côté du Mont Sassine.

La section suivante s'intéresse plus spécifiquement à ce que les auteurs appellent les «public spaces». Les architectes considèrent ceux-ci comme étant avant tout des «larger spaces» en continuité avec les plus petits espaces publics dont il a été question jusqu'à maintenant : «Every moment in the *Maidan* is public, intensifying possibilities of interaction (...)»¹¹². Mais à quoi servent les grands espaces publics ? Pour les auteurs, ils sont essentiellement voués à accueillir les grandes foules : «Yet the main public spaces are planned for larger crowds and are continuous with the modes of transportation and with each other»¹¹³. On compte, sur le Maidan, trois de ces sites : le Grand axe (considéré en tant qu'avenue), la Place des Martyrs et la corniche. À propos du réaménagement du second grand espace public, la Place des Martyrs, les auteurs ne disent que ceci : «Martyrs square is brought to the scale of the statue framed by two structures. Some of the well-crafted recovered stones (column bases, etc.) are used as benches»¹¹⁴.

Ce passage de la proposition est très intrigant, et ce, pour plusieurs raisons. Tout d'abord, l'évocation d'un rapport de proportion entre la statue des Martyrs et la dimension de la place reste nébuleuse, surtout que cet argument est évoqué pour justifier la réduction de sa taille, soit pour la ramener à sa dimension d'origine, la façade nord en moins. Deuxièmement, il n'y a aucune mention ici d'un quelconque aménagement de la place, outre le fait qu'il y aura vraisemblablement des bancs. Les plans nous informent à ce sujet que la place est

¹¹¹ *Ibid*, p.11

¹¹² *Ibid*, p.13

¹¹³ *Ibid*, p.13

¹¹⁴ *Ibid*, p.13

effectivement sous-aménagée, qu'elle n'est qu'un plateau vide, sans bordures, avec en son centre la statue des Martyrs. Enfin, il est remarquable que cette place – celle dont on disait antérieurement qu'elle était surchargée symboliquement – occupe dans l'ensemble de la proposition, une place si insignifiante, comme si la justification première du concours d'architecture – la reconstruction de la Place des Martyrs – avait été l'occasion, pour ces architectes, de développer une conception originale de l'urbanité, certes, mais se situant dans les franges de cette place dont on peine à voir l'utilité. Pourtant, dans une section intitulée *Learning from the crowds*, ils font directement référence aux événements de 2005 et disent avoir retenu ceci des manifestations à la Place des Martyrs :

For a democracy to thrive, its center has to remain open for negociation and contestation. Yet this openness has to be well defined and protected. The varying scales and kinds of gatherings in the Martyrs Square area after the assassination of PM Hariri confirm this attribute of the Maidan. The crowds provide important clues about how the area is accessed, used and animated as a collective space. The demonstration has also imbued the area with symbolism that is integrated into the design of the Maidan without inhibiting the possibility of new symbols¹¹⁵.

Ce passage conduit à un certain nombre de considérations concernant la reconfiguration des espaces publics dans le Maidan, des considérations qui nous renseignent sur le rapport discursif introduit ici entre les événements de 2005 et ceux qui pourraient se produire à cet endroit dans le futur car – il en est question à quelques reprises dans la proposition – le nouveau Maidan doit être en mesure de s'adapter aux transformations de l'opinion publique et aux glissements de sens investi en ces lieux. Ainsi, les architectes affirment ainsi avoir observé le mouvement des foules pour concevoir un espace respectant un certain nombre de critères : il doit être dépourvu de ruptures (elle sont génératrices d'inertie) ; les connections entre les autoroutes et la Place des Martyrs doivent être clarifiées pour faciliter l'accès à celle-ci ; il doit y avoir des repères (*Ushers*¹¹⁶) qui permettent de guider les foules dans les grands espaces ; et finalement, mais dans un autre ordre d'idées, la grande manifestation du 14 mars 2005 doit être représentée symboliquement dans le design

¹¹⁵ *Ibid*, p.14-15.

¹¹⁶ «The Ushers are large canopies at the main traffic junctions that provide cover for kiosks, regional service taxi stops (...) and that help orient the citizens in downtown Beirut», *Ibid*, p.16

de la place par l'ajout d'un million de pierres dans le pavé en hommage au nombre de manifestants présents à cet événement historique.

Nous pourrions dire, à la lumière de ces considérations, que les auteurs de cette proposition s'engagent à faciliter l'*activité* et le *mouvement* des foules en tentant d'éliminer les frictions spatiales (les zones d'inertie) et les frictions symboliques, ces dernières étant polies par la transcription, dans le design, d'un discours clair et sans équivoque sur les événements de la Révolution du Cèdre, ce qui pourrait peut-être préciser un peu plus le sens de la phrase suivante : « Yet this openness has to be well defined and protected »¹¹⁷. Veut-on, en effet, protéger le sens que l'on a attribué au Maidan et à sa condition essentielle d'espace ouvert et négociable sur le plan de la représentation, ou bien cherchons-nous plutôt à protéger la direction prise par le mouvement majoritaire de 2005 en le présentant comme un accomplissement – et même un aboutissement – et en la noyant ensuite dans le flux de l'activité quotidienne telle qu'elle est décrite partout ailleurs dans la proposition ? La question reste ouverte mais semble, jusqu'à preuve du contraire, tout à fait légitime.

Lieu de mémoire : Que nous dit cette proposition à propos du devoir de mémoire propre à l'édification de ce noyau de la vie urbaine beyrouthine ? Voici une recension des passages dans la proposition qui parlent de l'histoire, du patrimoine, de l'archéologie ou de tout autre sujet relié de près ou de loin à la thématique de la mémoire dans la reconstruction :

-Dans l'introduction (p.3), quelques mentions concernent les anciens noms de la place et son rôle historique de maidan ;

-Dans la section *Building Typologies*, il est question des souks de l'ancien centre-ville et de leur réinterprétation dans la forme des *Trans-Courts*. Les auteurs parlent aussi des Traboules de Lyon et des villes grecques de l'Antiquité comme étant des sources d'inspiration pour les typologies proposées ;

-Dans la section *Public Spaces*, les auteurs proposent de demander à tous les Libanais de fournir des pierres provenant des maisons détruites pendant la guerre civile pour paver une section du Maidan. De plus, puisque les pierres suivent un code de couleur, les

¹¹⁷ Ibid, p. 14

pierres noires serviront à paver le pourtour du mausolée de Rafic Hariri. On propose enfin de réunir un million de pierres en souvenir du 14 mars 2005 ;

-Dans la sous-section *The Public Buildings*, on propose de ne pas reconstruire l'ancienne gendarmerie sur le pourtour de la Place des Martyrs, en ajoutant que l'on a jamais songé à reconstruire la Bastille à Paris. On propose aussi que l'architecture du mausolée de Rafic Hariri soit similaire à celle des édifices environnants, mais qu'il se distingue en étant vide à l'intérieur ;

-Dans la section *The Cannons*, on propose de construire des feux d'artifices pour rappeler le nom historique de Place des Canons, et dont la fonction consisterait à souligner les événements importants comme la fête de l'Indépendance.

Que peut-on dire de cette proposition par rapport à la question de la mémoire ? Que la guerre civile de 1975-1990 est, indéniablement, un sujet occulté. À peine fait-on mention des maisons démolies, mais il s'agit-là de vestiges de la guerre se retrouvant dans l'ensemble du territoire libanais, et donc pas spécifiquement en ce lieu si particulier qu'est la Place des Martyrs. Les seules références sérieuses à l'histoire de Beyrouth concernent l'époque ottomane et la question des souks. Les références à la Révolution du Cèdre, nous l'avons vu, la présente comme une étape également révolue, dont on peut même tirer des enseignements comme si le tout était désormais clos. Cette proposition aborde la question du patrimoine comme si l'on s'agissait de quelque chose appartenant essentiellement au passé, plutôt que de le considérer comme un appendice de la culture lié dialectiquement au présent. Tout ce qui, par ailleurs, provient du passé et aboutit dans le design a fait l'objet d'une réactualisation, ou plutôt, a été récupéré seulement dans la mesure où il pouvait être réactualisé. La dernière phrase de la proposition nous dit justement, à propos des feux d'artifice à construire en référence à la Place des Canons, comment et à quel point la ville s'affranchit facilement de son passé, justifiant par là l'abandon des références aux épisodes problématiques dans l'histoire de la ville : «Like the Maidan, «the cannons» are a living monument to the constantly changing city»¹¹⁸.

¹¹⁸ *Ibid*, p.17

Lieu de rencontre : Cette proposition fait largement place à la question de la rencontre, mais comme nous l'avons vu, elle l'organise d'une manière très spécifique qui se traduit par l'utilisation d'un lexique particulier. Voici une courte recension de ce que l'on retrouve dans cette proposition concernant l'exigence posée dans le cadre du concours de faire de la Place des Martyrs, un lieu de rencontre :

-Dans l'introduction, on mentionne l'importance d'inclure en ce lieu les citoyens et les non-citoyens, on stipule que les activités s'y déroulant doivent être hétérogènes, qu'il s'agit d'un espace commun (*common ground*) devant être partagé, et que le Maidan est le cœur de l'organisation métropolitaine de Beyrouth ;

-Dans la section *Transportation*, on fait du Maidan un lieu de connexion (*connectivity*) pour les citoyens en mouvement (*cosmopolitan travelers*). On insiste sur l'importance des intersections et des aires de transition pour les voyageurs ;

-Dans la section *Land-Uses, Density, and Development Process*, on fait du Maidan un point de rencontre à l'échelle mondiale, dans le cadre du marché de la Nouvelle économie. On stipule que le lieu doit permettre la rencontre en face-à-face des intervenants de cette économie. Enfin, on morcelle les espaces de rencontre sur l'ensemble du Maidan ;

-Dans la section *Building Typologies*, on insiste sur la fluidité des mouvements sur le Maidan ;

-Dans la section *Public space*, il est question de la continuité entre les espaces ouverts et de l'importance des transports publics pour mouvoir les foules. En parlant des arbres à planter sur le site, on dit chercher à donner aux espaces publics un cadre informel et monumental ;

-Dans la section *Learning from the Crowds*, on réaffirme l'importance d'offrir à la société des lieux permettant la négociation et la contestation, mais on considère du même souffle qu'il faut contrôler ces lieux ;

-Dans la section *The Ushers*, un court passage affirme que des clubs sociaux pourraient être mis sur pied dans les locaux d'une station d'autobus (le *Jisr*).

Il ressort de cette recension que la rencontre, telle qu'elle est présentée ici, ne se fait pas dans des lieux fixes mais bien dans des lieux de transition, des zones intermédiaires

reliées entre elles par le mouvement. Elle ne se fait donc jamais dans un cadre stable et délimité par quelques structures autrement plus « assises » que des bornes d'orientation (les *Hushers*). Est-ce à dire pour autant que les conditions de la rencontre ne sont pas réunies dans ce design ? Là n'est pas exactement la critique que l'on pourrait faire de ce projet qui insiste après tout sur son *ouverture*, mais il n'en demeure pas moins que l'aspect politique et social de la rencontre – dans le contexte d'une société en processus de reconstruction suite à la guerre civile – est malgré tout subsumé par la rencontre entre des acteurs désignés selon d'autres paramètres, notamment les voyageurs du centre-ville (cosmopolitan travelers) et les acteurs de la Nouvelle économie. Il reste donc à savoir s'il y a place ici pour la représentation des différentes composantes de la société libanaise, qu'on les entrevoit selon les divisions confessionnelles, bien sûr, mais aussi sous l'angle des disparités économiques dont on ne cherche nulle part dans cette proposition à contrecarrer les effets négatifs. À de nouvelles identités liquéfiées correspondent donc des lieux tout aussi liquéfiés, des réseaux qui désorganisent autant qu'ils organisent l'identité.

En somme, dirons-nous, il ne s'agit pas d'une architecture de crise. Elle n'est pas une composition urbaine bousculée, bigarrée, déchirée entre des choix à prendre, embêtée par le désordre du cosmos. Elle fait tourner la roue, facilite le mouvement, mais n'engage aucune discussion musclée avec le passé et le présent. Rien ne laisse transparaître les tensions symboliques pourtant bien présentes en ce lieu, si ce n'est que par le revers, soit par l'implosion de la Place des Martyrs. La question que nous allons maintenant poser consiste à savoir comment se manifeste l'absence de la crise – que nous évoquons ici en nous basant sur l'analyse de discours – sur le plan architectonique, soit telle que nous pouvons en faire la lecture dans les plans et les dessins fournis dans la proposition.

4.1.2 Lecture de l'espace



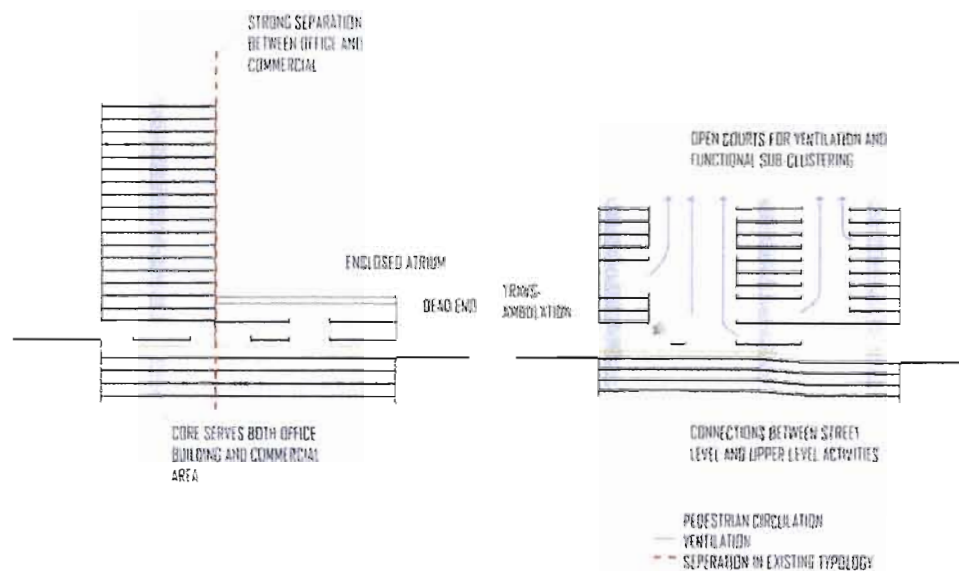
Source : www.solidere.com

Figure 4.1 – Le Maidan, *Hashim Sarkis & Associés*

Le Maidan, dont on voit une vision d'ensemble à la figure 4.1, possède un style architectural qui rejoint les expériences contemporaines, toutes orientations confondues,

de travail sur l'enveloppe, communément appelé la «tectonique»¹¹⁹. Les parois des édifices qui mènent à la Place des Martyrs ont toutes ce revêtement particulier dont la pellicule ou les treillis extérieurs se détachent des structures en tant que telles. L'exemple du mausolée de Rafic Hariri, situé à la gauche, juste au-dessus de la mosquée Mohamad Al Amin, en est la démonstration la plus radicale. Ici ne subsiste plus que la pelure, la structure ayant lieu de symbole quant au vide créé par l'absence de l'ancien Premier Ministre devenu martyr national. Le style des Trans-Courts situés à l'extrémité droite de l'image montre aussi un travail sur la surface dont il ressort, dans l'ensemble, une impression de porosité, comme si les édifices étaient à la fois éventrés, mais fortement cintrée par cette surface extérieure. Les matériaux utilisés pour les Trans-Courts sont multiples, le béton, le verre et l'acier en étant vraisemblablement les principaux. Pour ce qui est des Janus Buildings, les matériaux sont aussi multiples, mais les treillis métalliques introduisent une certaine constance entre les édifices, bien que ceux-ci mettent parfois en valeur la verticalité des constructions, parfois leur horizontalité. Soumis essentiellement à sa fonction, le style architectural des façades répond au souci de fournir de l'ombre et de la fraîcheur à l'intérieur des édifices. Ceux-ci sont d'ailleurs construits en respectant avant tout une logique interne : ils ont, pour la plupart, une cour centrale et des atriiums intérieurs, comme le montre la figure 4.2.

¹¹⁹ Il ne faudrait pas confondre ces expériences sur l'enveloppe, que l'on appelle « architecture tectonique », avec le terme « tectonique » réintroduit par Kenneth Frampton dans la théorie architecturale. Selon ce dernier, la « tectonique » est l'aspect de la pratique architecturale qui constitue sa *poesis* ; c'est l'art de créer la matrice structurale d'une construction, sa légèreté céleste s'opposant à la lourde stéréotomie d'un édifice -son ancrage au sol- dans sa constitution dialectique en tant que totalité. Le style « tectonique », bien qu'il s'inspire de ces recherches, n'est rien de plus qu'un travail sur la surface en tant que structure décalée par rapport à l'édifice dont elle constitue la peau. Référence : Frampton, Kenneth, *Studies in Tectonic Culture : the Poetics of Construction in Nineteenth and Twentieth Century Architecture*.



Source : www.solidere.com

Figure 4.2 – Coupe des Trans-Courts, *Hashim Sarkis & Associés*

Séparés de l'extérieur par des surfaces autonomes, les intérieurs contrastent par l'abondance d'espaces communs, voués pour la plupart au commerce au détail. Les toits sont aussi abondamment exploités pour les terrasses, ce qui déplace les lieux où l'on va profiter du plein air depuis le sol jusqu'au sommet des édifices.

L'élaboration d'ensemble de la proposition architecturale traduit un souci de répondre à des besoins spécifiques, prédéfinis par l'emplacement et la fonction des édifices, et dont la filiation repose non pas sur des prémisses esthétiques formelles, mais plutôt sur une relation intégrée de fonctions diversifiées et complémentaires propre à la définition de ce lieu. Ce qui, au contraire, est manifestement déficient dans la figure 4.1, c'est le design des espaces publics autres que ceux se trouvant à l'intérieur des édifices. Le mobilier urbain, par exemple, fait cruellement défaut. Il est en effet difficile d'en dire quoi que ce soit, si ce n'est qu'à propos du pavillon sur la Place des Martyrs (le *Husher*), qui est un ajout surdimensionné dans un espace vide.

La lecture (perception visuelle de l'espace)

-*Quels sont les repères visuels de la place ?* Le *Husher* de la Place des Martyrs est un élément marquant de la figure 4.1. Il se distingue par sa couleur blanche, mais il donne surtout au design l'une de ses seules marques distinctives. Au niveau spatial, son orientation vers le nord fait en sorte que le spectacle de la place semble être tourné vers la mer plutôt que d'être centré sur lui-même, avec la statue comme élément structurant. À l'extrémité nord de la place, les *Cannons* – dont on disait qu'ils constitueraient un élément distinctif du design – sont pour leur part très discrets dans l'ensemble du design. Un élément qui, par effet de contraste, se dégage du design est la mosquée Al Amin. Sa construction, amorcée antérieurement à la tenue de ce concours, sera terminée en 2006. Or, non seulement son architecture d'inspiration saoudienne est elle ici aux antipodes de l'architecture du reste des édifices, mais son alignement en biais par rapport à la rue reste unique et en fait un repère visuel important.

-*Est-ce que l'élément central de la place (la statue des Martyrs) organise l'espace ?* Non. La figure 4.1 est éloquente à ce sujet, la Place des Martyrs et sa statue sont surdéterminées spatialement par les édifices du pourtour. Elle semble même être déposée au milieu de nulle part, comme par obligation.

-*Par où et comment les gens accèdent-ils à la place ?* Les images 3D sont peut-être muettes à ce sujet, mais il ne faut pas oublier que ce design laisse une grande place à la circulation automobile, ce qui pourrait causer beaucoup de congestion autour de la place. Outre l'automobile, nous pouvons imaginer que les allées et venues vers la place devraient se faire en empruntant les chemins dans les sous-terrains et les souks des édifices du Maidan. L'accès depuis la corniche semble, pour sa part, plus difficile. En effet, le site archéologique est un obstacle pour la circulation piétonnière si l'on se fie à l'image 4.1 qui montre la dénivellation du site dans ce secteur.

-*Comment décrire la vue de la place à partir de ses entrées ?* Il est intéressant d'observer que l'expérience visuelle de la place offre presque toujours une vue tronquée, c'est-à-dire qu'il n'y a pas un endroit où l'on peut observer, frontalement, l'ensemble de

l'organisation de la place autrement qu'à partir de l'endroit où se trouvent les *Cannons*. La figure 4.3 montre comment l'accès depuis la rue de Damas nous conduit tout droit sur le *Husher*, la place et la statue n'étant visibles qu'une fois rendue sur le site.



Source : www.solidere.com

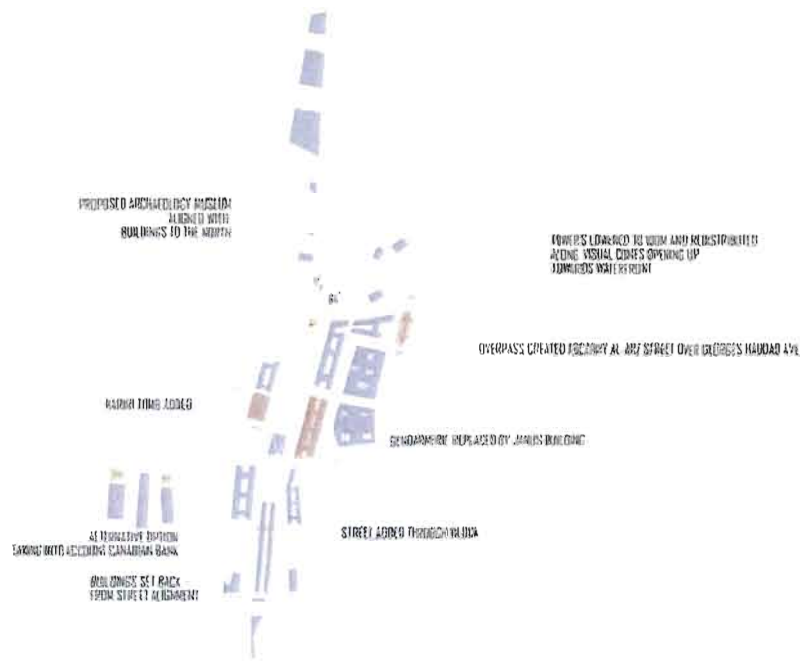
Figure 4.3 – La rue de Damas vue vers le nord, *Hashim Sarkis & Associés*

-Quel est le rythme des constructions ? Outre les enveloppes qui caractérisent l'architecture du Maidan et qui présentent une certaine diversité, les longues parois des rues sont monolithiques et possèdent une continuité indéniable. Pareillement, la ligne au-dessus des bâtiments (le skyline) est très régulière et constante.

La forme (l'aspect «immobile» de la place, entendue depuis les airs, en surplomb)

La «boîte spatiale» de la place est-elle facilement lisible ? Sur les plans d'architecture, et en particulier sur la figure 4.4, la boîte apparaît ouverte, disloquée entre des

ouvertures et des fermetures qui ne sont pas toutes dans le même angle et qui ont des formes multiples. Sur les images 3D, cette absence de fermeture au plancher se traduit par une impression d'indétermination spatiale, comme s'il était impossible de saisir où commence et où finit la place. La boîte spatiale est donc, malgré des édifices imposants sur le pourtour, difficile à identifier aisément.



Source : www.solidere.com

Figure 4.4 Plan de masse des édifices du Maidan, Hashim Sarkis & Associés

-Les vides de la place sont-ils structurants ? Il faudrait, pour répondre à cette question, trouver les vides sur le Maidan, car il n'y en a manifestement pas beaucoup, comme le montre la figure 6. Cependant, il y a bien le mausolée de Rafic Hariri qui joue sur l'effet du vide dans sa conception. Autrement, le vide – à défaut de se répéter – est la Place des Martyrs en elle-même, et il est difficile de déterminer ce qu'elle peut bien structurer en retour.



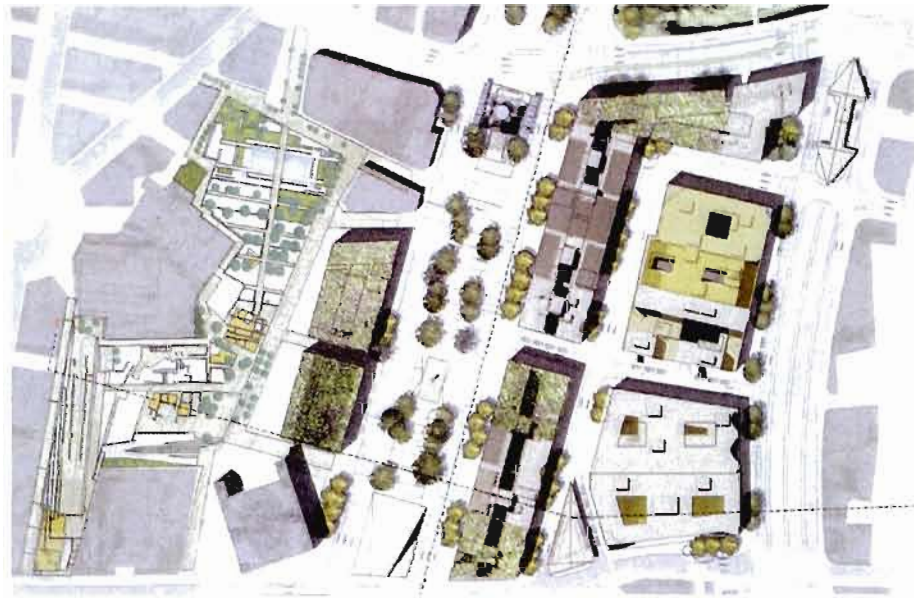
Source : www.solidere.com

Figure 4.5 – Plan des élévations et de la végétation, *Hashim Sarkis & Associés*

-Le plancher participe-t-il à la mise en scène de la place ? À part l'inclinaison abrupte du sol dans le secteur du site archéologique, le plancher du Maidan est partout égal (ou plutôt, suit la lente dénivellation naturelle du site entre le sud et le nord). La place est donc plate. Même la statue n'est pas sur un socle mais repose sur ce plancher régulier. Cette monotonie dans le plancher est en opposition avec les hautes parois plates des édifices qui

abritent, en eux, l'essentiel de l'activité du Maidan. Dans cet effet miroir, il semble que ce soit tout ce qui se retrouve au plancher qui soit dévalué.

-La végétation délimite la place de quelle façon ? La figure 4.6 nous montre une place où la végétation est peu abondante et peu structurante, les quelques arbres n'étant pas disposés régulièrement sur le site. De plus, la place ainsi clairsemée devient complètement transparente au niveau du sol, notamment lorsqu'elle est vue latéralement, dans le sens est-ouest.



Source : www.solidere.com

Figure 4.6 – La Place des Martyrs, plan de détail, Hashim Sarkis & Associés

Le vécu (la manière dont la place pourrait être utilisée)

-Quels sont les points chauds sur la place ? Il est difficile d'imaginer où pourraient se trouver les points chauds sur la Place des Martyrs, ceux-ci se trouvant vraisemblablement ailleurs sur l'ensemble du Maidan. Ainsi, à part pour les occasions spéciales où les feux d'artifices seraient utilisés, la place ne devrait pas être, sur une base quotidienne, un lieu où se déroule une très grande activité. Du moins, il n'y a rien qui, à proprement parler, pourrait

inciter les gens à se rendre expressément à la place autrement que parce qu'elle se trouve au cœur du centre-ville.

-Y a-t-il des «pistes», des trajets prédominants ? Ce design est fait entièrement de trajets. Les plus importants pour les piétons, semble-t-il, sont ceux qui passent sous les édifices. Les rues sont, quant à elles, vouées avant tout à l'automobile.

-Quelles sont les zones d'activité économique ? Elles se retrouvent, pour l'essentiel, à l'intérieur des *Janus Building* et des *Trans-Courts*. Le reste se retrouve le long de ces édifices, au niveau des rues avoisinantes.

-Où peut-on trouver le calme et se reposer ? Dans le secteur de la corniche et près du site archéologique. La Place des Martyrs, telle que reconfigurée ici, n'est manifestement pas un endroit calme.

-Quelles activités ne conviennent pas à la place ? Les architectes mentionnent dans la proposition vouloir accueillir les foules dans les espaces publics du Maidan, mais n'ont jamais dit exactement ce qu'elles viendraient y faire. À l'inverse, il semble que l'on peut déduire assez facilement ce que les gens ne pourront *pas* y faire. Généralement, nous pourrions dire que la place n'est, en aucun point, conçue pour la population locale. Rien ne semble en effet avoir été pensé pour que d'éventuels résidents du quartier et ceux des quartiers environnants comme Gemmayzé, par exemple, s'y rendent pour effectuer leurs activités quotidiennes. Il n'y a ni cafés extérieurs, ni parcs d'amusement pour les enfants, ni fontaines, ni boulangeries, ni buanderies, ni épicerie, etc. Les gens (les *cosmopolitan travelers*) ne s'y rendent que pour magasiner, travailler et pour célébrer lors des occasions spéciales. Tous y sont, en quelque sorte, des étrangers.

-Comment se déploie l'activité selon les heures de la journée ? Il y a fort à parier que l'activité serait essentiellement diurne. Le soir, les gens se rendraient plutôt du côté de la Place de l'Étoile, où l'on a aménagé, depuis peu, des rues piétonnières et des terrasses.

-Quels sont les éléments attrayants sur la place ? Il semble que ce soit surtout la vue sur le Mont Sassine et celle (partielle) sur la mer qui pourraient attirer les gens sur la Place des Martyrs. Autrement, la statue n'est pas en elle-même un point d'attraction, si ce n'est que pour sa valeur historique.

-Quels sont les éléments répulsifs de la place ? Contrairement aux espaces publics à l'intérieur des édifices, la Place des Martyrs est très ensoleillée le jour ce qui, compte tenu de la température à Beyrouth, n'en ferait pas un lieu très fréquenté. De plus, il faut souligner à nouveau que la place est ceinturée de rues où s'agglutinerait le trafic automobile de Beyrouth, ce qui rendrait l'expérience de la place beaucoup moins charmante.

4.1.3 Conclusion : L'espace imposé

La proposition architecturale de Hashim Sarkis, Mark Dwyer, Evy Pappas et Pars Kibarer ne traduit pas, sur le plan symbolique, le contexte de crise dans lequel elle a été élaborée et aurait pu être érigée. Et pourtant, le discours des architectes est symptomatique de ce contexte car il est manifestement entêté à vouloir négliger le caractère subversif du terrain sur lequel on tente plutôt, pour détourner le problème, d'ériger un modèle d'urbanité entièrement nouveau. C'est donc précisément dans cette cassure que se manifeste l'âme de ce projet. L'absence de la crise se traduit en effet sur le plan architectural par l'indépendance des réseaux d'édifices et leur inscription déficiente au sol, soit aux endroits où se trouve l'espace public. Tout se passe en effet comme si ce projet n'avait aucune arborescence, comme si les édifices ne touchaient le sol que timidement, avec une pudeur manifeste. Il manque donc à l'ensemble une proposition forte quant à l'acte fondateur de l'architecture – la mise en forme du monde – dont Vittorio Gregotti fait état en écrivant :

Before transforming a support into a column, a roof into a tympanum, before placing stone on stone, man placed the stone on the ground to recognize a site in the midst of an unknown universe : in order to take account of it and to modify it¹²⁰.

¹²⁰ Cité dans : Frampton, Kenneth, *Studies in Tectonic Culture : the Poetics of Construction in Nineteenth and Twentieth Century Architecture*, p.14

Puisqu'il manque à la proposition ce geste fondateur, celui de l'inscription dans le sol – voire dans le sol de la culture libanaise –, il n'est pas étonnant que l'organisation de l'espace s'intériorise dans les édifices du Maidan et s'autorise à définir ses propres repères, ceux-ci étant issus d'une fantasmagorie inspirée de l'économie mondialisée¹²¹. Dans ce contexte, le rapport au monde des individus est médiatisé d'une telle façon que la question de la guerre civile et celle des tensions interconfessionnelles se présentent comme de lointains souvenirs, ce qui ne veut pas dire pour autant qu'ils sont ainsi résolus, au contraire. Enfin, rien ou presque ne se déroule au niveau du sol dans cette proposition, ce qui nous fait dire que les architectes, inconsciemment ou non, ont choisi, en outre, de faire imploser le lieu de rencontre qu'était autrefois la Place des Martyrs, et le lieu de mémoire qu'il se devait être dans le contexte de l'après-guerre.

4.2 Deuxième prix : Nabil Gholam, Vincent van Duysen, Vladimir Djurovic

La proposition soumise par la firme d'architecture beyrouthine de Nabil Gholam, et réalisée en collaboration avec Vincent van Duysen et Vladimir Djurovic, révèle une compréhension des enjeux propres à la Place des Martyrs très différente de celle présentée par l'équipe de Hashim Sarkis. Cette différence s'exprime, à la fois, dans le texte de la proposition et dans le design lui-même. Ce dernier montre en effet une Place des Martyrs recouvrant l'ensemble du secteur à reconstruire, unifiant une multiplicité d'espaces en une seule et unique dalle. Ce nouvel espace, que l'on nomme dans la proposition «New Martyrs' Square» (NMS), est tout ce que la Place des Martyrs n'était plus dans la proposition précédente, et beaucoup plus encore. Elle absorbe en elle-même ce que la première avait repoussée dans les marges. La proposition se veut aussi une réflexion sur le rapport dialectique, propre à la culture libanaise, entre ses points communs et ses points divergents, une réflexion qui mène à l'élaboration d'une place publique intégrant simultanément ces deux tendances opposées. À un espace presque inexistant dans la proposition précédente

¹²¹ Selon Fredric Jameson, la fermeture de l'espace sur lui-même est l'une des caractéristiques fondamentales de l'architecture postmoderniste. Il appelle ce type d'espace le «postmodern hyperspace». Source : Jameson, Fredric, *Postmodernism or the Cultural Logic of Late Capitalism*, p. 40-44.

s'oppose donc, ici, une conception de la place publique dont il nous reste à saisir la signification en lien avec la problématique symbolique de ce lieu. Le verdict du jury, à propos de cette proposition, fut le suivant :

This scheme is beautifully presented and offers a strong proposal for Martyrs' square and the grand axis, instituting a linear extension that projects a continuous line from rue Emir Bachir to the waterfront. The proposal is primarily concerned with a development of the landscaping and offers a subtle and considered use of materials. In addition, the proposal provides for the insightful formation of linkages across the east and the west directions, one in alignment with the Hariri burial grounds and another with the archaeological site. However, the jury felt the landscaping was overly picturesque and was considered too refined or precious to be responsive to the recent changes that have occurred around Martyr's Square.

By comparison with the winning design, this scheme, like many others in the competition, created a single powerful axis and bridging structure to the waterfront. The strength of this idea has an instant appeal. In the final analysis, however, the jury felt that a linked sequence of spaces inflecting and responding to the varying contexts along the grand axis, proved a more successful approach¹²².

4.2.1 Analyse de discours

La proposition écrite s'ouvre avec une courte introduction dans laquelle les architectes parlent de l'impact des événements du printemps libanais dans l'élaboration de ce projet architectural. Par ailleurs ils n'hésitent pas à en parler avec enthousiasme, croyant voir dans ce mouvement de réaffirmation nationaliste le germe d'un vaste processus de réconciliation au sein de la société civile libanaise :

The momentous events that Martyr's Square has witnessed during the last weeks of the development of this projet have crystallized its symbolic value beyond the imagination of any of us. (...) It is within this context of intense social and political affect that our project has morphed into its current form¹²³.

¹²² Solidere, *Martyr's square Grand Axis International Design Competition*, Solidere Quarterly, Avril-juin 2005, p.4

¹²³ Nabil Gholam Architecture and Planning, Vincent van Duysen, Djorovic & Associates Landscape Architects, *Sans titre*, p.1

Dans l'extrait précédent, l'emploi du terme «crystallized» donne le ton à l'ensemble du discours tenu par les architectes dans la proposition. Non seulement le terme se retrouve-t-il à plusieurs reprises dans les pages suivantes, mais il exprime, peut-être mieux que tout autre mot, le souhait de ces architectes soucieux avant tout d'unifier en ces lieux des éléments atomisées, de reconstruire une entité monolithique à partir de composantes disparates et, parfois, opposées les unes aux autres. Mais cette construction ne se pose pas *ex nihilo*, elle est la somme des événements récents et de tout ce qui, bon ou mauvais, s'est accumulé au cours de l'histoire de cet «already charged space»¹²⁴. Les événements de 2005, nous disent les auteurs, s'inscrivent logiquement dans le fil de l'histoire du Liban, et le rôle qu'a joué la Place des Martyrs dans ce contexte en fera désormais, aux yeux du monde entier, un lieu aussi chargé symboliquement que l'est la Place Tiananmen en Chine. Ce n'est rien de moins qu'une nouvelle monumentalité que les architectes veulent donner à cette place, et ils vont chercher à y arriver sur le plan conceptuel en élaborant un triple mandat pour cet espace se résumant de la manière suivante :

The project works as a **forum** for a new society, a **gateway** to and from the Mediterranean, and a **bridge** between the past and the future. It revives the cultural heart of Beirut, catalyses a rethink of its traffic model, and coalesces the memorial functions for a true postwar revival¹²⁵.

Plusieurs éléments d'analyse ressortent de ce passage. Nous reviendrons sur la question des trois espaces évoqués (forum, gateway, bridge) tout au long de l'analyse, car c'est autour de ces notions que la proposition est construite. Pour l'instant, soulignons plutôt que les architectes s'engagent, en guise d'introduction, à s'acquitter de leurs tâches sur le plan mémoriel, et à faire en sorte que la reconstruction de ce lieu s'inscrive dans le processus entier et complexe de guérison suite à la guerre civile libanaise (postwar revival). Le fait peut paraître banal, mais il n'en demeure pas moins qu'il s'agit là d'une reconnaissance, en bonne et due forme, de la vaste problématique mémorielle développée dans la littérature sociologique et historique. Nous nous retrouvons donc ici au cœur des questions que nous avons élaborées au cours de cet exposé et attendons de cette proposition qu'elle démontre sa

¹²⁴ *Ibid*, p.1

¹²⁵ *Ibid*, p.1

capacité à mettre en forme ses intentions par rapport à ces sujets. Mais avant toute chose, soulignons qu'il ne suffit pas, pour les architectes, de stipuler leur prise en compte d'un problématique spécifique pour qu'apparaissent des réponses satisfaisantes à celle-ci. Plus important encore, nous semble-t-il, est l'interprétation, sur le plan idéologique, qu'ils font de ces questions, le prisme à travers lequel elles sont comprises. Là se manifestent, dans toute leur plénitude, des conceptions qui pourraient se révéler paradoxalement moins significatives que d'autres ayant, au contraire, choisi d'occulter ces questions. En effet, ce groupe d'architectes pourrait tout aussi bien faire avancer que faire reculer ces questions en les abordant de plein gré, ne serait-ce que par l'évocation de banalités, ou qu'en ratissant, sans relief, un terrain connu, et en y apportant des solutions entendues. La question est : comment se met en forme la problématique mémorielle dans cette proposition ?

Dans la deuxième section de l'exposé, intitulée *Intention and the Renewed Importance of the Historic Context*, une phrase nous renseigne sur l'articulation entre le passé de la ville, d'une part, et, d'autre part, sa redynamisation dans le présent à travers un passé plus immédiat, celui correspondant aux événements de 2005 :

The recent events have suddenly taken Martyr's Square from the nostalgia of the past to the promise of the future and thrown it in the middle of our present experience, and more importantly, in the future memories of the growing generation of Lebanese¹²⁶.

Au cœur de cette assertion se trouve l'idée selon laquelle nous assistons actuellement à une transformation radicale du regard porté par tout un peuple sur sa propre histoire. Cette transformation rend désuète la combinaison entre la nostalgie, attitude révélatrice de la distance entre un passé idéalisé et aujourd'hui, et l'espoir, attitude révélatrice de la distance entre le moment présent et un futur meilleur, en les canalisant dans une nouvelle mission qui consiste, ni plus, ni moins, qu'à changer le cours de l'histoire libanaise. Autrement dit, il n'y a plus d'écart entre le cours de l'histoire et le présent car celui-ci *est* l'histoire en marche. Il constitue donc le moment de rupture avec «l'après-guerre», en ce sens qu'il se définit à partir de sa propre événementialité, plutôt qu'en référence à une autre époque, en l'occurrence, la

¹²⁶ *Ibid*, p.1

période de la guerre civile. Pourtant, cette référence au passé problématique n'est pas évacuée pour autant, elle est plutôt réinscrite dans la définition du lieu, mais sans la distance qu'on aurait autrement érigée entre le souvenir – horrible, au demeurant – de la guerre civile et le temps présent. Pour ces architectes, la guerre civile et le futur de la nation sont autant d'éléments constitutifs, non médiatisés, de la définition de la Place des Martyrs actuelle. Ils poursuivent en ce sens :

Our proposal for the New Martyr's square Axis borrows the multi-faceted nature of the Lebanese society, recognizing the complexity of its identity, within an all-embracing unified framework¹²⁷.

Avec cette citation, nous commençons à entrevoir de quelle façon s'articule la réunion, en un seul lieu, des composantes temporelles multiples (la mémoire de diverses époques, passées et futures) et des factions hétérogènes de la société libanaise : la réponse passe par l'*unité du lieu*. Cette caractéristique, qu'on suspecte de s'abreuver directement à la source de la Révolution du Cèdre, se veut fédératrice, inclusive et apte à générer le débat à l'intérieur des frontières de l'*inclusivité*. Puisqu'une image vaut mille mots, disons que les architectes cherchent à mettre toutes les questions dont il a été question jusqu'à maintenant dans une même boîte, quitte à concevoir une boîte plus grande si cela s'avère nécessaire. Dans la proposition, les concepteurs du projet préfèrent, quant à eux, s'en remettre à la métaphore du prisme, dont la qualité consiste précisément à effectuer le double mouvement de fragmentation et d'unification de la lumière. Concevoir un projet architectural en s'inspirant du prisme, c'est tenter de reproduire le travail que celui-ci effectue sur la lumière à propos, cette fois-ci, de son contenu symbolique : «Either way, it informs yet respects the nature of the light, allowing us to understand its richness without affecting its unity»¹²⁸. Mais, pourrions-nous dire maintenant, quel mouvement aura la primauté sur l'autre, la fragmentation ou l'unification ? Ou bien s'agit-il d'une disposition dialectique qui place les deux à égalité, laissant à ce lieu la responsabilité d'absorber l'énergie générée par leur impact ? Selon les auteurs, cette contradiction se résout dans une étape supérieure se nourrissant de cette rencontre pour créer une *unité dans la diversité* :

¹²⁷ *Ibid*, p.1

¹²⁸ *Ibid*, p.2

Here we take the social, economic, political, geographical and historical aspects of the site and celebrate the rich diversity within each of these aspects by identifying, multiplying, and diversifying their spatial expressions : the component layers are differentiated, activated, and reintegrated into a simple yet complex whole¹²⁹.

La clef pour bien saisir cette conception des enjeux propres au site, c'est la notion de *richesse* : elle est, en soi, le résultat du mélange de plusieurs composantes distinctes et elle suppose, de plus, la reconnaissance de chacune d'elles dans leur apport à la composition de la totalité. Tout, dans ce contexte, peut être exprimé en ce lieu dans la mesure où chaque apport contribue à l'ensemble unifié ; qu'ils soient, donc, susceptibles d'enrichir le tout de leur présence. En outre, cette compréhension s'applique autant à la question de la mémoire qu'à celle de la rencontre. Elle y trouve deux occasions d'exprimer une sensibilité similaire quant au souhait d'*enrichir* cette nouvelle Place des Martyrs de tout ce qu'elle représente actuellement, de ce qu'elle a pu représenter par le passé, et de ce qu'elle représentera éventuellement. Qu'advient-il de cette conceptualisation sur le plan architectonique ?

The result is a multi-layered plaza of superposed and juxtaposed moments and spaces, addressing local, national, and international scales by offering a variety of readings and uses, and with an attitude of always profound integration between the project and its different contexts¹³⁰.

À nouveau, cet extrait est révélateur de la tension constante dans ce projet entre le désir d'unifier le lieu et celui de proposer des composantes complémentaires mais foncièrement différentes. Peut-être s'agit-il là simplement d'une traduction de la quantité et de la complexité des défis qui se posent dans la reconstruction de ce lieu ? C'est, en tout cas, ce qui ressort des paragraphes suivants dans la section *Concept*, alors que les architectes donnent à la NMS quatre rôles qui suivent, plus ou moins rigoureusement, l'organisation spatiale du design décrite dans les pages subséquentes. Ces quatre rôles sont exprimés à l'aide de verbes différents (faire le pont, réunir, remémorer, ouvrir) et sont symbolisés par des formes architecturales qui leur correspondent (le pont, le forum, la plaza, la *gateway*). Depuis l'intérieur de la ville jusqu'à son ouverture sur le monde à l'endroit où elle touche à la mer,

¹²⁹ *Ibid*, p.2

¹³⁰ *Ibid*, p.2

mais aussi dans les épaisseurs de sa dalle et dans celle de son histoire, se trouvent quatre rôles à donner à ce nouvel espace urbain. Premièrement, sur le plan local, la NMS favorise la reconnection des quartiers limitrophes du centre-ville et constitue «one seamless pedestrian experience»¹³¹. Ensuite, ce point de contact constitue, en soi, un forum permettant la rencontre des différentes factions de la société libanaise, une enceinte vouée avant tout à l'exercice de la démocratie. Troisièmement, la place est en même temps un lieu de mémoire, et cette remémoration est assurée par l'agencement de nombreux témoignages du passé. Enfin, la place est aussi un lieu d'ouverture vers et depuis le monde. Sa forme générale – nous le verrons maintenant – se termine, au nord, suspendue au dessus du port, comme s'il s'agissait à la fois d'une porte d'entrée dans la ville et, dans l'autre sens, de la proue d'un navire avançant vers un avenir meilleur. Ces quatre rôles sont en quelque sorte la suite logique d'un seul et même grand processus de reconstruction de la société libanaise et c'est de cette façon que se constitue un projet qui, sur le plan conceptuel, se caractérise par son unité.

Passons de la dimension théorique du projet à la description du design en tant que tel. Les auteurs résument l'organisation morphologique de la nouvelle place et son inscription dans la ville de la manière suivante :

Diagrammatically, this proposal is a south-north spine (a linear promenade : the *Muntazah*) intersecting/feeding a series of generally east-west places (main anchors : Memorial Plaza, Tell Pine Tree Grove, and Martyr's Wharf)¹³².

Le *Muntazah*, nous l'aurons vite compris, est la traduction effective du caractère unifié de cette conception, elle constitue un trajet tout le long du site auquel viennent se greffer des expériences multiples. Le *Muntazah* est une longue structure à plusieurs étages – l'étage supérieur étant le niveau de la rue – qui constitue un immense espace public. La Place des Martyrs est submergée en plein cœur de celui-ci, elle en fait partie mais ses limites anciennes se perdent dans cet espace surdimensionné. De plus, les architectes ont voulu amplifier l'effet d'unité du *Muntazah* en aplanissant, entre la rue Émir Bachir au sud jusqu'au

¹³¹ *Ibid*, p.2

¹³² *Ibid*, p.3

port, tout le site à reconstruire, ce qui fait en sorte qu'il s'élève à plus de 14 mètres au dessus du niveau de la rue à l'endroit où il atteint le rivage. À cet endroit, le Muntazah se détache du sol et devient une structure indépendante, une *tour horizontale* nous disent les auteurs. L'intérieur de cette structure comprend trois niveaux : un niveau inférieur (fermé) qui donne notamment accès aux sites archéologiques, un niveau médian (ouvert et fermé selon les endroits) dans lequel se trouvent des espaces destinés à de nombreux usages comme un musée et des salles de conférence, et un niveau supérieur (en plein air) sur lequel se déploie la majorité de l'activité du site. S'y trouve notamment le *Memorial Plaza*, un espace vaguement défini par la rencontre entre les principaux monuments dédiés à la remémoration de l'histoire libanaise :

Memorial Plaza is a major urban moment created by the intersection of the Muntazah with an east-west alignment of open spaces: the rebuilt Police Station and its small neighbourhood square, Martyr's Square south the Hariri Mausoleum, and the Garden of Forgiveness¹³³.

Sur le plan esthétique, les architectes affirment avoir adopté un langage architectural minimaliste pour ne pas interférer avec la grande quantité de symboles dont ces monuments sont porteurs. Ce choix esthétique ne vient pourtant pas seul car le minimalisme ici décrit se conjugue avec une stratégie des architectes visant à présenter les artéfacts du passé dans un environnement favorisant la réflexion et le recueillement. La mise en relation entre des univers symboliques différents est donc médiatisée par une double manœuvre qui consiste à aplanir le terrain de la rencontre – submerger la Place des Martyrs dans un plancher ininterrompu, par exemple – et à adoucir les contrastes possibles entre les monuments en empruntant un langage architectural transparent. Cette stratégie de purification du langage et de transformation subséquente du rapport aux monuments fait en sorte, ultimement, que le dénominateur commun de cet espace urbain devient son monumentalisme, voire son caractère officiel. Le langage employé dans l'extrait qui suit témoigne en effet de cette tendance à faire de l'histoire un matériau urbain propre au recueillement seulement, à concevoir les monuments comme des unités de sens qui se détachent majestueusement du temps présent :

¹³³ *Ibid*, p.4

A serene mirror of water bridges between Memorial Plaza and the sunken remains of the Petit Serail. Calmly reflecting surrounding silhouettes including the Martyr's statue, it becomes their eternal companion. It is a noble yet powerful gesture, out of which these heroes rise¹³⁴.

Outre l'usage de qualificatifs comme «serene», «noble» et «powerfull» qui donnent aux monuments une aura d'inviolabilité, on se retrouve, sur le plan architectural, avec une statue des Martyrs érigée en plein centre d'un bassin d'eau, ce qui sacralise un monuments que les Libanais avaient, notamment, pris l'habitude d'escalader lors des manifestations. La conséquence de cette lecture de l'histoire – faire émerger ses héros d'un plan d'eau – est de nature symbolique : elle met en scène une histoire bigarrée, certes, mais qui trouve dans son monument érigé à la surface des eaux, l'expression d'une vision téléologique de l'histoire ancienne du Liban, une histoire close, par définition, à laquelle vient s'ajouter aujourd'hui, à partir de l'extérieur du bassin, une nouvelle histoire. Bien sûr, nul ne peut douter un instant que ce bassin sera régulièrement franchi par les manifestants, et peut-être cela aura-t-il un impact plus marquant encore qu'actuellement, alors que quiconque peut s'approcher de la statue et la toucher ? Néanmoins, l'insistance des auteurs dans le texte à faire des lieux de mémoire des endroits inspirant le calme, la noblesse et la puissance, font ressortir plusieurs questions quant aux finalités d'un tel éclairage porté sur l'histoire en lien avec la réappropriation de ces lieux par la population ? Une de ces questions consiste à se demander si l'on est pas ici devant un discours qui tolère la présence des symboles, tolère leur multiplicité et les contradictions entre eux, met en relation les monuments qui les représentent, fait un travail impeccable dans l'enrichissement de la totalité de son projet à partir de ses apports multiples, mais tolère mal, en contrepartie, que chacun de ces symboles puisse être lu de plus d'une façon différente. La statue des Martyrs en est un bon exemple : elle est mise à distance dans un bassin d'eau, ce qui laisse croire que le cœur même de la Place des Martyrs – et par extension, de la nation toute entière – est placée en exégèse et respectée telle qu'elle est, c'est-à-dire un simple monument d'inspiration pour le temps présent. Nul contestation de sa signification profonde, nulle possibilité de récuser le sous-texte qui lie le destin de ces dissidents de l'autorité ottomane du début du siècle à celui des contestataires du régime syrien d'aujourd'hui. C'est, en ce sens, un rapport unilatéral aux

¹³⁴ *Ibid*, p. 4

symboles qui est commandé par le design. Quand les auteurs parlent du lieu de rencontre entre les composantes de la société libanaise, ils utilisent parfois la métaphore du pont (bridge between religions, cultures,...) ce qui résume à peu près le problème dont il est question ici : la rencontre se fait en face à face, au milieu du pont, sans que l'on ne se questionne vraiment sur la nature des rives qui servent d'assises aux extrémités du pont. Les monuments, lorsqu'ils ne tolèrent qu'une seule interprétation, commandent eux aussi des rencontres ne pouvant se faire que d'une seule façon.

Toujours par rapport à l'adoption par les auteurs d'une vision qui discrédite les interprétations différentes des symboles mis en lumière dans leur projet, notons que le concept de *lieu de rencontre* est uniformisé ici à l'ensemble de l'espace à reconstruire, ce qui repousse à l'extérieur toute possibilité d'orchestrer la rencontre autrement, ne serait-ce qu'en s'unissant autour d'autres symboles. Nous avons privilégié jusqu'à maintenant la prééminence de l'espace public sur l'environnement bâti, pas l'absorption du second élément dans le premier. C'est pourtant bien ce qui semble se produire dans cette proposition: tout est intégré dans un seul et unique grand projet, et ultimement, dans une seule et unique grande idée de ce que devrait être le processus de reconstruction de la Place des Martyrs, mais aussi de Beyrouth et du Liban tout entier. Ceci ne constitue pas une critique en soi ; nul ne pourrait condamner les concepteurs d'avoir une interprétation très précise des enjeux propres à ce lieu. Seulement, à la jonction de l'intégration des symboles diversifiés et de leur organisation harmonieuse en tant qu'entités dont le sens est bétonné, se trouve une proposition qui, à tout de moins, n'est peut-être pas aussi inclusive qu'elle ne laisse entendre. Justement, c'est peut-être dans la foi en ce mouvement de réaffirmation nationale que les architectes révèlent l'aspect le moins flexible de leur proposition, cette idée selon laquelle la Révolution du Cèdre est une vague – une vague de béton ? – qui déferle sur la société et qui transforme tout sur son passage, change la nostalgie face au passé et le scepticisme face au futur en optimisme face au présent. Mais si le présent n'était pas si certain que cela, si les symboles de la régénération n'étaient pas les mêmes pour tous et si la vague, au fond, n'avait pas emporté tout, ni tout le monde ?

Dans cette proposition, tout se passe donc comme si l'on cherchait à reconstituer une histoire du cosmopolitisme libanais en accord avec la version alambiquée qui a été supportée dans le cadre des événements de 2005. Gros plan sur l'histoire, peut-être, mais exit les ambiguïtés, silence sur les replis confessionnels et sur une autre diversité qui, elle, ne participe pas à l'enrichissement de la mosaïque libanaise : les énormes écarts de revenus au sein de la population. Les architectes font le pari de la Révolution des Cèdres, celui de l'unité dans la diversité, et traduisent cela par un discours et un design conséquent. Reste à savoir maintenant si cette position se manifeste obstinément, en dépit des avis contraires, et si elle ne pourrait pas provoquer des réactions de rejet en se présentant ainsi comme la seule alternative devant les défis actuels de la société libanaise et son besoin affirmé de retrouver un lieu de centralité. S'agit-il, autrement dit, d'un projet ouvert à la dissidence et apte à montrer les failles dans la rencontre effective de la société libanaise ? À quel moment la NPM arrête-t-elle d'être ouverte, comme elle le prétend ?

Revenons pour l'instant à la proposition architecturale en tant que telle, et plus particulièrement au deux autres éléments qui se greffent au Muntazah, le *Tell Pine Tree Grove* et le *Martyrs' Wharf*. À partir du premier élément, la structure du Muntazah commence à se détacher du sol et elle devient considérablement plus étroite, dégagant les espaces autour qui, eux, suivent la pente naturelle du site. Dans cette zone se trouve un petit bocage de pins et les vestiges archéologiques qui ont été retrouvés dans les années 1990. L'expérience des usagers dans cette zone se veut complexe et organique, elle amorce une transition vers un autre palier, inférieur celui-là, qui constituera une autre zone d'activité importante sur le site, un amphithéâtre à aire ouverte entre la rue Trieste et le port dans lequel sera construit un marché public. C'est au-dessus de cette zone longeant la rive que se déploie le Martyrs' Wharf, la section du Muntazah qui se détache définitivement du sol, tout en demeurant au même niveau que la Place des Martyrs, notamment. Cette structure, sorte de belvédère vitré et suspendue à l'horizontale – les auteurs la comparent à un phare placé à la verticale – se veut avant tout métaphorique. Comme nous l'avons évoqué plus tôt, « (...) it is

the front prow of a ship carrying its Levantine inhabitants towards past and future adventures»¹³⁵.

Pour clore la proposition, les architectes proposent de construire une tour dans le secteur nord-est du site, soit à l'endroit proposé précédemment dans le schéma directeur. En reprenant la métaphore maritime, ils affirment qu'elle devrait être «(...) a mast and a landmark of pride»¹³⁶. La relation entre la NMS et la tour s'inspire des places publiques italiennes baroques :

This tower should be an elegant, slender needle. It will be the New Martyr's Square own campanile, just like Sienna's Piazza del Campo or Venice's San Marco's famous examples¹³⁷.

Or, si l'on se réfère aux rapports de proportion entre ces places et leur tours, il ressort ici que l'on considère le Muntazah dans toute sa grandeur, et donc que l'ancienne Place des Martyrs ne constitue plus une unité de mesure pour l'ensemble du projet. Enfin, les concepteurs insistent sur l'importance de faire de la NMS un secteur piétonnier avant tout, notamment en minimisant la présence des voitures sur le Muntazah et en construisant des stationnements dans ses étages inférieurs. La conclusion du document écrit s'intitule *Conclusion : clarity, subtlety and strenght*. Les auteurs y résument bien leur proposition en signifiant avoir opté pour une attitude holiste face aux nombreux problèmes qui leur étaient posés, tout en accordant une place importante à chacun des éléments qui constituent la totalité :

The new axis promises geographic and cultural adventures ; it allows us to make an urban landscape where the whole is larger than the sum of its parts, just like the complex identities that make up this fascinating country¹³⁸.

¹³⁵ *Ibid*, p. 6

¹³⁶ *Ibid*, p.8

¹³⁷ *Ibid*, p. 8

¹³⁸ *Ibid*, p.9

Lieu de mémoire : Que nous dit cette proposition à propos du devoir de mémoire propre à ce noyau de la vie urbaine beyrouthine ? Voici le recensement de tout ce qui est dit à ce sujet dans le texte de Nabil Gholam, Vincent van Duysen et Vladimir Djurovic :

-Dans l'introduction, il est reconnu que les événements de 2005 se sont déroulés dans un espace déjà chargé sur le plan symbolique ;

-Dans la section *Intention and the renewed importance of the historic context*, on affirme qu'il s'agit d'un site possédant une «intense urban memory», que la Place des Martyrs est, historiquement, le «cultural heart of Beirut», et que la remémoration est une composante essentielle d'un «true postwar revival». On parle ensuite du passage de la nostalgie face au passé à sa redynamisation dans le présent. Enfin, on affirme vouloir en faire un lieu de pèlerinage où les générations futures se rendront pour se remémorer l'histoire du Liban ;

-Dans la section *Forum for a new society*, les auteurs reconnaissent que les Libanais sont engagés dans un processus de guérison à l'échelle nationale, et admettent aussi l'existence d'une multitude de mémoires face à l'histoire, mais favorisent l'édification d'une mémoire commune ;

-Dans la section *Memorial Plaza*, les auteurs font la recension des artefacts de l'histoire (les mosquées et les églises, le mausolée de Rafic Hariri, la fosse archéologique où se trouvait l'ancien Petit Sérail) et soulignent leur importance sur le plan symbolique ;

-Il est question de s'inspirer du tracé des anciennes rues de Beyrouth pour l'aménagement de la végétation dans la section *Urban components* ;

-Dans la section *Martyr's Wharf*, on mentionne vouloir recréer l'ambiance des anciens souks dans le nouveau secteur se trouvant sous le Wharf ;

-Dans la section *Landscaping strategy*, on suggère différents usages pour le bassin entourant la Statue des Martyrs, comme par exemple, faire flotter des fleurs et des chandelles sur la surface de l'eau en souvenir des martyrs nationaux ;

-Dans la conclusion, il est question des événements de 2005 et de leur inscription dans le cours de l'histoire libanaise.

De manière générale, cette proposition laisse une grande part à la question de la mémoire. L'épisode de la guerre civile n'est pas occulté, les époques antérieures non plus, et l'on reconnaît l'importance du travail de mémoire et du rôle de la planification urbaine dans ce contexte. Toutefois, il aurait été intéressant de mettre à l'épreuve le principe selon lequel le NMS permettra l'expression des diverses sensibilités libanaises en évoquant des sujets minimalement controversés. Par exemple, s'il a été question de la guerre civile et de sa remémoration, rien ne nous dit de quelle façon elle sera représentée, quels épisodes seront soulignés, qui sera blâmé, qui sera exonéré. Il s'agit-là de questions qui, sans chercher à tout prix à attiser la colère d'un peuple, se veulent rédemptrices d'une guerre civile au cours de laquelle personne n'a eu le temps de se demander, véritablement, qui donc il bombardait et qui le bombardait en retour. Un malaise subsiste ici, le fantôme de questions auxquelles, comme le souligne admirablement Mona Fayad (1996), les Libanais n'ont pas encore répondu :

Nous, Libanais, ne nous regardions pas durant la guerre ; nous n'avions pas conscience de notre façon d'exister dans ce monde. La guerre nous avait submergés et nous louions Dieu de n'avoir pas été tués ou de n'avoir pas tué. Aujourd'hui, nous sommes hantés par le désir de savoir ce qui s'est produit et pourquoi¹³⁹.

C'est de cette façon que s'exprime le devoir de mémoire : en évoquant des questions, en tentant des réponses, en s'immisçant dans le débat, et pas seulement en érigeant des monuments voués au culte pieux du passé. Le projet à l'étude, malgré ses bonnes intentions à ce niveau, demeure insatisfaisant quant à sa capacité de faire de la nouvelle Place des Martyrs un véritable et profond lieu de mémoire. Il en est cependant assez proche ce qui, dans le contexte du concours tel que nous le connaissons maintenant et considérant la nature du projet mené par Solidere, est peut-être en soi un acte remarquable, voire même courageux.

Lieu de rencontre : Voici, à nouveau, un recensement des passages dans le texte qui concernent le rôle de lieu de rencontre propre à la Place des Martyrs :

¹³⁹ Fayad, Mona, *L'autre visage de la culture libanaise après la guerre civile*, p.58

-Dès l'introduction, les événements de la Révolution du Cèdre sont érigés en véritable modèle exprimant la raison d'être de ce lieu. Les auteurs soulignent que le fait de voir un million de personnes réunies à la place pour manifester dépasse tout ce qui avait été dit à propos d'elle jusqu'à maintenant ;

-Dans la section *Intention and the renewed importance of the historic context*, la place est érigée en forum pour une nouvelle société. On signale aussi comment la Place des Martyrs «(...) remains the natural focus point of socio-political life, and the de-facto center of gravity of the whole country». Ensuite, il est mentionné que la place est pensée comme une espace de centralité à tous ses niveaux d'intégration, soit de l'échelle locale à l'échelle globale. On dit aussi que c'est le «gathering point of democratic expression». Enfin, on esquisse le concept de la nouvelle place en stipulant qu'elle s'inspire de la culture libanaise qui, elle, est à la fois complexe et unifiée ;

-Dans la section *Prism*, il est question de la forme du Muntazah qui permet des usages et des interprétations différenciées aptes à répondre aux attentes des diverses composantes de la société libanaise. On fait ensuite de ce lieu la pièce manquante pour réunir le centre-ville. Les auteurs désirent aussi unifier les réseaux de circulation entre le centre et la périphérie pour que la revalorisation ne profite pas exclusivement qu'au NMS. Ce souci est évoqué à deux autres reprises dans la proposition ;

-Dans la section *Forum for a new society*, après avoir fait valoir à nouveau que la place est un forum pour la démocratie, on affirme qu'il est essentiel que la population jouisse d'une grande mobilité pour s'y rendre. Par conséquent, le transport est une composante importante du bon fonctionnement de la place et l'on doit en tenir compte dans sa conception;

-Dans la section *Memorial Plaza*, on affirme que les bornes qui délimitent les secteurs piétonniers sur la place pourront être déplacées lors des manifestations pour accueillir plus de gens.

-Dans la section *Gateway to the world*, les auteurs admettent vouloir donner une image positive à la place aux yeux du monde, en faire un lieu d'attraction pour tous.

-Dans la section *Martyr's Wharf*, il est question du marché à construire près du port et qui, selon les auteurs, «(...) would provide color, diversity and attraction»¹⁴⁰.

¹⁴⁰ *Ibid*, p.8

-Dans la section *Landscaping strategy*, on affirme que l'endroit est «(...) the most important open public gathering point in Beirut (...)»¹⁴¹. De plus, on justifie l'usage de l'eau dans le design en affirmant que celle-ci rappelle, à la fois, la culture méditerranéenne et la culture orientale, toutes deux étant des sources de la culture libanaise.

-La conclusion reprend la plupart des thèmes recensés ici, mais on fait explicitement mention, pour la première fois, des failles qui existent dans la composition de la société libanaise, à savoir celles qui séparent les voisinages, les régions, les sous-cultures et les religions.

Le projet, tel qu'il est présenté par les architectes, se veut un réel lieu de rencontre. Il l'est à ce point qu'on a unifié l'ensemble de la zone à reconstruire pour en faire un immense espace public. Sur ce point, la proposition est exactement à l'opposée de celle soumise par le groupe de Hashim Sarkis. Le NMS est un espace rempli de potentialités, il peut servir à une grande variété d'objectif, et laisse place autant aux activités vernaculaires qu'aux manifestations à l'échelle nationale. Poussée à son paroxysme, l'idée d'espace public rencontre cependant un problème auquel il faudra réfléchir sérieusement. En effet, il apparaît difficile dans ce contexte, tant sur le plan métaphorique que spatial, de penser l'extérieur de l'espace public, d'imaginer ce qui le délimite et qui, d'une certaine façon, en fixe les règles. Comment penser la rencontre autrement, par exemple, ou autour d'autres symboles, comme nous l'avons déjà mentionné ? Dans l'horizon unifié de ce lieu de rencontre intégral, il se peut que les règles explicites de la rencontre deviennent ici carrément implicites, renvoyant à une normativité particulière dont il faudrait trouver les origines, si l'on se fie au reste de la proposition, dans le mouvement de réaffirmation nationaliste de 2005. Y a-t-il vraiment place à autre chose ? La place publique, en ce sens, est aussi – et peut-être surtout – porteuse d'un idéal unique, rien de plus. Ses qualités sont son ouverture et sa capacité à contenir des composantes multiples, mais elle se caractérise aussi par un discours sur sa propre destinée à l'intérieur duquel il est impératif de se reconnaître pour être inclus dans ce lieu.

¹⁴¹ *Ibid*, p.9

4.2.2 Lecture de l'espace



Source : www.solidere.com

Figure 4.7 – Vue d'ensemble du New Martyrs Square (NMS), *N. Gholam & Associés*

Le but de l'exercice qui suit sera bien sûr de mieux comprendre la proposition des architectes, mais nous allons placer d'emblée cette analyse dans une perspective comparative par rapport à la proposition précédente. Il en sera de même lors de la lecture de l'espace de la proposition gagnante au concours. Nous avons évoqué déjà l'importance des projections 3D dans l'évaluation des projets d'architecture, la façon dont elles se dévoilent étant, à ce titre, tout à fait révélatrice de la vision de ses concepteurs. Dans le cas qui nous occupe, l'impression générale qui ressort de la figure 4.7 en est une de calme, de sérénité. La place, désengorgée de la circulation automobile qu'elle devrait vraisemblablement connaître compte tenu de la situation actuelle à Beyrouth, semble être un endroit paisible. Les usagers qui sont illustrés occupent l'ensemble de l'espace et ne semblent pas se diriger vers certains endroits plutôt que d'autres. La place semble intégralement investie par les piétons. Par comparaison, la figure 4.1 de la proposition de Hashim Sarkis et associés ne montrait aucun piéton. Vues l'une à côté de l'autre, ces deux images montrent une place dont la taille semble considérablement différente, celle de Nabil Gholam et associés étant bien plus grande. Pourtant, leur largeur est assez similaire, et s'il n'était pas de l'extension de celle de Nabil Gholam et associés jusqu'au port, les deux auraient pratiquement la même taille. Ce qui fait la différence, donc, c'est surtout la représentation graphique des deux et, en particulier, la prégnance du sol dans les projections 3D. Nous remarquons à ce sujet que sur la figure 4.7 du design de Nabil Gholam et associés, les édifices du pourtour sont transparents, laissant l'impression que le sol de la place s'étend indéfiniment, structurant par-là la présence des bâtiments. Dans la proposition de Hashim Sarkis et associés, il semblait au contraire que les édifices avaient été déposés sur un terrain vierge, au milieu de nulle part. Cette différence, nous l'avons vu, est tout à fait représentative du rôle que joue la place publique dans la conceptualisation des deux groupes d'architectes, les uns y voyant la raison d'être de ce projet, les autres la considérant comme un élément mineur dans leur conception.

Le style architectural de la proposition à l'étude est difficile à déterminer car l'ensemble des édifices, incluant la tour, sont représentés de manière abstraite, sans aucun détail précis quant à leur style. Il ne sont, à toute fin pratique, que d'énormes boîtes monolithiques, ce qui rompt à nouveau avec la proposition précédente où l'on pouvait observer très clairement le détail des constructions. Là où ce projet avait lésiné sur les détails

dans le design de la place en tant que telle, l'autre lui a accordé, quant à elle, toute son attention. Il y a en effet une attention particulière qui a été apportée à la représentation du Muntazah dans le design de Nabil Gholam et associés. On y voit une plaza moderne au style sobre et minimaliste. Elle est ponctuée de repères situés à des distances régulières (outre les bornes lumineuses) et les espaces vides sont nombreux, laissant une impression de monumentalité. Aucune référence historique ou traditionnelle ne transparaît dans l'architecture, tout le design est poli et dépourvu de symboles explicites. À l'extrémité du Muntazah, la tour lumineuse verticale (figure 4.8) montre un design très audacieux.



Source : www.solidere.com

Figure 4.8 – La tour lumineuse verticale, *N. Gholam & Associés*

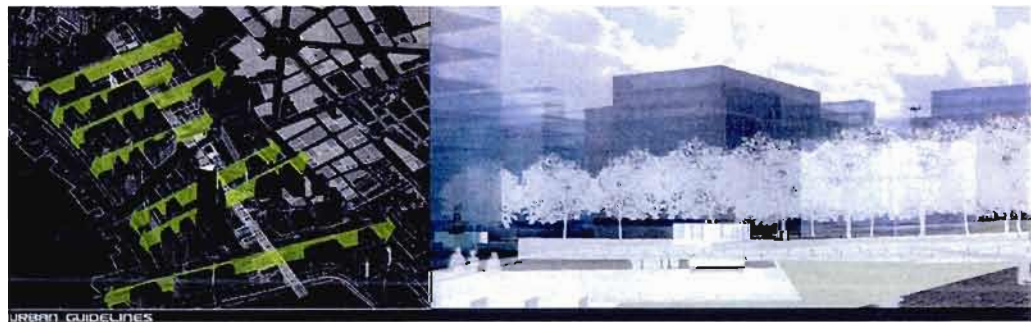
La métaphore de la proue de bateau trouve ici une représentation forte qui mise sur des jeux de volumes et de lumière pour mettre en valeur cette place publique suspendue dans le vide. Généralement, le style pourrait être décrit comme faisant partie de la grande famille du néo-modernisme qui favorise la réinterprétation du Style International.

La lecture (perception visuelle de l'espace)

Quels sont les repères visuels de la place ? Une place aussi grande (figure 4.7) a besoin de repères, d'éléments structurant sa cohérence. Dans ce design, ce sont tout d'abord les arbres disposés en rang le long du Muntazah qui contiennent l'espace, donnent

l'indication que ce qui se trouve à l'intérieur des rangées appartient au domaine public. Les rangées se terminent au pied de la rue Weygand où le Wharf commence à se défaire du sol. D'autres repères importants du design sont les quelques cubes lumineux dispersés à l'ensemble du Muntazah. Ils sont multi-fonctionnels et rappellent entre autres la présence d'une organisation sous-terrainne dans les étages inférieurs de la place. Enfin, nul doute que la Statue des Martyrs, dont on a questionné plus tôt la pertinence de l'avoir placée au centre d'un bassin de réflexion, demeure néanmoins un point de repère important pour la place, le signe distinctif à partir duquel on juge l'aménagement autour. Il s'avère dans ce cas-ci que la statue se trouve dans un espace très dégagé, qu'elle se livre facilement au regard et qu'elle inspire le recueillement. Par ailleurs, le rapport de proportions entre le bassin et la statue, et entre la statue et la tour, semble indiquer que l'on a voulu donner plus de prestance à la place, comme si les symboles devaient être agrandis et occuper une place prépondérante sur le site et dans la ville.

Y a-t-il des «zones grises» sur la place, des endroits «à l'écart» ? Cette place se caractérise surtout par son unité. Elle intègre des composantes multiples en une seule et unique dalle, ce qui fait en sorte qu'il y a peu d'espaces, en apparence, qui se retrouvent hors-circuit. Peut-être pourrait-on cependant questionner le fait que, sur les représentations graphiques de la place, les édifices du pourtour ne sont jamais clairement représentés (voir figure 4.9).



Source : www.solidere.com

Figure 4.9 – Plan de situation : les connexions est-ouest, *N. Gholam & Associés*

Il y a cette idée exprimée de plusieurs façons selon laquelle l'aménagement de la place prime sur celui des édifices, mais a-t-on mesuré l'impact des formes que ceux-ci auront sur l'organisation générale de la place ? Ces zones grises constituent en quelque sorte un non-dit, la représentation fantomatique de quelque chose qui n'a peut-être pas été assumé par les architectes. L'information qui nous échappe à cet effet consiste à savoir qui siègera dans ces édifices et comment ils le feront ? Le détail n'est pas banal car il s'agit-là des premières loges donnant sur la place publique la plus importante de la ville. Y aura-t-il des églises ? Des édifices gouvernementaux ? Des sièges sociaux d'entreprises ? Depuis les projections 3D jusqu'à la réalité disparaîtra inévitablement ce vide dont la représentation translucide ne sert qu'à mettre en valeur autre chose que lui-même, ce qui devrait transformer, par le fait même, l'apparence du site au complet.

Par où et comment les gens accèdent-ils à la place ? Il s'agit d'une place conçue pour la circulation piétonnière avant tout. Ceci se confirme par la configuration des tracés au sol. En effet, s'il existe des trajets et des «corridors» de circulation, l'ensemble de la place est franchissable à pied, et ce, dans toutes les directions et à tous les rythmes possibles. Ainsi, les piétons arrivent à la place par l'une des 17 entrées menant à celle-ci (figure 4.9) et sont libres de se déplacer en ne rencontrant que très peu d'obstacles. Fait à noter, il apparaît que les trajets qui sillonnent la place ont été pensés dans une perspective nord-sud plutôt que est-ouest. Il semble en être ainsi puisque la succession des composantes de la place fait du trajet nord-sud une expérience bien plus complexe, une sorte de récit avec un début au cœur de la ville et une fin en surplomb de la mer. Enfin, comparativement à l'aménagement de Hashim Sarkis et associés, celui-ci accorde une place moins prépondérante à la circulation automobile, ce qui devrait assurément rendre l'expérience plus agréable pour les usagers de la place.

La place a-t-elle l'air grande lorsqu'on s'y trouve ? La figure 4.10 est très claire à ce sujet, l'usager sur le NMS se trouve dans un endroit énorme et certainement en rupture avec le tissu urbain très serré qui caractérise la ville autour. Et c'est là que ce design rend compte le plus clairement de son sous-texte : il s'agit d'une place à la fois monumentale et assez

grande pour qu'il y règne le calme. Tous les éléments sont distancés et il est possible de voir très loin dans toutes les directions.



Source : www.solidere.com

Figure 4.10 – Au cœur de la Place des Martyrs, N. Gholam & Associés

La forme (l'aspect « immobile » de la place, perçue depuis les airs, en surplomb)

Quelle est l'homogénéité interne de la place, comment est-elle ponctuée ? La figure 12 révèle quelque chose de très intéressant par rapport à ce design : nous observons que le pourtour de la place, suivant les formes actuelles de ses rues et de ses lots, est plutôt irrégulier. Les façades ne sont pas rigoureusement alignées, la partie nord-est suit une tangente qui la fait dévier vers l'extérieur et les lots ne sont pas identiques d'un côté et de l'autre de la place. Pourtant, le Muntazah, quant à lui, est parfaitement droit. Or, nous savons que la Place des Martyrs originale n'était pas, quant à elle, parfaitement alignée de la sorte, ce qui révèle une certaine rigidité de la part des architectes qui font échoir cette nouvelle place sur un terrain dont elle ne semble pas tenir compte, comme si l'on voulait signifier qu'il n'y a rien d'égal en importance ici que cette place.



Source : www.solidere.com

Figure 4.11 – Plan de masse du NMS, N. Gholam & Associés

La «boîte spatiale» est elle facilement lisible ? Oui. Toujours selon la figure 12, nous sommes en mesure d'identifier clairement les ouvertures et les fermetures de cette place en forme de croix. Or, nous ne pouvons plus parler d'une boîte spatiale à partir de la rue Weygand, c'est-à-dire là où la place se détache du sol. Il y a là une continuité par rapport au Memorial Plaza, mais la structure devient indépendante du sol et devient elle même une paroi qui structure l'espace s'ouvrant sous elle. Sur le plan de la rhétorique, donc, la place se poursuit jusqu'à cet endroit là et se transforme en quelque chose d'autre qui rappelle la prégnance du rôle de cet espace commun. Le rapport entre les deux parties se décline dans les positions de l'observateur (le Wharf) et de l'observé (le Memorial Plaza).

Comment est conçu l'éclairage ? De manière générale, l'éclairage est très près du sol sur l'ensemble de la proposition (voir figure 4.12). Sobre et discret, il s'accorde à l'esthétique générale de la place et met en valeur les monuments.



Source : www.solidere.com

Figure 4.12 – Le NMS, vue d'ensemble, *N. Gholam & Associés*

Quels sont les éléments attrayants sur la place ? Sans avoir illustré très précisément quel serait le mobilier urbain, il semble que la place soit généralement un lieu attrayant. Les arbres y sont nombreux, les points de vue sur le port et la montagne peuvent susciter l'intérêt et l'endroit semble relativement calme. De plus, il y a les étages sous-terrains qui pourraient constituer, selon les activités disponibles, un centre d'intérêt digne de mention. La création d'un musée national, par exemple, ferait de la Place des Martyrs une destination incontournable pour tous les touristes visitant la région.

Quels sont les éléments répulsifs de la place ? Il apparaît difficile de désigner quoi que ce soit qui pourrait constituer, à proprement parler, une raison pour laquelle on voudrait

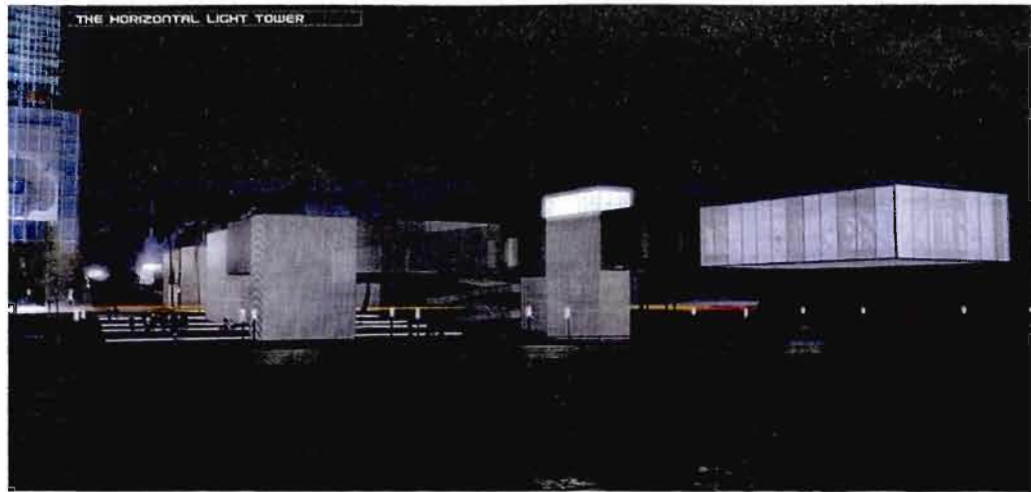
éviter le NMS. Tout est conçu pour offrir une expérience agréable et paisible, et rien, sur le plan symbolique, n'est réellement choquant ou controversé.

Le vécu

De quelle type de centralité s'agit-il ? Nous pourrions dire, à nouveau, que l'ensemble du Muntazah est un lieu de rassemblement qui se veut monumental. Les Libanais s'y rendraient certainement lors des grandes occasions, et c'est d'abord en fonction de celles-ci qu'elle semble avoir été conçue. La section se trouvant près du port est, quant à elle, destinée à accueillir les marchés publics et les commerces. C'est probablement là que se trouveront également les services destinés aux nouveaux habitants du centre-ville, comme les épiceries et les cafés, par exemple. On pourrait ajouter à ce sujet que les architectes semblent avoir balayé sous le tapis les activités quotidiennes pour ne laisser à la vue – sur le Muntazah – que l'aspect monumental de la place. Enfin, la composition de l'activité sur l'ensemble de la place dépendra fortement de celle dans les édifices du pourtour, un point sur lequel la proposition et les plans restent cependant nébuleux.

Qu'est-ce qui se fait directement à l'extérieur de la place et qui est complémentaire à l'activité de celle-ci ? Sur le plan de la rhétorique, cette place est en relation avec la Place de l'Étoile située tout près à l'ouest. Alors que la dernière symbolise historiquement le pouvoir étatique, le nouveau NMS semble exprimer, à l'intérieur des repères fixés par le monumentalisme, le pouvoir dévolu aux foules. Elles s'inscrivent l'une et l'autre dans un rapport qui évolue selon le temps et qui peut aller, selon les événements, de la confrontation à la collaboration. Le design de Hashim Sarkis et associés, comparativement à celui-ci, semblait avoir renoncé à donner à la Place des Martyrs la tâche de contrebalancer le pouvoir étatique de la Place de l'Étoile.

Comment se déploie l'activité selon les heures de la journée ? Le NWS est une place de déambulation. On peut y prendre une marche, visiter ses quelques attraits et s'y reposer. En ce sens, elle sera peut-être une place fréquentée essentiellement le soir, comme l'est déjà la corniche de Beyrouth. Les figures 4.12 et 4.13 montrent effectivement qu'il s'agit d'un endroit attrayant le soir venu.



Source : www.solidere.com

Figure 4.13 – La tour lumineuse horizontale, vue de nuit, *N. Gholam & Associés*

4.2.3 Conclusion : l'espace nivelé

La proposition architecturale de Nabil Gholam, Vincent van Duysen et Vladimir Djurovic est diamétralement opposée à celle de Hashim Sarkis, Mark Dwyer, Evy Pappas et Pars Kibarar. Tant l'interprétation des enjeux de la place que la traduction effective de cette vision en un aménagement urbain suivent des lignes qui divergent considérablement. Le parti pris dans la dernière proposition consiste à reconduire l'enthousiasme manifesté au cours du printemps 2005 et à ériger un projet qui se calque sur le souhait d'*unir* la culture libanaise. Cette unité, au niveau de l'aménagement, passe par l'aplanissement et l'agrandissement du terrain de la rencontre. L'importance de la place publique est poussée ici à son paroxysme en se détachant du sol naturel sur lequel elle est posée. La connexion entre la place et la ville autour d'elle est exemplaire, tout autant que les monuments autour desquels est prévue la rencontre, sont suffisamment consensuels pour rallier les composantes les plus diverses de la société libanaise. Il s'agit donc d'une place qui *unit* admirablement. Seulement, si nous disons qu'il s'agit, à tous les degrés d'analyse, d'un espace «nivelé», c'est-à-dire parfaitement aplani symboliquement, c'est qu'on a forcément bouché ses porosités et écrêté ses aspérités. Dans la nature, l'érosion crée un effet semblable. Dans le cas de cette proposition architecturale, il semble que ce soit, à la fois, le poids de l'histoire et celui des

pas des manifestants du 14 mars 2005 qui se sont chargés de niveler le terrain de la rencontre. Le calcul des architectes, nous l'avons dit, consiste à enrichir l'unité de la culture libanaise par la somme de sa diversité. Il manque à cette équation, selon notre critique, des porosités et des aspérités. En creux se trouve, bétonnées, des réflexions critiques sur l'héritage de la guerre civile, la reconsidération des aspects troubles de ce conflit et des conséquences à long terme de son omniprésence dans la mémoire collective libanaise. En surface se trouvent, dissipés, les symboles du confessionnalisme qui structurent pourtant le rapport à la nation de la majorité des Libanais. La place publique qu'a conçue ce groupe d'architecte est transparente et ouverte, mais c'est dans cette transparence qu'ils ont aussi érigé des règles implicites plus strictes qu'elles n'apparaissent au premier regard, du moins en est-il ainsi dans le discours qu'ils soutiennent.

4.3. Premier prix : Antonis Noukakis, Vasiliki Agorastidou, Lito Ioannidou, Bouki Babaou-Nounaki

Nous en sommes donc rendus à l'analyse du projet gagnant du concours, le seul parmi les trois récipiendaires dont l'équipe professionnelle ne compte aucun Libanais d'origine. Cette situation se fait sentir dans l'ensemble de la proposition par une prise de position à la fois plus abstraite par rapport aux enjeux sociaux soulevés et, également, très technique dans l'ensemble. Cette distance n'est pas étrangère au fait que l'équipe soit entièrement grecque car, comme l'indique la première phrase de la proposition, il s'agit d'une proposition qui a été conçue à partir de la description des enjeux fournie par Solidere dans le cadre du concours : «The proposal occurs from the reading of the city described at the first stage of the competition»¹⁴². Pourtant, cela n'a pas empêché l'équipe de présenter la proposition qui, selon le jury au concours, offre la meilleure solution pour reconstruire la Place des Martyrs. Voici ce qu'ils en ont dit à l'issue des délibérations:

The winning design provides a robust and convincing proposition for a redefined Martyrs' Square. The scheme defines four clearly differentiated sections of the grand axis, each being responsive and attuned to the subtle characteristics of the corresponding context. Importantly, the project offers a clear symbolic

¹⁴² Antonis Nounakis and Partners, ia+s architecture and Design, *Sans titre*, p.1

organization of the spaces along the axis, as well as an intelligent and varied array of commercial, retail, residential and civic structures that define a consolidated urban field around the square and axis.

The project makes a strong linkage to the waterfront, offering a unique incorporation of the harbour back into the site, with the creation of the 'Sea Square'. The scheme as a whole proposes a continuously accessible pedestrian route, uninterrupted by vehicular traffic, from Rue Emir Bechir down to the waterfront. It also shifts traffic to one side only at Martyr's Square, physically meshing the square to the urban fabric along the western edge. This significantly enhances the social and public functions of the space in light of recent events and it allows for a range of participations and engagements within this important civic domain. The landscaping proposal gives physical definition to the immediate zone around the Martyrs' statue, but it also allows the space to expand and be reconfigured for larger scale events. It successfully incorporates the new burial grounds for Rafic Hariri and associates.

This project was the most successful of all the finalists in giving a comprehensive design to the whole dimension of the competition. It creates an imaginative and feasible project that will offer a profound new urban order to this important sector, one which can accommodate and support the aspirations and demands of a proud community¹⁴³.

4.3.1 Analyse de discours

La caractéristique majeure de cette proposition est la création de quatre zones distinctes à l'intérieur de l'espace à reconstruire. Ces secteurs, bien qu'ils soient appelés à s'articuler les uns aux autres, sont voués à des activités différentes et se distinguent également sur le plan architectonique. La proposition précédente présentait aussi des secteurs différenciés, mais la primauté était accordée à l'unité qui liait l'ensemble. Dans le cas de la proposition gagnante, c'est plutôt l'inverse qui se manifeste : chaque secteur est présenté comme une cellule distincte, ce qui se traduit d'ailleurs par une définition très concise de chacun d'eux, une qualité qui faisait défaut à la proposition précédente. Il existe néanmoins une unité conceptuelle qui lie l'ensemble du projet gagnant, mais le concept autour duquel est construite la proposition est, en soi, le témoignage de la fragilité de sa constitution en tant que totalité :

¹⁴³ Solidere, *Martyr's square Grand Axis International Design Competition*, Solidere Quarterly, Avril-juin 2005, p.3

The project is based on the idea of a «fissure» on the city surface along the axis of Rue Bechara El Khoury and Rue de Damas that descends to reveal the historical layers of the city. The fissure transforms from an element of division into an element of unification¹⁴⁴.

La notion de «fissure» n'est pas sans rappeler qu'il s'agit-là d'une zone sensible dans la ville, un pli à la limite de tous les secteurs de Beyrouth et au fond duquel se trouve, potentiellement, la brèche dans la constitution de l'édifice national libanais. Une «fissure», donc, est vraisemblablement l'évocation de l'existence d'un point faible. En ce sens, cette proposition fait une avancée significative par rapport aux deux autres précédentes en évoquant, pour la première fois, la fragilité de ce lieu qui n'est pas que le dépôt innocent de tous les espoirs libanais. C'est aussi, à juste titre, le lieu où s'exprime, par la négative, des sensibilités complexes et, à certains égards, incompatibles les unes avec les autres. Faut-il pour autant s'en remettre à cette triste constatation pour baisser les bras devant le défi posé, abdiquer alors qu'évoquer cette réalité se veut avant tout un geste rédempteur permettant de faire avancer la question mémorielle ? Évidemment pas, et c'est pour cette raison que les auteurs de cette proposition partent du lieu de division, en creux, pour ensuite le transformer en un lieu de rassemblement. L'image, aussi forte soit-elle, n'est cependant en rien égale à ce que la proposition nous présente ensuite comme étant l'essentiel de son programme, c'est-à-dire le morcellement du projet en quatre unités distinctes. La fissure, en ce sens, est une idée forte qui peine à transparaître dans le reste de la proposition tellement les éléments sont présentés de manière distincte. Seule reste claire, dans le design proposé, la transposition morphologique du concept de fissure : dans la séquence des nouveaux secteurs distincts se forme en effet, depuis le sud jusqu'au niveau du port, une longue faille qui s'enfonce dans la ville. Un des quatre secteurs se nomme d'ailleurs, à cet effet, le «Trench» (la tranchée), un nom qui évoque ce mouvement d'enfoncement au cœur de la ville.

Avant de décrire plus en détails ces quatre secteurs, notons comment ce design se structure de manière diamétralement opposée par rapport au projet précédent. Tandis que celui-ci faisait le choix d'unifier l'espace et de le détacher du sol naturel en y parvenant, le projet gagnant subdivise l'espace et enfonce ses composantes distinctes dans les dédales

¹⁴⁴ *Ibid*, p.1

sous-terrains de la ville. Une différence s'affirme parallèlement au niveau du ton employé dans la proposition. Si le projet précédent se voulait un puissant énoncé quant à la destinée de la ville et, réciproquement, du Liban tout entier, la proposition à l'étude est beaucoup plus humble, réduisant au strict minimum ses commentaires sur les enjeux symboliques de la place, et posant délicatement les pierres de la reconstruction sur un terrain dont on reconnaît l'instabilité. S'agit-il encore-là d'une différence liée strictement au fait que les architectes ne sont pas libanais, ou bien n'y a-t-il pas là, au fond, une cohérence complète entre le fond et la forme de la proposition, un discours et un design qui se trouvent tous les deux sous le signe de l'humilité ? Si nous admettons cette hypothèse, il faudra reconnaître la grande lucidité des architectes face aux enjeux soulevés et admettre que leur proposition est l'égale d'une problématique mémorielle et symbolique qui est loin d'être résolue. Cependant, si cette humilité vient à constituer la caractéristique principale de leur projet, n'est-elle pas également un aveu d'impuissance concernant l'architecture, son incapacité, malgré toute sa bonne volonté, à structurer un tant soit peu le rapport d'un peuple face à son histoire problématique ? Il est, en effet, significatif de constater comment la division de la Place des Martyrs et du Grand Axe en quatre espaces distincts semble envoyer le message que l'espace unifié que fut autrefois ce secteur ne peut pas être restitué, et qu'il est préférable de le morceler et de régénérer, de manière indépendante, chacune de ces entités, comme le nouveau «Sea square» – dont on parlera plus loin – qui devient ici, selon les auteurs, «(...) the landmark of contemporary Beirut»¹⁴⁵. Ainsi, les architectes veulent-ils substituer à la Place des Martyrs une nouvelle place qui deviendrait le point de repère de Beyrouth, son nouveau centre symbolique ? N'y a-t-il pas là quelque chose qui ressemble à une abdication face au défi posé dans le cadre du concours, ou encore à une subtile tentative de faire *tabula rasa*, sur le plan symbolique, de l'ancienne Place des Martyrs ? Pour répondre à toutes ces questions, nous allons maintenant examiner en détail les différents aspects de la proposition.

Ainsi, nous l'avons dit déjà, le design est constitué de quatre secteurs se succédant le long de l'axe sud-nord du Grand Axe. Les éléments sont dotés de caractères qui sont autant d'évocations, selon les architectes, d'émotions et d'ambiances distinctes, comme en fait foi la liste suivante:

¹⁴⁵ *Ibid*, p.6

"Threshold" : intensity, contemporary city, city life, communication, information.

"Memorial Void" : reflection, pause, but also tension, protest.

"Trench" : tranquility, history, common past.

"Gateway to the sea" : reverie, recreation, journey¹⁴⁶.

Le premier de ces secteurs se veut, comme le dit son nom (le «Threshold») le seuil à partir duquel on pénètre dans la fissure. Situé dans la partie sud du site, il s'agit d'un espace transitoire caractérisé par l'intensité de son activité – les auteurs emploient souvent le terme «communication» – et la perméabilité de ses édifices au niveau du sol. Sur le plan architectural, il est question de doter le secteur de formes poreuses et liquéfiées permettant de relier entre elles les espaces publics limitrophes, soit la Place Debass située à une rue de distance à l'est, la Place des Martyrs au sud et le City Center Block situé quelques rues à l'ouest. Cette description rappelle, à certains égards, la proposition de Hashim Sarkis et associés. La relation qu'entretient le Threshold avec la Place des Martyrs, et donc son intégration dans l'ensemble de l'espace à reconstruire, n'est visiblement pas plus importante que les liens qui le relient au reste de la ville, ce qui en fait un espace clairement distinct des trois autres qui seront évoqués subséquemment. Sur le plan symbolique, le Threshold évoque le présent et surtout l'avenir de la ville, comme en témoigne ce passage :

The buildings have a different morphological expression from the rest of the project, in order to indicate a new perception for contemporary life through information technology¹⁴⁷.

Ce secteur, en surplomb sur le reste du projet, ne participe pas en tant que tel à la question mémorielle. Il en est, à proprement parler, exclu. C'est notamment pour cette raison qu'on en fait le berceau des technologies de pointe, symboles de l'avenir. À l'opposé, le secteur suivant (le «Memorial Void») est décrit comme étant, pour sa part, le lieu d'expression du *passé récent* («recent past»). La transition entre les deux secteurs et l'entrée définitive à l'intérieur de la fissure est signifiée par une vaste surface d'eau qui se déverse dans un bassin inférieur, lui-même situé au niveau de la Place des Martyrs. Celle-ci, incluse

¹⁴⁶ *Ibid*, p.2

¹⁴⁷ *Ibid*, p.3

dans le design comme élément central du Memorial Void, se voit traitée de la manière suivante dans la proposition écrite:

Descending along the fissure we meet the space of the recent past, the Martyrs' Square. An open public space designed on the traces of the old square as a gathering place. It is a place of memory and nostalgia but also, after the recent facts and events taking place there, it is a place of symbolic (and actual) tension of great significance for the collective memory of the city¹⁴⁸.

Plusieurs éléments sont à retenir du dernier passage. Tout d'abord, notons que sur le plan architectural, la proposition consiste à reprendre la forme originale de la Place des Martyrs, une position unique parmi les trois projets étudiés. Il semble que ce choix soit commandé par la logique même du Memorial Void qui se veut un espace à la fois distinct de l'ensemble du projet – et donc relativement petit – mais qui est, en même temps, dédié uniquement à la question mémorielle, ce qui justifie le fait de conserver la taille originale de la place. Mais puisqu'il s'agit d'une place dédiée à la mémoire, que dit-on au juste du passé, et d'abord, de quel passé parlons-nous ? Contrairement à la proposition précédente qui ne voulait plus que la nouvelle Place des Martyrs soit synonyme de nostalgie par rapport au passé lointain – entendu par là, l'avant-guerre –, ce projet admet et accepte la dimension nostalgique de la place, ce qui n'est pas étranger au fait d'avoir conservé la taille originale de la place. Mais s'ajoute à cette dimension de la problématique mémorielle les questions explosives soulevées lors des événements de 2005. À ce sujet, cependant, les architectes restent nébuleux : s'ils évoquent les tensions soulevées par ces événements, ils ne spécifient pas à quelles tensions ils font référence. S'agit-il des divergences d'opinion quant à la présence de la Syrie au Liban, des tensions interconfessionnelles, du rapport à la guerre civile, de la légitimité du Hezbollah ? Ou peut-être s'agit-il de tout cela en même temps ? Nous n'en savons pas grand chose, sinon que les architectes reconnaissent que le pourtour de la place est le lieu où plusieurs « (...) places of worship of different sects coexist »¹⁴⁹ et qu'ils font de la place le siège de la protestation, ce qui fait sans aucun doute référence à la manifestation du 14 mars 2005. Autrement, il est question de la Statue des Martyrs dans un passage n'ajoutant rien à l'énoncé du contenu de la discorde tel qu'en résulte la *tension* dont

¹⁴⁸ *Ibid*, p.3

¹⁴⁹ *Ibid*, p.3

les architectes nous font part : «The Martyr's Statue in the center of the square signifies the memorial void.»¹⁵⁰ De quel vide («void») parle-t-on ici ? Du vide créé par la guerre civile, celui du trou dans la mémoire collective de l'après-guerre, celui symbolisant la fin de l'âge d'or de Beyrouth ? Par cette critique, nous ne cherchons pas à dire qu'il faut absolument tout nommer, tout identifier, tout classer dans les filières de la mémoire, et nous pourrions même ajouter que le symbole de la statue est déjà assez évocateur en soi qu'il n'est nullement nécessaire d'en dire plus. Il apparaît même tout à fait intéressant de laisser flotter un certain mystère autour de la signification précise des monuments, ce qui enrichit et complexifie le sens dont ils sont investis. Mais il n'en demeure pas moins que la proposition gagnante traite de manière si abstraite les enjeux symboliques qu'on n'y voit pas vraiment, ou si peu, où elle se situe par rapport à ceux-ci. Il était bienvenu dans ce concours d'aborder les enjeux de la mémoire et d'y apporter des réponses, voire des solutions. Ici, nous avons une proposition qui consacre un quart de l'espace à reconstruire à la mémoire, qui maintient la forme originale de la Place des Martyrs, et qui dote en plus le Memorial Void d'un jardin d'agrumes en souvenir du jardin du Petit Sérail et en plus de faire du mausolée de Rafic Hariri un endroit calme et propice au recueillement. Aussi bien dire, si l'on s'en tient uniquement à l'analyse du texte, que la proposition ne développe que très minimalement cette question. Qui plus est, c'est plutôt dans l'inscription du Memorial Void – qui s'appelle avec justesse un «vide mémoriel» – dans l'ensemble de la proposition que nous allons interpréter le discours qui est tenu sur la mémoire et le sort qui est réservé à la Place des Martyrs quant à son rôle de lieu de rencontre. À ce sujet, le passage de la proposition écrite concernant le Memorial Void ne dit à propos du lieu de rencontre que deux choses, cependant bien importantes : que la place est le lieu où tous les cultes se rencontrent, et où les tensions peuvent se manifester. Les architectes semblent avoir, à ce sujet, peu d'emprise sur la destinée de cette place, ce qui les pousse à ne pas en dire davantage.

De l'évocation du *passé récent*, nous passons à celle du *passé ancien* en empruntant, à partir du Memorial Void, un tunnel qui nous mène dans le *Trench* en traversant tout d'abord le Musée d'archéologie. Dans cette enclave située sous le niveau de la ville se trouvent, en premier lieu, les vestiges archéologiques retrouvés lors de la démolition des édifices et de

¹⁵⁰ *Ibid*, p.3

l'excavation du sol dans les années 1990. S'y trouvent, en plus, un musée et une bibliothèque. Les références aux épisodes historiques de la ville contenues dans cette partie de la proposition écrite sont nombreuses : il est question de la période ottomane et du mandat français en lien avec le Petit Sérail, de l'époque phénicienne, des vestiges médiévaux et des restes du Decumanus romain. L'esprit de ce lieu d'exposition et d'éducation sert une lecture de l'histoire qui ne discrimine aucune période historique et qui se veut consensuelle, comme le montre la phrase suivante : «The layers of the ancient city reveal a common history»¹⁵¹. La relation entre le Trench et le Memorial Void, et donc entre le *passé ancien* et le *passé récent*, est caractérisée par la scission. Comment interpréter autrement un design qui relie l'espace consacré à l'exercice de la démocratie à celui dédié à l'histoire de la ville par un tunnel ? La fissure, dans son ensemble, n'est pas une longue ouverture dans le cœur de la ville, mais bien une série de vases reliés entre eux par le fond et contenant des symboles différents. Or, pourquoi, pourrions-nous demander, le passé est-il ainsi scindé en deux entre une partie considérée comme muséale (ancienne) et une partie récente qui est sujette à la négociation, à la contestation ? Surtout que dans l'ensemble, il n'y a, entre les deux, aucune mention concernant ce qui sépare, dans le temps, le *passé ancien* et le *passé récent*, soit l'épisode de la guerre civile. Il ne subsiste que deux lieux qui présentent l'histoire de manière très différente, l'un étant, selon les auteurs, un lieu de débat, et l'autre, un lieu de tranquillité.

Nous arrivons finalement à la description du dernier des quatre secteurs du projet. Situé entre les ruines et le bord de mer – dont la connexion est permise par la transformation de la rue de Trieste en un pont –, le «Gateway to the Sea» est en fait constitué de deux parcs thématiques et d'une toute nouvelle place publique, le «Sea Square». Espace ludique avant tout, le Gateway to the Sea utilise une métaphore similaire à la proposition précédente, où l'extrémité nord de la place était présentée comme un «Gateway to the world». Malgré la ressemblance, les deux propositions sont cependant très différentes à ce sujet. Dans le projet de Nabil Gholam, Vincent Van Duysen et Vladimir Djurovic, la métaphore faisait référence à la forme du Muntazah qui s'érige comme la proue d'un navire, et qui symbolise l'espoir de cette ville voguant vers l'avenir. Dans la proposition gagnante, le Gateway to the Sea est une évocation de l'aspect féerique du monde marin dont les

¹⁵¹ *Ibid*, p.4

architectes se sont inspirés pour créer un espace dédié au spectacle, au divertissement et à la détente. De cette façon, nous disent les auteurs, «The Phoenician Port is reinvented»¹⁵², le bord de mer redevient à nouveau le centre névralgique de ce secteur. Aux deux extrémités est et ouest du Gateway to the Sea se trouvent des parcs thématiques consacrés à la nature (Earth Park) et à la mer (Sea Park). Au centre, le Sea Square, qui se situe directement dans l'axe du site, est formé autour d'un bassin d'eau carré au centre duquel se trouve une plate-forme pouvant servir de scène. Les auteurs disent ceci de cette place : «We consider the Sea Square to be a strong gesture characterizing the proposal. It corresponds to a series of notional, symbolic and functional contents.»¹⁵³

Nous retrouvons dans ce passage un problème récurrent dans l'ensemble de la proposition. S'il ne fait aucun doute que la création d'une nouvelle place publique dans le cadre du concours constitue un élément important de la proposition de ces architectes, une lecture approfondie du texte à l'étude ne nous laisse que très peu d'indices quant au sens donné à ce choix. Les auteurs évoquent ici la symbolique de ce lieu, mais omettent de dire de quoi il s'agit vraiment. Il en ressort une idée somme toute intéressante, mais qui s'essouffle rapidement quand vient le temps de dévoiler son programme idéologique et théorique. Fait à noter, la proposition écrite, bien qu'elle soit aussi longue que les deux autres à l'étude, comporte une section de détails techniques qui est considérablement plus volumineuse que celle des autres, d'où une description du projet plus courte et plus abstraite. Le sens donné aux lieux, donc, revient en grande partie à l'interprétation qu'on peut en faire à l'analyse. Dans le cas de Sea Square, nous l'avons dit plus tôt, le plus important est peut-être qu'on en ait fait le nouveau centre du projet – toujours selon les auteurs –, et qu'il entraîne un reconsidération de ces lieux dans une logique moins politisée et plus ludique. Cette transformation ne s'effectue pas intégralement cependant, les cloisons qui délimitent les quatre espaces ayant, à cet effet, la qualité de créer plusieurs facettes au projet. Mais d'où vient cette idée de cloisonner cet espace qui représente l'unité du peuple libanais ? La question peut sembler impertinante si on la considère du seul point de vue urbanistique car la proposition gagnante a ceci d'intéressant qu'elle rehausse des espaces qui, pris séparément,

¹⁵² *Ibid*, p.5

¹⁵³ *Ibid*, p.6

semblent mieux adaptés à leur morphologie spécifique. Le Sea Square, par exemple, constitue probablement la façon la plus intéressante de rehausser l'expérience entre le port et la ville. Il devient un espace autonome qui gagnera à être fréquenté massivement et dont on pourra faire un haut-lieu de la culture libanaise. Cependant, sur le plan symbolique, l'ensemble de la proposition envoie le message que le bon fonctionnement de chacune de ces quatre entités est rendu possible dans la mesure où elles ont été pensée séparément, et que c'est dans des logiques closes que fonctionnent les entités constitutives de la société libanaise. Cette équation n'est pas sans rappeler comment, depuis la fin de la guerre civile, des poches d'urbanité et des nouveaux centres de sociabilité se sont effectivement constitués dans des régions à forte cohésion culturelle et confessionnelle à Beyrouth et ailleurs au Liban. C'est le cas, par exemple, des quartiers chrétiens comme Achrafieh qui se ne trouve pas très loin du centre-ville, dans l'est. Le centre commercial ABC est possiblement le lieu le plus dynamique de ce secteur, et ses heures de fermeture tardives en font un lieu fréquenté par les jeunes jusqu'à très tard dans la nuit. Une situation similaire prévaut dans Hamra, à l'ouest. Or, dans le cas qui nous occupe, le sens donné à la Place des Martyrs et à ses alentours devrait dicter une attitude contraire selon laquelle l'unité du lieu est le dénominateur commun de tous ceux voulant y prendre part. La compartimentation du lieu devient ici synonyme d'une réduction concomitante de la capacité expressive de chacun des espaces à une gamme d'émotions restreinte, contrôlée et commandée par la vocation de chacun d'eux. La palette des sensations propres à chaque secteur est d'ailleurs une donnée appuyée à plusieurs endroits dans la proposition écrite, comme dans cet extrait : «We transit from the *intensity* of the *Threshold* to the *reflection* of the Memorial Void, the *tranquility* of the Trench and the *reverie* of the Gateway to the Sea»¹⁵⁴.

Il est intéressant de rappeler qu'en définitive, toutes ces sensations ne sont pas incompatibles entre elles, et qu'elles peuvent très bien se marier dans un espace commun. Leur assigner une place, c'est peut-être maximiser leur épanouissement en chacune d'elle, mais c'est aussi rompre avec la symbolique de l'unité comme moteur du processus de reconstruction depuis la fin de la guerre civile. Peut-on dire pour autant que les architectes cherchent volontairement à se détourner de ce projet rassembleur et qu'ils participent en toute

¹⁵⁴ *Ibid*, p.7

conscience de cause à la reconduction, sur le plan symbolique, d'une fragmentation propre à la logique milicienne ? Ce serait-là une accusation exagérée compte tenu de l'effort fourni pour donner à ce projet un lieu propice à la rencontre et, même, par l'énonciation sans équivoque d'une donnée absente des autres proposition, soit l'existence des dissensions au sein de la société libanaise. Il n'en demeure pas moins, cependant, qu'il n'existe aucun mot pour nommer l'ensemble de cette proposition, comme on a pu le faire avec les deux autres cas à l'étude (le Maidan, le Muntazah), si ce n'est que par le nom *Fissure*, qui traduit non pas l'aspect transcendant du projet, mais bien le contexte morphologique dans lequel se juxtaposent les quatre lieux. Même l'architecture se veut, avant tout, conséquente des besoins de la section dans laquelle les édifices se trouvent, ce qui fait en sorte qu'il n'y a pas d'unité architecturale dans l'ensemble de la proposition :

It is obvious that the character of each of the four distinct places is reflected not only in the configuration of open spaces but also in the use of the building articulating them¹⁵⁵.

Enfin, la qualité de chaque espace est à juger séparément, ce qui place le projet dans son ensemble hors de portée d'une analyse visant à qualifier ses grandes orientations, ses priorités, son sens. Pour se faire, il faut, à tout coup, reconnaître comment une des quatre sections peut répondre à tel ou tel enjeu, et ainsi de suite jusqu'à la possibilité de répondre en vase clos à *tous* les enjeux, ce qui confère au projet une aura d'inviolabilité, pour reprendre les termes que nous avons utilisés plus tôt. C'est en ce sens, donc, qu'il faut maintenir, sur un autre front, la critique selon laquelle ces quatre réponses à une seule question permettent peut-être de gérer la mixité des enjeux, mais ne possèdent rien de transcendant qui préside, sur le plan symbolique, à la destinée de la société libanaise.

Lieu de mémoire : Que nous dit cette proposition concernant le devoir de mémoire propre à l'édification de ce noyau de la vie urbaine beyrouthine ?

¹⁵⁵ *Ibid*, p.7

-Dans la section *The concept*, il est mentionné que la fissure révèle les couches historiques de la ville. De même, dans *The Threshold*, cet espace est présenté comme un lieu d'histoire et de mémoire ;

-Dans *The Memorial Void*, les auteurs associent la Place des Martyrs à l'histoire récente, possiblement celle de l'après-guerre civile et des événements de 2005. On fait référence également au Petit Sérail ;

-La sous-section *Memorial* contient un passage qui stipule que le mausolée devrait être un lieu de recueillement et de remémoration ;

-Dans *The Trench*, il est mentionné que le sous-sol de la ville révèle une histoire commune. Il est ensuite question des vestiges du passé parmi lesquels sont mentionnés le château médiéval, les ruines romaines, le port phénicien ;

-Dans *Urban Greenery*, les auteurs affirment ceci : «The tree rows contribute to square and streetscaping, emphasizing the main promenade along the axis, referring to the old memories»¹⁵⁶. Il n'est pas expliqué, cependant, à quoi ces «old memories» font référence.

Si l'on compare la question mémorielle dans les trois proposition étudiées, il est bien évident qu'elle est ici particulièrement sous-développée. Il ne s'agit pas cependant de dire pour autant que le design n'est pas propice à la mémorisation, mais seulement que le texte donne peu d'indications à cet égard. Il ressort quand même de cette question quelques pistes de réflexion intéressantes : tout d'abord, le passé est associé à l'enfouissement, à ce qui se situe sous le niveau du sol. La fissure qui se creuse jusqu'à la mer révèle les traces du passé, et le passage en cascade entre la Place des Martyrs et le site archéologique est signifié, sur le plan de l'organisation spatiale, par le passage entre le *passé récent* et le *passé ancien*, ce qui suppose dans l'ensemble que dans la stratification des époques historiques, le moment problématique est celui qui concerne le passé immédiat. Autrement dit, le design met en scène un escalier qui associe des états et des ambiances aux étapes de l'histoire : le niveau supérieur pour le présent (dynamique), la première couche inférieure pour le passé récent (problématique), la troisième couche pour le passé ancien (tranquille) et la couche inférieure pour l'intemporel (ludique). En ce sens, la proposition fait un commentaire intéressant par rapport à la relation entre les étapes de l'histoire, ce que les propositions précédentes n'avaient pas accompli. Mais où se retrouve, dans ce contexte, le lieu de mémoire tel qu'il a

¹⁵⁶ *Ibid*, p.8

été défini dans la problématique ? De toute évidence, c'est précisément à la Place des Martyrs qu'il se retrouve à nouveau, en plein Memory Void. La division entre le passé récent et le passé ancien que nous avons critiquée plus tôt se révèle comme un moyen efficace de ne pas noyer le lieu de mémoire du passé problématique – récent, donc – dans les références désincarnées d'un passé très lointain. Ce que nous avons contesté plus tôt, c'est l'imprécision de la division entre ces «deux passés», et le danger qui en découle de propulser dans le passé ancien des questions qui sont encore d'actualité sur le plan mémoriel, comme celle de la guerre civile, par exemple.

Il apparaît donc que le devoir de mémoire de ce lieu s'effectue dans sa disposition sur l'ensemble du site, soit dans son dégagement par rapport au passé ancien. Il s'agit, en ce sens, d'une réponse forte à ces enjeux. Toutefois, il lui manque des repères, des symboles structurant le rapport à l'histoire et faisant en sorte que l'on évite des écarts menant tout droit à l'oubli. La proposition écrite, nous l'avons vu, n'offre à ces questions que des réponses très vagues, source d'interprétations multiples et sujettes à l'incompréhension. Il s'agit donc d'un lieu de mémoire bien conçu mais peut-être un peu trop muet sur le plan symbolique.

Lieu de rencontre : Que nous dit cette proposition concernant le devoir de rencontre propre à l'édification de ce noyau de la vie urbaine beyrouthine ?

-Dans *The Concept*, les auteurs expliquent que la fissure rappelle la division est-ouest de la ville, mais qu'elle devient ici un élément d'unification ;

-Dans *The Threshold*, l'ouverture des édifices au sol permet de relier ce secteur aux autres espaces publics de la ville ;

-Dans *Memorial Void*, la Place des Martyrs est présentée comme un lieu de tension et l'endroit où tous les cultes se rencontrent ;

-Dans *The Gateway to the Sea*, on fait de cette section un lieu de «communication» et le Sea Parc est présenté comme le nouveau point de repère de la ville ;

-Dans *Pedestrian Circulation*, la Place des Martyrs est présentée comme un «nœud» entre la nouvelle et l'ancienne partie du centre-ville, et c'est la raison pour laquelle le côté

ouest de la place est transformé en corridor piétonnier, réduisant ainsi la circulation automobile à un seul côté de la rue.

Le problème de cette proposition concernant la question du lieu de rencontre est le même qui a été évoqué précédemment : elle est divisée en quatre secteurs, ce qui n'est pas, en soi, une bonne façon de favoriser la rencontre. Par contre, pris cas par cas, les secteurs révèlent une capacité à favoriser la rencontre entre les différentes composantes de la société libanaise selon des paramètres et des moyens très différents, voire très opposés les uns aux autres. Est-ce à dire qu'il faut traiter différemment chaque secteur, diviser l'analyse d'ensemble en quatre sous-analyses ? Il semble que oui, puisque la recension des écrits à ce sujets ne nous dit pratiquement rien à propos de la capacité d'ensemble de ce design à favoriser la rencontre, outre le commentaire sur la fissure comme élément d'unification. Ainsi, le Threshold est un lieu d'intense activité urbaine où le mouvement triomphe de l'arrêt, ce qui n'en fait pas un lieu de rencontre tel que nous l'avons évoqué précédemment. Le Memory Void, quant à lui, est presque entièrement voué à cette fonction. Il est bien délimité et se présente, en quelque sorte, comme un terrain de jeu, c'est-à-dire propice à la confrontation dans le respect des règles et des limites. De plus, le fait qu'il soit transformé en secteur piétonnier lui confère une meilleure situation pour la mise en place d'une arène politique. Pour ce qui est du *Trench*, il s'agit avant tout d'un musée à aire ouverte, ce qui ne constitue en rien un lieu de rencontre mais est plutôt dédié à vivre une expérience intime avec l'histoire. Le *Gateway to the Sea*, enfin, pourrait être considéré comme un lieu de rencontre si ce n'était du caractère fortement ludique accordé au Sea Square, caractère qui n'est pas indépassable mais qui limite ou déplace les paramètres de la rencontre à d'autres niveaux. Il faudrait se questionner ici sur la validité de la rencontre lorsqu'il s'agit simplement d'une foule unie autour d'un spectacle.

Nous dirons donc, de manière générale, que cette proposition ne présente pas une solution optimale à la question de la rencontre. Elle est traitée de manière intéressante dans un de ses quatre secteurs, mais se manifeste avant tout dans sa propension à ériger des cloisons entre ses différentes composantes, cloisons qui marquent aussi les limites virtuelles de la rencontre. Il s'agit ainsi d'une réponse timide au défi posé, celui d'ouvrir à nouveau le

haut-lieu de la sociabilité d'autrefois, un lieu qui contenait à lui seul tous les états de la rencontre qui ont été divisés dans ce projet. Ce qui ressort ici, c'est peut-être davantage un sentiment de peur qui aurait poussé les architectes à approfondir encore plus la faille qu'était devenue, en temps de guerre, la ligne verte, et à y ériger l'équivalent des portes, des sentinelles et des cours intérieures ayant protégé les gens les uns contre les autres durant le conflit.

4.3.2 Lecture de l'espace

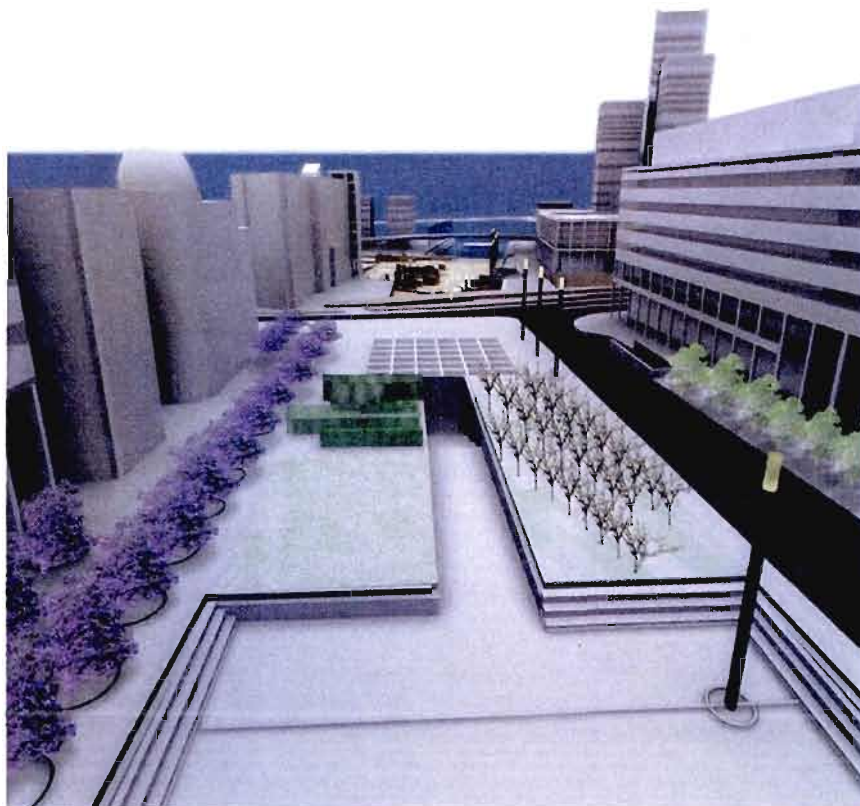


Source : www.solidere.com

Figure 4.14 – Vue d'ensemble du Memorial Void, A. Noukakis & Associés

Il est intéressant de noter, en premier lieu, que dans l'ensemble des projections 3D fournis avec cette proposition, aucune d'entre elles n'offre une vue complète du design, contrairement aux deux projets précédents. Elles montrent plutôt une ou deux sections à la fois, ce qui n'est pas sans rappeler le caractère fragmenté de cette proposition, sa conceptualisation plus encline à considérer chaque secteur en lui-même plutôt que l'ensemble

unifié. Il n'en demeure pas moins que ces projections sont très détaillées, et qu'elles permettent une lecture claire de la forme et du design des espaces publics. Sur le plan architectural, cependant, le détail des édifices du pourtour n'est pas assez développé pour qu'on puisse statuer de quel style il s'agit exactement. Les architectes semblent avoir surtout insisté sur la forme générale à donner aux édifices, laissant la question du revêtement et de l'ornementation en second plan. Le seul détail stylistique liant l'ensemble des édifices entre eux est l'usage de fenêtre en bandeaux traçant des lignes à l'horizontale (figure 4.14). Autrement, il s'agit d'un style résolument moderne n'employant, apparemment, aucune référence au passé. Par ailleurs, les interventions des architectes sont résolument plus audacieuses en ce qui concerne la forme des espaces publics que pour ce qui est des édifices.



Source : www.solidere.com

Figure 4.15 – La Fissure vue vers le nord, A. Noukakis & Associés

Si les projections 3D collent à la proposition écrite en détaillant avec précision chaque secteur, les plans fournis sont, quant à eux, révélateurs d'une autre dimension du projet dont il a été question précédemment, c'est-à-dire son côté abstrait au niveau conceptuel. La figure 4.16, par exemple, nous montre les espaces du secteur à reconstruire subdivisées par un système de couleurs sur un fond noir. Le plan, ainsi représenté, met surtout en valeur le travail esthétique effectué dans la conceptualisation de cet espace. Il en va de même pour la plupart des plans, ce qui laisse croire que la démarche des architectes a sûrement grandement hérité de ce travail sur la forme.



Source : www.solidere.com

Figure 4.16 – Plan de situation, les revêtements au sol, A. Noukakis & Associés

La lecture (Perception visuelle de l'espace)

Quels sont les repères visuels de la place ? La figure 4.14 montre un aspect du design dont nous n'avons pas fait état encore : son unité. Il apparaît aussi que les repères visuels de la place sont ces luminaires disposés en ligne droite et par petites grappes tout le

long de la fissure. Même s'ils ne sont pas alignés parfaitement le long du site, ils donnent un effet d'unité dans la diversité à l'ensemble du design, une dimension qui avait échappée à l'analyse de discours précédente. Ces repères cristallisent également le caractère maritime du Sea Square en plongeant le dernier rang de luminaires dans les eaux du port. Autrement, il apparaît difficile de déterminer quels sont les autres repères visuels tant le design n'offre que très peu de points de vue sur l'ensemble du site, notamment à cause de la dénivellation entre les secteurs.

Comment l'élément central de la Place des Martyrs organise-t-il l'espace ? La Statue des Martyrs, présentée dans son état original, organise l'espace contenu dans le Memorial Void : le rapport de proportion entre celle-ci et la place est identique aux proportions d'autrefois. Cependant, la statue n'organise pas l'espace dans l'ensemble du site car elle n'est pas visible en plusieurs endroits, notamment depuis le Sea Square (figure 4.17) et le Threshold (figure 4.18). Il est en effet révélateur de constater à ce sujet que les luminaires se trouvant sur l'ensemble du site sont plus hauts que la statue, comme en fait foi la figure 4.14.



Source : www.solidere.com

Figure 4.17 – Le Sea Square, A. Noukakis & Associés



Source : www.solidere.com

Figure 4.18 – Le Threshold, A. Noukakis & Associés

Y a-t-il des «zones grises» sur la place, des endroits «à l'écart» ? Les zones de transitions entre les quatre secteurs ont toutes une forme qui divise les espaces et qui ne présentent pas d'intérêt en soi. Ces zones grises permettent de structurer le sens donné à chaque secteur, tout en désarticulant le sens global du design.

Par où et comment les gens accèdent-ils à la place ? À la Place des Martyrs, les entrées donnant sur le vaste secteur piétonnier sont nombreuses et le site est très dégagé, très ouvert. Le design de la place, également, possède un tracé au sol très clair (figure 4.14), ce qui appuie, sur le plan formel, le sens donné à la place en affirmant sa désignation en tant que lieu de rencontre. Ainsi, la place n'est non seulement ouverte, mais le sens de la présence des gens qui s'y rendent est très clair lorsqu'ils s'y trouvent finalement.

Les angles de vue sont sollicités de quelle façon ? Dans la proposition écrite, les architectes parlaient d'un effet qualifié de «here and there» pour décrire le type

d'expérience visuelle offert aux usagers. Cela se traduit effectivement, à la lecture des projections 3D, en une expérience complexe et variée, multipliant les jeux de volumes et les repères au sol. Il s'agit, en ce sens, d'un design qui partage certaines caractéristiques avec le mouvement déconstructiviste en architecture.

Comment le rythme des constructions est-il perçu ? Contrairement à la proposition de Nabil Gholam et associés, ce projet est rythmé de manière beaucoup plus irrégulière. Les luminaires forment des tirs groupés de longueur différente à des intervalles irréguliers, ce qui met en valeur, à nouveau, l'unité de chacun des secteurs distincts.

La forme (l'aspect immobile de la place, perçue depuis les airs, en surplomb)

Quelle est l'homogénéité interne de la place, comment sa forme est-elle ponctuée ?

La figure 17 montre comment l'ensemble du site, suivant la forme de la fissure, n'est pas aligné dans le sens nord-sud, contrairement au projet de Nabil Gholam et associés qui présentait un Muntazah parfaitement droit. Assez révélateur du sens donné au projet, il s'agit d'un autre signe du traitement architectural de la proposition qui met en valeur la qualité de chaque secteur au détriment de l'homogénéité de l'ensemble. Dans le même ordre d'idées, la figure 4.19, affichant la forme des constructions tout le long du site, montre comment il n'y a pratiquement rien de symétrique entre les deux côtés de la fissure, et comment les formes construites ne font jamais miroir avec des formes similaires de l'autre côté du site. Ceci, à nouveau, ne contribue pas à en faire un espace homogène.



Source : www.solidere.com

Figure 4.19 – Plan de situation, les vides et les pleins, A. Noukakis & Associés

La «boîte spatiale» est-elle facilement lisible ? Si nous parlons strictement de la Place des Martyrs, oui, elle est parfaitement lisible. Sa forme rectangulaire et les parois verticales plates ferment presque entièrement l'espace, facilitant sa lecture. Cependant, le «skyline» présente des différences entre la façade est (très droite et régulière) et la façade ouest (percée et irrégulière). S'agit-il là d'une distinction entre l'est et l'ouest qui rappelle, symboliquement, la séparation en deux de la ville à cet endroit ? Les auteurs n'ont rien spécifié à ce sujet, mais il semble que l'on pourrait l'interpréter ainsi.

Qu'est-ce qu'expriment les monuments sur la place ? Si l'on considère l'ensemble des monuments sur le Memorial Void, soulignons qu'ils sont moins «monumentaux» que

ceux du projet précédent. Le message qui est envoyé aux usagers semble se résumer de la façon suivante : nous redonnons à la ville son centre dans sa forme originale, comme si celui-ci s'était relevé indemne du conflit, qu'allez-vous en faire maintenant ? Cette interprétation – car il ne s'agit de rien d'autre que cela – est notamment appuyée par la situation de la Statue des Martyrs qui n'est ici aucunement protégée (comme par le bassin d'eau de la proposition précédente), ce qui semble renforcer la possibilité qu'elle soit réappropriée symboliquement.

Quels sont les éléments attrayants sur la place ? La Place des Martyrs, telle qu'elle est présentée ici, est essentiellement dédiée à des fonctions symboliques et politiques. Elle n'est pas tellement un lieu de repos non plus, bien que sa forme en creux et son environnement immédiat devrait en faire une place publique relativement calme. Elle est bordée d'un jardin au nord également, ce qui constitue en soi un intérêt. Autrement, le lieu demeure neutre, aucune activité n'y est vraiment assignée.

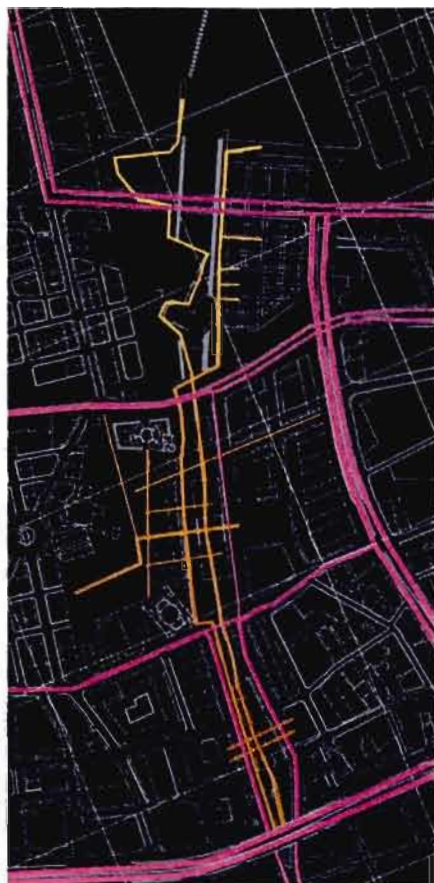
Quels sont les éléments répulsifs de la place ? Considérant l'absence d'activités et la division des secteurs du design, nous pourrions penser que la Place des Martyrs pourrait être, somme toute, un lieu relativement isolé à l'intérieur du centre-ville, ce qui peut constituer, pour certains usagers, un élément de répulsion.

Le vécu (la manière dont la place est utilisée)

Quels sont les points chauds sur la place, les zones d'activité ? Selon la conception des lieux et le type de fréquentation qui y est souhaité, il semble que ce sera le Threshold et le Sea Square qui seront les deux lieux les plus fréquentés. Le premier sera un lieu de commerce et d'activité urbaine de tout acabit, et le deuxième sera voué au repos, aux spectacles, et peut-être même à la pêche et à la baignade, si l'on se fie à l'activité des citoyens tout le long de la corniche de Beyrouth.

Y a-t-il des « pistes », des trajets prédominants ? La figure 4.20 montre les principaux trajets piétonniers à l'intérieur et sur les parois extérieures de la fissure. Si les lignes indiquent de longues pistes dans l'axe nord-sud, les projections 3D montrent surtout des chemins qui changent au gré des secteurs qu'ils traversent, ce qui pourrait signifier que la

circulation piétonnière sera bien différente d'un secteur à l'autre. Un citoyen qui travaille au centre-ville, par exemple, ne devrait pas se rendre dans le site archéologique à toute occasion, tandis que le touriste sera certainement amené à parcourir tout le site.



Source : www.solidere.com

Figure 4.20 – Plan de situation : la circulation, A. Noukakis & Associés

Quelles activités ne conviennent pas à la place ? Il semble que ce soit à nouveau les activités quotidiennes qui aient été évacuées du fonctionnement de cette place. Les cafés-trottoirs, les joueurs de Tric-trac et les narguils d'autrefois ne semblent plus avoir droit de cité dans ce design, tout comme, par ailleurs, dans le design des autres gagnants au concours. Les voisins immédiats trouveront les services nécessaires dans la section du Threshold, tandis que la Place des Martyrs spécialise sa fonction de centre symbolique.

Qui sont les gens sur la place (étrangers ou voisins) ? Du point de vue de la rhétorique du lieu, il semble que la Place des Martyrs, telle qu'elle est configurée ici, reprenne les caractéristiques de l'agora grec, c'est-à-dire que l'ordre qui y prévaut exclut les symboles d'appartenance et affiche une esthétique muette avant tout, propice à la discussion des questions d'ordre public. Nous pouvons imaginer que ce contexte de *Theatrum mundi* commandera des appropriations qui seront, avant tout, dépourvues des particularismes propres à chaque groupe, à chaque faction de la société libanaise. Tous y seront, à l'égard du lieu de rencontre laïc qu'il est devenu, des étrangers, des hommes et des femmes portant le masque de citoyen et venus se faire entendre, à ce titre, en plein cœur du pays.

4.3.3 Conclusion : L'espace fragmenté

La proposition gagnante au concours pour la reconstruction de la Place des Martyrs présente un grand paradoxe. D'une part, sur le plan architectural, le projet présente une solution qui rehausse chacun des quatre nouveaux espaces qu'elle a créés dans des fonctions qui leur sont propres : le site se retrouve ainsi doté d'un lieu d'intense activité urbaine, d'un autre lieu consacré à la mémoire et à la rencontre, d'un site archéologique en bonne et due forme et d'une nouvelle place qui bonifie le rapport entre la ville et la mer. Du coup, la multiplicité des fonctions remplies en fait un formidable amalgame qui répond aux attentes les plus grandes quant à la création d'un espace urbain complet, diversifié et clairement affecté à des fonctions distinctes et complémentaires. La question de la mémoire demeure abstraite si l'on se fie à la proposition, mais celle de la rencontre trouve dans le Memorial Void une organisation spatiale serrée et parfaitement identifiée, ce qui en fait un lieu propice à la contestation, tout autant qu'un lieu fédérateur, les deux mouvements opposées donnant tout son sens à la rencontre. Peut-être a-t-on posé ici les limites extérieures à la Place des Martyrs qui manquaient à la proposition de Nabil Gholam et associés et qui, malgré la tentative d'agrandir au maximum le lieu de la rencontre, l'affaiblissait considérablement en l'absence de repères clairement identifiables ? Enfin, le souci apporté par les architectes aux trois autres espaces rappelle comment la question mémorielle et celle de la rencontre ne sont pas, malgré l'importance que nous leur avons accordée dans cette recherche, les seuls leviers de la remise sur pied de la société libanaise suite à la guerre civile. Il est en effet impératif

que Beyrouth redevienne actif au point de vue économique (le Threshold), que le patrimoine touristique soit mis en valeur (le Trench) et que les Libanais se retrouvent sur d'autres terrains communs que celui de la politique, comme dans les loisirs et dans la culture (le Gateway to the Sea). Pour toutes ces raisons donc, la proposition présente un bilan qui est très positif et qui justifie amplement sa nomination à titre de premier prix.

Cependant, nous retiendrons de cette proposition un aspect beaucoup moins positif, soit le traitement accordé à l'ensemble du projet sur le plan symbolique. Nous avons déjà énoncé cette critique, mais il apparaît important d'y revenir brièvement pour signifier comment la réussite de ce projet passe somme toute par la subdivision d'un espace jugé inapte à être traité comme une seule et unique entité, alors qu'il s'agit possiblement du seul espace d'expression commune de la culture libanaise dans l'ensemble du pays. Comment alors subsumer cette question capitale à celle de la maximisation d'espaces qui, pris séparément, révèlent un meilleur potentiel de développement ? N'a-t-on pas jugé irresponsable, à quelque moment que ce soit, de décomposer l'espace qui symbolise l'unité nationale au nom de la création d'enclaves plus attrayantes ? N'existe-t-il pas d'autre endroits au pays pour construire ces lieux que l'endroit symbolisant, par son ampleur, par sa situation géographique et par son histoire, l'espoir incarné d'une unité libanaise en devenir ? Choisirait-on de construire un golf sur le Mall entre le Capitole et le Lincoln Memorial si une hypothétique guerre civile venait à détruire Washington, et ce, juste parce que le terrain s'y prête bien ? Ou encore, voudrait-on faire des Champs Élysées une autoroute souterraine pour améliorer la circulation automobile à Paris ? La caricature est énorme, bien entendu, mais elle soulève tout de même un problème de fond. En effet, nous pourrions dire, dans un sens, que la proposition tarit implicitement la volonté de reconstituer, à partir de cet espace, les fondements de l'unité nationale. Elle n'y parvient pas consciemment, mais prend le pari de répondre aux besoins fragmentés plutôt que celui de se prêter au projet national. Il s'agit donc d'une proposition qui répond à la question de la reconstitution de l'espace public dans un contexte problématique en fragmentant l'espace en plusieurs morceaux pour y ériger, à la place, des espaces plus cohérents, de véritables «parcs thématiques» habités de ce que les architectes appellent, dans la proposition, des «ambiances».

CONCLUSION

MODALITÉS DE RECOMPOSITION ET DE DÉCOMPOSITION DE L'ESPACE PUBLIC DANS LE CONTEXTE DE L'ARCHITECTURE CONTEMPORAINE

L'étude à laquelle nous nous sommes livré ici nous a permis d'entrevoir la grande variété des discours sur l'urbanité qui traversent l'architecture contemporaine. Elle a aussi montré l'étonnante cohérence entre ces différentes idées sur la ville et leur transposition en des designs tout aussi variés. L'architecture a, pour ainsi dire, donné son opinion sur un problème à caractère sociologique. Si l'un des objectifs de départ de cette recherche consistait à faire ressurgir l'impact de la privatisation du centre-ville sur les propositions gagnantes au concours, et donc à faire apparaître une quelconque tendance centrale les liant entre elles, l'examen attentif des propositions a surtout été l'occasion de voir apparaître des réponses diamétralement opposées les unes aux autres. Les recherches qui caractérisent l'architecture contemporaine se constituent souvent d'une telle façon que les réponses les plus variées apparaissent dans les concours. Pourquoi il en est ainsi est l'une des questions que nous allons nous poser à présent. Mais également, peut-on tout de même tirer de ces réponses quelques constances, récurrences ou même, des occultations communes ? Ces interrogations sur la pratique architecturale contemporaine se prêtent bien à l'analyse dans cette recherche puisque le concours en question plaçait les architectes devant une situation problématique, c'est-à-dire un cas où ils étaient appelés à *montrer* et à *cacher* des choses, à *assigner* et à *dérober* des espaces, à *choisir* et à *masquer* des symboles, à *ouvrir* et à *fermer* des passages. Le fondement ontologique de l'architecture rejoint entièrement ces considérations d'ordre idéologique, ces choix à effectuer qui, dans l'immanence du geste, portent en eux les choix qui n'ont *pas* été effectués et qui sont, semble-t-il, tout aussi révélateurs du geste posé. Pour Michel Freitag, l'acte fondamental de l'architecture coïncide avec celui de la délimitation d'un espace propre à l'homme et d'une extériorité, la nature, devenue monde par l'acte d'expurgation de soi. Cette coupure se transpose, historiquement, dans l'acte qui consiste à faire une clairière dans une forêt vierge, à délimiter un seuil à l'intérieur duquel la pratique

humaine prend un sens, est organisée comme une totalité significative¹⁵⁷. De la même façon, l'acte de donner sens à un espace public en choisissant des symboles au détriment de tous les autres se révèle tout aussi fondamental en ce sens qu'il consiste à organiser, à l'intérieur de limites prédéterminées dans la ville, une totalité significative.

Nous allons donc nous questionner simultanément sur l'homogénéité et l'hétérogénéité des réponses observées, mais aussi, dans une certaine mesure, sur la portée que l'on peut donner à l'interprétation du résultat de l'analyse dont il ressort trois modalités de traitement de l'espace public qui constituent de véritables modèles-types de ritualisation du dépassement de l'emprise mémorielle dans laquelle la culture libanaise était plongée depuis la fin de la guerre civile. Il ne s'agit plus, pour ces architectes, de se réfugier dans le passé et de sombrer dans la mélancolie, mais bien de donner une impulsion à ce lieu de manière à le faire évoluer vers autre chose. Pour y arriver, il faut agir sur l'espace, le modifier, et c'est à trois transformations complètement différentes dont nous avons été témoins dans le cadre de cette analyse : l'*implosion* de la place, son *nivellement* et sa *fragmentation*. Ces processus de transformation impliquent un travail de fond sur la mémoire menant à l'adoption d'une anamnèse statuant la nature exacte des problèmes à régler et d'une prophylaxie lui correspondant, c'est-à-dire un ensemble de moyens pris pour que le problème ne se reproduise pas. De cette manière, ces transformations, qui prennent une forme ritualisée dans le travail sur la forme des architectes, marquent un moment charnière dans le contexte d'après-guerre civile, en étant les manifestations élémentaires du dépassement de la nostalgie et du recours aux symboles du passé. Le pas franchi dans ce contexte n'est pas pour autant celui qui mène tout droit à l'apaisement des traumatismes du passé et, ultimement, au pardon. Nous entrons au contraire dans une étape où le devoir de mémoire s'effectue d'une telle façon qu'il dépend complètement de la manière dont il est incarné dans le nouveau projet, ce qui peut mener, potentiellement, à tous les déséquilibres : à la saturation de la mémoire, à son refoulement, à sa sublimation, etc. Le paradoxe de la mémoire, nous signale Paul Ricœur dans *La mémoire, l'histoire, l'oubli*, est qu'en dernière instance, l'idéal d'une mémoire sans faille – sans oubli – n'est pas souhaitable ni réalisable, et qu'il faut plutôt en arriver à un équilibre entre le souvenir et l'oubli pour espérer, subséquemment, une négociation avec le

¹⁵⁷ Freitag, Michel, *Architecture et société*, p.17

passé menant à son apaisement¹⁵⁸. C'est en ce sens que l'architecture a offert, dans le cadre du concours pour la reconstruction de la Place des Martyrs, des configurations différentes de l'espace qui engagent sa transformation et qui, par le fait même, amorcent la recomposition de la mémoire en statuant sur le contenu de ce qui sera remémoré et de ce qui sera relégué aux oubliettes. En ce sens, il apparaît que les trois propositions que nous avons étudiées emploient de grands modèles de transformation de l'espace public qui, sans être nécessairement les seuls, nous permettent de mieux comprendre le rôle de l'architecture dans le contexte délicat de la recomposition d'une culture aux prises avec un passé problématique. Revenons d'abord sur ces trois modèles de transformation de l'espace auxquels nous faisons référence ici et qui nous servent de base à une analyse des formes de ritualisation du dépassement d'un souvenir traumatique.

Le premier projet à l'étude – celui de Hashim Sarkis et associés – avait, en quelque sorte, mis à l'épreuve la pertinence de requalifier la Place des Martyrs, tandis que se tramait, dans d'autres extensions de son design, des configurations de l'espace et du mouvement jugées beaucoup plus intéressantes. La liquéfaction des espaces publics et le cloisonnement des dynamiques urbaines à l'intérieur des édifices avaient laissé la Place des Martyrs à elle-même, celle-ci devenant, par le fait même, pratiquement sans intérêt. On assistait donc à une occultation de la place d'autrefois, par suite d'un déplacement de son intérêt vers d'autres lieux. Cette proposition, du point de vue du rituel, dépassait le traumatisme de la guerre civile par l'expurgation d'une forme – la place publique centrale – l'ayant symbolisée et dont elle était demeurée tributaire malgré le fait que sa raison d'être s'oppose fondamentalement à la logique de la guerre civile. Le deuxième projet à l'étude, quant à lui, faisait le pari inverse. Plutôt que de délaisser la forme de la place publique, Nabil Gholam et associés décidaient de l'étendre à l'ensemble de l'espace disponible et dépassait le traumatisme dans un rituel fédérateur consistant à intégrer toutes les composantes de la société portant en elles le germe de la discorde ayant mené à une autre époque, à la guerre civile. Le geste, si puissant soit-il,

¹⁵⁸ «La mémoire (...) se définit elle-même, du moins en première instance, comme lutte contre l'oubli. Hérodote ambitionne de préserver de l'oubli la gloire des Grecs et des Barbares. Et notre fameux devoir de mémoire s'énonce comme exhortation à ne pas oublier. Mais en même temps, et du même mouvement spontané, nous écartons le spectre d'une mémoire qui n'oublierait rien. Nous la tenons même pour monstrueuse». Paul Ricœur, *La mémoire, l'histoire, l'oubli*, p. 537

n'en était pas moins une invitation à témoigner de l'unité de la culture au-delà des différends, ce qui signifiait donc que le rituel du dépassement du traumatisme était pensé, non pas comme un travail progressif, mais plutôt comme un goulot d'étranglement, un point de non-retour à partir duquel la dissidence n'était plus tolérée au nom d'une unité nationale intégralement souhaitée et, désormais, reconnue par tous ceux et celles avaient droit de parole. L'espace était ainsi nivelé et c'est sur un plancher plat que s'effectuait le bond au-delà du traumatisme. Enfin, le projet gagnant effectuait le rituel du dépassement du traumatisme en remplaçant simplement le contenu des sections de la place, ceci en conservant plus qu'elle ne croyait de la logique guerrière dont elle est issue en érigeant, comme le commande la guerre, des cloisons séparant ses différents secteurs. Typique du processus de sublimation, l'énergie déployée dans ce cas-ci à la remémoration des souvenirs douloureux était simplement réinvestie dans des formes socialement positives, comme en fait foi la création d'une nouvelle place (le Sea Square) dédiée à la culture. La fragmentation de l'espace permettait d'en libérer les contenus et s'orchestrait d'une telle façon qu'une de ses sections, par l'effet de cloisonnement, pouvait se permettre d'exprimer, toujours sur le plan du rituel, la fragilité du lieu, son aspect problématique. L'avantage de diviser l'espace consistait précisément à réserver à des lieux précis des problèmes qui, autrement, en viendraient à voiler l'ensemble des bonnes et agréables manifestations autour d'elles. Le projet unifié de Nabil Gholam et associés, par exemple, ne pouvait pas se permettre d'être aussi problématique que ne peut l'être la partie du Memorial Void dans le projet gagnant. De la même façon, la proposition de Hashim Sarkis et associés devait dévaluer intégralement la place publique et se serait contredite si elle avait réservé un secteur de la Place des Martyrs à l'expression d'une faille dans la culture d'après-guerre, puisqu'elle affirmait partout ailleurs que le dépassement du traumatisme s'effectuait par le déplacement vers d'autres structures, par le détournement du regard depuis la place vers les édifices autour d'elle. Inversement, le désintérêt des deux autres propositions pour les bâtiments du pourtour s'explique par le choix de faire des espaces communs les moteurs de la régénération du lieu, l'une par l'unification et l'autre par la segmentation.

Les trois actions à l'œuvre dans ces propositions – imploser, niveler, fragmenter – sont toutes, à leur façon, les manifestations d'un même désir de passer outre la question de la

guerre civile. Ce sont des gestes forts qui naissent du fantasme d'inaugurer un monde nouveau, d'instaurer une dynamique urbaine différente. Pourtant, sans chercher à être pessimiste, il semble bien que les particules de mémoire soient encore en suspens au dessus de Beyrouth, et en particulier au dessus de la Place des Martyrs. Les conceptions des architectes sont, dans ce contexte, autant de réceptacles différents dans lesquels la mémoire va venir se déposer. Le rôle de l'architecture se clarifie dans ce contexte : elle est la mise en forme idéale du monde et, dans le cas qui nous occupe, elle canalise l'énergie de la mémoire et de la rencontre d'une telle façon qu'elle contribue à façonner cet idéal. Mais cet idéal, évidemment, n'est pas le même pour tous, ce qui mène à des transformations de l'espace différentes, multiples, peut-être bien infinies. Il en va ainsi pour tous les défis de l'architecture contemporaine à une époque où le rapport au monde n'est plus médiatisé par des grands discours – des écoles de pensées – mais par le concours des interprétations, aussi individualisées soit-elles, qu'en font les créateurs. La pratique des plus grands architectes au monde en est particulièrement révélatrice : ils créent en fonction des exigences propres à chaque contrat, ce qui fait en sorte que leur style est souvent très différent d'un projet à l'autre. La griffe d'un Rem Koolhaas, par exemple, n'est pas tant un parti-pris esthétique qu'une extraordinaire capacité à répondre avec ingéniosité aux défis singuliers qui lui sont posés. Il en va de même pour Jean Nouvel, Herzog et de Meuron ou Peter Eisenman, pour ne nommer que ceux-là. Les contraintes mêmes de la pratique forcent les architectes à s'inscrire dans une logique clientéliste, ce qui se traduit par une atomisation de chacune de leurs créations. Le cas à l'étude a montré comment un problème unique pouvait mener à plusieurs avenues possibles. Reste à savoir dans quelle mesure la volonté populaire aurait pu s'affirmer avec une telle force qu'elle aurait pu faire éclater les intentions des architectes dans chacun des projets sur papier – une question qui restera, pour des raisons évidentes, sans réponse.

Nous avons insisté jusqu'ici sur la singularité des réponses apportées à la question de la reconstruction de la Place des Martyrs. Il y a cependant, sur les deux questions du lieu de rencontre et celle du lieu de mémoire, une ligne directrice traversant le projet qui, en dernière instance, permet de boucler l'étude de ce concours.

Premièrement, concernant l'exigence de créer un lieu de rencontre, il apparaît que la place publique, sur le plan conceptuel, est en crise. Qu'on cherche à la redynamiser ou qu'on précipite sa désuétude, on en change invariablement la forme et le sens. Ceci est le résultat de la nature particulière de la Place des Martyrs, bien entendu, mais pourrait bien signifier que la place publique est devenue, généralement, une entité problématique. À travers l'histoire, les places ont symbolisé les formes de la mise en commun de la société dans lesquelles elles étaient conçues : L'agora grec, le forum romain, la grand'place des villes médiévales européennes, les souks des villes arabes, en sont tous des exemples éloquents. Aujourd'hui, la nature des rapports entre les humains s'est considérablement dématérialisée, comme le signale ici Rémy Allain :

Si la raison d'être de la ville, c'est l'échange, la place du marché, longtemps lieu de cet échange matériel, en était l'emblème. Mais la ville contemporaine, c'est surtout l'échange des idées, des informations, de services de plus en plus sophistiqués. Et cette fonction ne s'accomplit évidemment plus dans ces espaces publics que sont les places¹⁵⁹.

Mais plus encore, il semble que la dématérialisation des rapports humains médiatise les contacts entre eux d'une telle façon que les règles de civilité qui prévalaient autrefois à l'orchestration des affaires publiques ont été non seulement oubliées par les citoyens, mais qu'elles sont même aujourd'hui carrément répudiées, ce qui envenime considérablement le fonctionnement des espaces «sans filets» que sont les places publiques. Richard Sennett disait ceci à propos de la transformation de l'organisation de l'espace public :

La place de la vie publique est ambiguë : les conduites ou les questions impersonnelles ne suscitent notre intérêt que lorsque nous les envisageons – à tort – sous un angle personnalisé¹⁶⁰.

L'espace public, dans ce contexte, devient le lieu d'expression des particularismes, des quelques différences auxquelles chaque individu s'attache. Mais il semble difficile de créer un espace qui puisse contenir tous les mouvements centrifuges et atomisés de la culture,

¹⁵⁹ Allain, Rémy, *Les places et la croissance de la ville – Contribution à une typologie*, p.38

¹⁶⁰ Sennett, Richard, *Les tyrannies de l'intimité*, p.15

surtout si ceux-ci envisagent de s'exprimer sans aucune réserve sur la place publique. La place publique est aujourd'hui un lieu dangereusement ouvert. Dans le cas de la Place des Martyrs, peut-être craint-on qu'elle devienne, en l'absence d'autres lieux voués à l'expression des citoyens, le haut-lieu des crises et des perturbations de toutes sortes. Ainsi, nous pensons que la crise de l'espace public contemporain concerne son incapacité à redevenir le support de l'expression d'une culture qui se manifeste par ses excès, ceux-ci menaçant de s'enflammer dès qu'ils se trouvent dans un lieu public, exposés dans leurs différences et forcés à adopter les règles de la civilité dont ils répudient l'usage au nom de l'expression libre des singularités. C'est pour cette raison que l'on chercherait, pas les moyens les plus variés, à transformer le sens et la forme d'une place publique explosive comme la Place des Martyrs. Or, il s'agit-là, bien entendu, d'une hypothèse qui mériterait d'être étudiée plus attentivement.

Enfin, à propos de la constitution du lieu de mémoire, rappelons tout d'abord que tous s'entendent pour dire qu'un processus de reconstruction dopé à l'enthousiasme est infiniment plus valeureux que la logique guerrière ou la stagnation. Il va de soi, également, que le gâchis de la guerre civile n'est pas un héritage que les Libanais souhaitent vraiment transmettre à une jeune génération n'ayant pas connu la guerre, ou si peu. Pourtant, il a été démontré par le passé comment les fantômes de l'histoire hantent pendant bien longtemps les lieux de leur sacrifice et comment, par effet de refoulement, ce sont souvent les deuxième ou troisième générations qui vont rouvrir les socles de l'histoire et briser les mythes¹⁶¹. En ce sens, nous pourrions dire à propos de ce concours que les architectes n'ont pas soumis des projets proposant des processus de mémorisation très critiques envers le passé. Leur devoir consistait à créer des lieux de mémoire; ce qu'ils ont fait, mais ils n'ont laissé que peu de place à la subversion, n'ont pas mis en scène les horreurs de la guerre ni n'ont exposé l'état de ruine qui en fut le résultat. Selon Régine Robin, la mémoire critique, quant à elle, emprunterait à Freud le terme «perlaboration» pour désigner un processus curatif permettant

¹⁶¹ Henry Rousso, par exemple, a distingué quatre phases de la «mémoire empêchée» en France concernant l'épisode du gouvernement de Vichy, et dont le moment le plus critique s'amorce après 1971, soit plus de 27 après l'arrestation du Maréchal Pétain. Voir : Rousso, Henry, *Le syndrome de Vichy*, Paris, Le Seuil, 1987.

de se remémorer plutôt que de répéter¹⁶². La perlaboration, cependant, est un processus long et ardu qui, de plus, ne se commande pas vraiment. Va-t-on laisser aux prochaines générations de Libanais le soin de régler les questions mémorielles qui ont été balayées de la main aujourd'hui ? Et d'abord, pourquoi avoir évité ces embûches ? Peut-être était-il encore trop tôt pour le faire, ou peut-être s'agit-il d'un trait distinctement libanais qui consisterait à oublier rapidement le passé, comme le veut la légende du Phœnix qui renaît de ses cendres. Peut-être, enfin, s'agit-il d'une conséquence de la privatisation du centre-ville qui en a fait un lieu incapable de poser la question mémorielle de manière critique et d'en gérer les effets «improductifs». Tout ceci alors que, fondamentalement, la réconciliation nationale ne fait à peine que débiter. La sagesse, compte tenu de ces circonstances, est peut-être ce qui, en dernière instance, a prévenu ces architectes d'adopter des postures très critiques à égard de la question mémorielle, expliquant par le fait même la timidité de l'ensemble du processus de remémoration engagé dans le cadre de ce concours.

¹⁶² Robin, Régine, *La mémoire saturée*, p. 29

BIBLIOGRAPHIE

Propositions au concours d'architecture

Antonis Nounakis and Partners, ia+s architecture and Design, *Sans titre*, 1er prix au Concours d'idées en planification urbaine pour la Place des Martyrs et le Grand Axe, 2005.

Nabil Gholam Architecture and Planning, Vincent van Duysen, Djorovic & Associates Landscape Architects, *Sans titre*, 2e prix au Concours d'idées en planification urbaine pour la Place des Martyrs et le Grand Axe, 2005.

Hashim Sarkis, Architecture, Landscape & Design, *Beirut's Maidan*, 3e prix au Concours d'idées en planification urbaine pour la Place des Martyrs et le Grand Axe, 2005.

Monographies et articles

Achkar, Paul, *Perspective d'une renaissance de l'espace public à partir des mouvements de paix*, in Beyhum, Nabil (dir.), *Reconstruire Beyrouth, Les paris sur le possible*, Lyon, Maison d'Orient, Collection Études sur le monde Arabe, no.5, 1991.

Adair, Gilbert, *The Postmodernist Always Rings Twice : Reflections on Culture in the 90's*, London, Fourth Estate, 1992.

Augustin, Jean-Pierre, Sorbets, Claude (dir.), *Sites publics, lieux communs. Aperçus sur l'aménagement de places et de parcs au Québec*, Talence, Maison des sciences de l'homme d'Aquitaine, 2000.

Alk, Ziad, *Centralité urbaine et lieu de culte*, in Tuéni, Sassine et Farès (Édit.), *El Bourj, Place de la liberté et porte du levant*, Beyrouth, Éditions Dqr An-Nahar, 2000.

Allain, Rémy, *Les places et la croissance de la ville – Contribution à une typologie*, in Sauvageot, Jacques, *La place dans l'espace urbain*, Rennes, Cahiers paysages et espaces urbains, Presses Universitaires de Rennes, 1996.

Awada, Fouad, *Réunifier Beyrouth: un objectif à contre courant*, in N. Beyhum, A. Salam et J. Tabet, *Beyrouth: construire l'avenir, reconstruire le passé ?*, Beyrouth, Dossiers de l'"Urban Research Institute", 1995.

Awada-Jalu, Sawsan, *De l'usage des justifications morales, juridiques et sociales favorisant la transformation des villes*, in M. Davie (dir.), *Questions sur le patrimoine architectural et urbain au Liban*, Beyrouth, ALBA, 1999.

- Awada-Jalu, Sawsan, *Le désir de ville*, in M. Davie (dir.), *Beyrouth: Regards croisés*, Tours, URBAMA, 1997.
- Barakat, Liliane, *Le centre-ville de Beyrouth: Approche cognitive*, Beyrouth, Géosphères-Annales de géographie de l'USJ, vol. 23, 2002.
- Barthes, Roland, *Empire of Signs*, New York, Hill & Wany, 1982.
- Bertrand, Michel Jean, Listowski, Hiéronim, *Les places dans la ville*, Paris, Bordas, 1984.
- Betcherman, G., McMullen, K., Davidman, K., *Training for the New Economy- A Synthesis Report*, Ottawa, Renouf Publishing Co., 1998.
- Beyhum, Nabil, *La Place des Canons et la guerre*, in Tuéni, Sassine et Farès (Édit.), *El Bourj, Place de la liberté et porte du levant*, Beyrouth, Éditions Dqr An-Nahar, 2000.
- Beyhum, Nabil, Maila, Joe, *La reconstruction comme opinion publique et comme représentation symbolique*, in Beyhum, Nabil (dir.), *Reconstruire Beyrouth, Les paris sur le possible*, Lyon, Maison d'Orient, Collection Études sur le monde Arabe, no.5, 1991.
- Beyhum, Nabil, *Le désert au coeur de la ville ou les nouvelles conceptions dans l'urbanisme moderne du Moyen-Orient*, in N. Beyhum, A. Salam et J. Tabet, *Beyrouth: construire l'avenir, reconstruire le passé ?*, Beyrouth, Dossiers de l'Urban Research Institute", 1995.
- Beyhum, Nabil, *Les enjeux politiques de la préservation du patrimoine de Beyrouth 1990-1997*, in M. Davie (dir.), *Questions sur le patrimoine architectural et urbain au Liban*, Beyrouth, ALBA, 1999.
- Beyhum, Nabil, *Manifeste pour une ville plus harmonieuse*, in N. Beyhum, A. Salam et J. Tabet, *Beyrouth: construire l'avenir, reconstruire le passé ?*, Beyrouth, Dossiers de l'Urban Research Institute", 1995.
- Beyhum, Nabil, «*Ne me tuez pas une seconde fois !*», in M. Davie (dir.), *Beyrouth: Regards croisés*, Tours, URBAMA, 1997.
- Beyhum, Nabil, *Petit manuel de la reconstruction de Beyrouth*, in M. Davie (dir.), *Beyrouth: Regards croisés*, Tours, URBAMA, 1997.
- Beyhum, Nabil (dir.), *Reconstruire Beyrouth, Les paris sur le possible*, Lyon, Maison d'Orient, Collection Études sur le monde Arabe, no.5, 1991.
- Chéhab, Najla, *Les pas perdus*, in Tuéni, Sassine et Farès (Édit.), *El Bourj, Place de la liberté et porte du levant*, Beyrouth, Éditions Dqr An-Nahar, 2000.
- Corm, Georges, *Crise libanaise dans un contexte régional houleux*, Le Monde Diplomatique, Avril 2005.

- Dagher, Fadlallah, *Le patrimoine urbain de Beyrouth: action entreprises et perspectives*, in M. Davie (dir.), *Questions sur le patrimoine architectural et urbain au Liban*, Beyrouth, ALBA, 1999.
- Darles, Christian, *Dans les franges de Beyrouth, le patrimoine est une histoire de points de vue*, in M. Davie (dir.), *Questions sur le patrimoine architectural et urbain au Liban*, Beyrouth, ALBA, 1999.
- Davie, May, *Enjeux et identités dans la genèse du patrimoine libanais*, in M. Davie (dir.), *Questions sur le patrimoine architectural et urbain au Liban*, Beyrouth, ALBA, 1999.
- Davie, May, *La formation historique de la Place des Canons*, in Tuéni, Sassine et Farès (Édit.), *El Bourj, Place de la liberté et porte du levant*, Beyrouth, Éditions Dqr An-Nahar, 2000.
- Davie, Michael F., «Beyrouth-Est» et «Beyrouth-Ouest»: *Territoires confessionnels ou espaces de guerre*, in M. Davie (dir.), *Beyrouth: Regards croisés*, Tours, URBAMA, 1997.
- Davie, Michael F., *Le patrimoine architectural urbain au Liban: des pistes de recherche*, in M. Davie (dir.), *Questions sur le patrimoine architectural et urbain au Liban*, Beyrouth, ALBA, 1999.
- Delpal, Christine, *La corniche des paradoxes*, in J. Tabet, *Beyrouth, la brûlure des rêves*, Paris, Les Éditions Autrement, 2001.
- Dieterle, Bernard, *Ruines et chantiers de la mémoire*, in Y. Clavaron et B. Dieterle, *La mémoire des villes*, Saint-Étienne, Publications de l'Université Saint-Étienne, 2003.
- El-Dahdah, Farès, *On Solidere's Motto: Beirut: Ancient City of the Future*, in H. Sarkis & P. Rowe, *Projecting Beirut: Episodes in the Construction and Reconstruction of a Modern City*, Munich, Prestel, 1998.
- El-Ezzi, Ghassan, *La reconstruction du Liban... Un chantier semé d'embûches*, Paris, Confluences Méditerranée #47, L'Harmattan, 2003.
- El-Khoury, Rodolphe, *The Postwar Project*, in H. Sarkis & P. Rowe, *Projecting Beirut: Episodes in the Construction and Reconstruction of a Modern City*, Munich, Prestel, 1998.
- Fani, Michel, *Alphabet de Beyrouth*, Beyrouth, Éditions de l'escalier, 2000.
- Fayad, Mona, *L'autre visage de la culture libanaise après la guerre civile*, in *Le Liban second*, Paris, Maison des cultures du monde, 1996.
- Frampton, Kenneth, *Studies in Tectonic Culture: the Poetics of Construction in Nineteenth and Twentieth Century Architecture*, Chicago, The MIT Press, 1995.

- Freitag, Michel, *Architecture et société*, Montréal, Éditions Saint-Martin, 1992.
- Gavin, Angus, *Heart of Beirut: Making the Master Plan for the Renewal of the Central District*, in H. Sarkis & P. Rowe, *Projecting Beirut: Episodes in the Construction and Reconstruction of a Modern City*, Munich, Prestel, 1998.
- Gavin, Angus, Maluf, Ramez, *Beirut Reborn, The restoration and Development of the Central District*, London, Academy Editions, 1996.
- Gebrane-Badlissi, *La place du patrimoine urbain et architectural dans la société libanaise au lendemain de la guerre*, in M. Davie (dir.), *Questions sur le patrimoine architectural et urbain au Liban*, Beyrouth, ALBA, 1999.
- Ghoussainy, Noha, *Espaces publics et patrimoine dans le projet de reconstruction du centre-ville de Beyrouth*, in M. Davie (dir.), *Questions sur le patrimoine architectural et urbain au Liban*, Beyrouth, ALBA, 1999.
- Ghorra-Gobin, Cynthia, *Beyrouth ou les conditions d'émergence de l'espace public*, in M. Davie (dir.), *Beyrouth: Regards croisés*, Tours, URBAMA, 1997.
- Hakimian, Suzy, *Beyrouth: L'histoire d'une destruction ou les destructions de l'histoire*, in N. Beyhum, A. Salam et J. Tabet, *Beyrouth: construire l'avenir, reconstruire le passé ?*, Beyrouth, Dossiers de l'"Urban Research Institute", 1995.
- Haan, Hilde de, Haagsma, Ids, *Architects in Competition. International Architectural Competitions of the Last 200 Years*, London, Thames & Hudson, 1988.
- Hays, Michael, *Modern Beirut*, in H. Sarkis & P. Rowe, *Projecting Beirut: Episodes in the Construction and Reconstruction of a Modern City*, Munich, Prestel, 1998.
- Houellebecq, Michel, *Interventions*, Paris, Flammarion, 1998.
- Jameson, Fredric, *Postmodernism or the Cultural Logic of Late Capitalism*, Durham, Duke University Press, 1991.
- Jidéjian, Nina, *Beyrouth à travers les âges*, Beyrouth, Librairie Orientale, 1993.
- Jong, Lees de, Mattie, Erik, *Architectural Competitions : 1792-1949*, Köln, Benedikt, Tashen, 1994.
- Kabbani, Oussama R., *Public Space as Infrastructure: the Case of Postwar Reconstruction of Beirut*, in H. Sarkis & P. Rowe, *Projecting Beirut: Episodes in the Construction and Reconstruction of a Modern City*, Munich, Prestel, 1998.

- Kabbara, Nawal, *Critique of the Lebanese theory of Consociational Democracy*, in Beyhum, Nabil (dir.), *Reconstruire Beyrouth, Les paris sur le possible*, Lyon, Maison d'Orient, Collection Études sur le monde Arabe, no.5, 1991.
- Kassir, Samir, *Entre chiens et loups*, in J. Tabet, *Beyrouth, la brûlure des rêves*, Paris, Les Éditions Autrement, 2001.
- Kassir, Samir, *Histoire de Beyrouth*, Paris, Librairie Arthème Fayard, 2003.
- Khalaf, Samir, *Contested Space and the Forging of New Cultural Identities*, in H. Sarkis & P. Rowe, *Projecting Beirut: Episodes in the Construction and Reconstruction of a Modern City*, Munich, Prestel, 1998.
- Khoury, Élias, *Miroir brisé*, in J. Tabet, *Beyrouth, la brûlure des rêves*, Paris, Les Éditions Autrement, 2001.
- Kiwan, fadia, *Consolidation ou recomposition de la société civile d'après-guerre*, Paris, Confluences Méditerranée #47, L'Harmattan, 2003.
- Lebas, Jean-Paul, *Revitaliser le centre-ville de Beyrouth en intégrant la mémoire des lieux dans la reconstruction*, in M. Davie (dir.), *Questions sur le patrimoine architectural et urbain au Liban*, Beyrouth, ALBA, 1999.
- Le Corbusier, *La charte d'Athènes*, Paris, Éditions de Minuit, 1957.
- Loret, Séphane, *Les objets patrimoniaux au service de la reconstruction du centre-ville de Beyrouth*, in M. Davie (dir.), *Questions sur le patrimoine architectural et urbain au Liban*, Beyrouth, ALBA, 1999.
- Létourneau, Alain, *Remarques sur le journalisme et la presse au regard de la discussion dans l'espace public*, in Patrick J. Brunet, *L'éthique dans la société de l'information*, Québec, Presses de l'Université Laval, 2001.
- Maalouf, Amin, *Les figures de l'absence. Entretien avec Amin Maalouf*, in J. Tabet, *Beyrouth, la brûlure des rêves*, Paris, Les Éditions Autrement, 2001.
- Maalouf, Amin, *Les identités meurtrières*, Paris, Éditions Grasset & Fasquelle, 1998.
- Menassa, Samuel, *La guerre civile est-elle réellement finie ?*, Paris, Confluences Méditerranée #47, L'Harmattan, 2003.
- Misk, Zeina, *Heritage associations in Beirut: A Preliminary Analysis*, in M. Davie (dir.), *Questions sur le patrimoine architectural et urbain au Liban*, Beyrouth, ALBA, 1999.
- Missir, Joëlle, *Le centre-ville*, Beyrouth, L'Orient le Jour, Numéro spécial, mars 2003.

- Moussali, Simon G., *La reconstruction du centre-ville de Beyrouth- Un bilan après 10 ans d'exercice*, Beyrouth, Géosphères- Annales de géographie de l'USJ, vol. 23, 2002.
- Naba, René, *Rafic Hariri, un homme d'affaires premier ministre*, Paris, L'Harmattan, 1999.
- Nasar, Jack L., *Design by Competition*, New York, Cambridge University Press, 1999.
- Picard, Élisabeth, *Les syriens, l'envers du décor*, in J. Tabet, *Beyrouth, la brûlure des rêves*, Paris, Les Éditions Autrement, 2001.
- Poujoulat, Baptistin, *La place du Canon en 1861* (1861), in Tuéni, Sassine et Farès (Édit.), *El Bourj, Place de la liberté et porte du levant*, Beyrouth, Éditions Dqr An-Nahar, 2000.
- Rabbat, Nasser, *the Interplay of History and Archeaology in Beirut*, in H. Sarkis & P. Rowe, *Projecting Beirut: Episodes in the Construction and Reconstruction of a Modern City*, Munich, Prestel, 1998.
- Ragette, Freidrich, *Architecture in lebanon. The Lebanese House During the 18th and 19th Centuries*, New York, Caravan Books, 1998.
- Ragon, Michel, *Histoire de l'architecture et de l'urbanisme vol. 1*, Paris, Casterman, 1986.
- Ricœur, Paul, *La mémoire, l'histoire, l'oubli*, Paris, Éditions du Seuil, 2000.
- Risterucci-Roudnicki, *La Potsdamer Platz, anti-mémoire de Berlin ?*, in Y. Clavaron et B. Dieterle, *La mémoire des villes*, Saint-Étienne, Publications de l'Université Saint-Étienne, 2003.
- Robin, Régine, *Berlin Chantiers*, Paris, Éditions Stock, 2001.
- Robin, Régine, *La mémoire saturée*, Paris, Stock, 2003.
- Ross, Andrew, *The Celebration Chronicles*, New York, Ballantine Books, 1999.
- Rousso, Henry, *Le syndrome de Vichy*, Paris, Le Seul, 1987.
- Rowe, Peter, *Spatial Aspects and Socio-Economic Processes*, in H. Sarkis & P. Rowe, *Projecting Beirut: Episodes in the Construction and Reconstruction of a Modern City*, Munich, Prestel, 1998.
- Sader, Helen, *Ancient Beirut: Urban Growth in the Light of Recent Excavations*, in H. Sarkis & P. Rowe, *Projecting Beirut: Episodes in the Construction and Reconstruction of a Modern City*, Munich, Prestel, 1998.

- Salam, Assem, *Le nouveau plan directeur du centre-ville de Beyrouth*, in N. Beyhum, A. Salam et J. Tabet, *Beyrouth: construire l'avenir, reconstruire le passé ?*, Beyrouth, Dossiers de l'"Urban Research Institute", 1995.
- Saliba, Robert, *Beirut City Center Recovery: the Foch-Allenby and Etoile Conservation Area*, Beirut, Steidl (SOLIDERE), 2004.
- Saliba, Robert, *Emergency Preservation of Beirut's peri-center Districts: A Framework for Debate and Action*, in M. Davie (dir.), *Questions sur le patrimoine architectural et urbain au Liban*, Beyrouth, ALBA, 1999.
- Saliba, Robert, *The Mental Image of Downtown Beirut*, in M. Davie (dir.), *Beyrouth: Regards croisés*, Tours, URBAMA, 1997.
- Salim Safi, Walid, *La disparité économique comme facteur de désintégration*, Paris, Confluences Méditerranée #47, L'Harmattan, 2003.
- Sansot, Pierre, *Jardins publics*, Paris, Éditions Payot & Rivages, 1995.
- Sarkis, Hashim, *Dances with Margaret Mead: Planning Beirut since 1958*, in H. Sarkis & P. Rowe, *Projecting Beirut: Episodes in the Construction and Reconstruction of a Modern City*, Munich, Prestel, 1998.
- Sarkis, Hashim, Rowe, Peter, *Introduction: Projecting Beirut*, in H. Sarkis & P. Rowe, *Projecting Beirut: Episodes in the Construction and Reconstruction of a Modern City*, Munich, Prestel, 1998.
- Sarkis, Hashim, Rowe, Peter, *The Age of Physical Reconstruction*, in H. Sarkis & P. Rowe, *Projecting Beirut: Episodes in the Construction and Reconstruction of a Modern City*, Munich, Prestel, 1998.
- Sassen, Saskia, *Cities in a World Economy*, Thousand Oaks, Pine forge Press, 1994.
- Sassine, Farès, *Culture de la place et pôles académiques*, in Tuéni, Sassine et Farès (Édit.), *El Bourj, Place de la liberté et porte du levant*, Beyrouth, Éditions Dqr An-Nahar, 2000.
- Sassine, Farès, *Une place mais que de noms !*, in Tuéni, Sassine et Farès (Édit.), *El Bourj, Place de la liberté et porte du levant*, Beyrouth, Éditions Dqr An-Nahar, 2000.
- Sefor, Grégoire, *La reconstruction de Beyrouth-Une approche pragmatique*, in Beyhum, Nabil (dir.), *Reconstruire Beyrouth, Les paris sur le possible*, Lyon, Maison d'Orient, Collection Études sur le monde Arabe, no.5, 1991.
- Sennett, Richard, *Les tyrannies de l'intimité*, Trad, A. Berman et R. Folkman, Paris, Éditions du seuil, 1974.

- Sfeir-Khayat, J., *Beyrouth au milieu du XIXe siècle: Naissance d'un centre*, in Jean-Luc Arnaud (dir.), *Beyrouth, Grand-Beyrouth*, Beyrouth, Les Cahiers du CERMOC no. 16, 1997.
- Silvetti, Jorge, *Beirut and the fact of Myth*, in H. Sarkis & P. Rowe, *Projecting Beirut: Episodes in the Construction and Reconstruction of a Modern City*, Munich, Prestel, 1998.
- Slim, Saouad, *Khané-s et Hara-s dans le patrimoine urbain de la ville de Beyrouth*, in M. Davie (dir.), *Questions sur le patrimoine architectural et urbain au Liban*, Beyrouth, ALBA, 1999.
- Solidere, *Solidere Quarterly* (mensuel corporatif), janvier 2004-janvier 2006.
- Tabet, Jade, *Des pierres dans la mémoire*, in J. Tabet, *Beyrouth, la brûlure des rêves*, Paris, Les Éditions Autrement, 2001.
- Tabet, Jade, *From Colonial Style to regional Revivalism: Modern Architecture in Lebanon and the Problem of Cultural Identity*, in H. Sarkis & P. Rowe, *Projecting Beirut: Episodes in the Construction and Reconstruction of a Modern City*, Munich, Prestel, 1998.
- Tabet, Jade, *La cité aux deux places*, in J. Tabet, *Beyrouth, la brûlure des rêves*, Paris, Les Éditions Autrement, 2001.
- Tabet, Jade, *La ville imparfaite*, in Beyhum, Nabil (dir.), *Reconstruire Beyrouth, Les paris sur le possible*, Lyon, Maison d'Orient, Collection Études sur le monde Arabe, no.5, 1991.
- Tabet, J., Ghorayeb, M., Huybrechts, E. et Verdeil, E., *Beyrouth - collection Portrait de ville*, Paris, Éditions Ifa., 2001.
- Tabet, Jade, *Trois plans pour une ville: lectures d'un projet pour la reconstruction du Centre-Ville de Beyrouth*, in M. Davie (dir.), *Beyrouth: Regards croisés*, Tours, URBAMA, 1997.
- Thill, Stéphanie, *Learning from Celebration*, Les Cahiers de la Cambre- Architecture, No 1, Octobre 2002.
- Tonka, Hubert, *La place n'a plus de place*, in Sauvageot, Jacques, *La place dans l'espace urbain*, Rennes, Cahiers paysages et espaces urbains, Presses Universitaires de Rennes, 1996.
- Tuénì, Ghassan, *From the Geography of Fear to a Geography of Hope*, in H. Sarkis & P. Rowe, *Projecting Beirut: Episodes in the Construction and Reconstruction of a Modern City*, Munich, Prestel, 1998.
- Traboulsi, Fawaz, *De la Suisse orientale au Hanoi arabe, une ville en quête de rôles*, in J. Tabet, *Beyrouth, la brûlure des rêves*, Paris, Les Éditions Autrement, 2001.